

Conditions d'utilisation

Ce fichier est réservé à votre usage privé.
Aucun usage commercial ne doit en être fait.

Sa diffusion totale ou partielle par voie électronique est autorisée si vous indiquez clairement les informations suivantes :

- le titre de l'ouvrage (*Escale au Sahara*),
- le copyright (ces conditions),
- l'adresse du site internet (www.ikadewen.fr),
- les coordonnées de l'éditeur :
 éditions Ikadéwen
 BP 33
 91131 Ris-Orangis Cedex,
- le nom de l'auteur (Jean-Pierre Waymel).

Merci de votre compréhension !

ESCALE AU SAHARA

Jean-Pierre Waymel

Escale au Sahara

de Nouakchott à Damas

récit

éditions Ikadéwen

© Éditions Ikadéwen, 2007
BP 33
91131 Ris-Orangis Cedex
Contact : www.ikadewen.fr

Photographie de couverture :
dans l'Akakus (Libye)
© Jean-Pierre Waymel, 1999

ISBN : 978-2-9530467-0-0
Prix TTC : 15 euros

À mon épouse Marie-Antoinette,
à mes filles Sandrine et Sylvie.

À Jacques Chatelet
qui a osé organiser cette Caravane.

À Jacques Voisin
qui m'a donné la passion du désert.

*« Voyager,
c'est partir avec la perception que tout est divin.
Si cette présence divine est en moi,
alors j'entrerai en contact avec l'arbre,
avec la pierre, avec les hommes.
Le monde entier est un miroir...
Les différences sont une miséricorde. »*

Cheikh Khaled Bentounès

*« Un droit que bien peu d'intellectuels se soucient
de revendiquer, c'est le droit à l'errance, au vagabondage.
Et pourtant, le vagabondage, c'est l'affranchissement,
et la vie le long des routes, c'est la liberté. »*

Isabelle Eberhardt

Les définitions figurant dans les notes de bas de page sont reprises dans le glossaire.
Les numéros entre crochets renvoient à la bibliographie.

I

EN MAURITANIE

De Nouakchott à Néma via Chinguetti et Tidjikja
pour rejoindre Nara au Mali

*Le Lion du Désert. – La mer. – Premier muezzin. – Il pleut.
– Chinguetti. – Première randonnée chamelière. – 45°, à
l’abri du soleil. – Délices des oasis ! – Les chiens
d’Azougui. – Les courtisanes. – Une pellicule confisquée. –
Des champs de bosses. – Une fenêtre de pierre. – Un arc-
en-ciel. – Chasse à la gazelle. – Une visite nocturne bien
étrange. – Les draps de Oualâta. – La pluie de Néma. –
Frontière Mauritanie-Mali.*

Vendredi 20 septembre 2002

Sept heures trente, le taxi vient d’arriver. Au revoir à Marie, mon épouse, je pars pour trois mois. Roissy Charles-de-Gaulle, terminal 2A. Le groupe se constitue, sept femmes, cinq hommes. Salle d’embarquement. Attente, chacun dans son coin. Nous nous connaissons peu. Un début de discussion s’installe.

Onze heures, nous sommes dans l’avion, mais pas ensemble. Il fait froid. Mon voisin Noir vient d’Ottawa. Il rentre chez lui, en Guinée. Décollage... Marie termine sa matinée de cours. Elle est professeur des écoles. En ce moment, à quoi peut-elle bien penser ?

Vol non fumeur, une voix dans le haut-parleur propose des pastilles de Nicorette et des patches. Limoges à gauche. Des champs, des cours d'eau, des routes, quelques lacs. Nouakchott : 3 398 kilomètres. Les Pyrénées. Madrid. Bientôt Torremolinos, bientôt la mer ! Déjà franchie : voici Ceuta et la côte africaine... Le Maroc. Une grande route tout en méandres ou peut-être un fleuve. Blanc. Oui, c'est un fleuve. Ouarzazate apparaît sur la carte. Envie de faire la sieste. Je somnole. Marrakech, abandonnée à l'est. Paysage de montagnes pelées, rose pourpre. La plaine, à nouveau, inondée de soleil, parsemée de serres, immenses rectangles aux reflets d'argent.

Dans l'avion, personne ne bouge. À part les réacteurs, aucun bruit. Nous survolons le désert. Pas évident de reconnaître des dunes à plus de dix mille mètres d'altitude, si dune il y a. Le sol est orange. Il reste 42 minutes de vol et 470 kilomètres à faire. Ça y est : Nouakchott ! L'avion descend. L'hôtesse annonce : 35° et vent de sable.

Nous sommes en Mauritanie, il fait chaud et humide. Le temps de poser nos sacs, nous voilà repartis vers la côte avec notre guide en chef Ibrahim, dit le Lion du Désert...

En milieu d'après-midi, je suis debout, face à la mer. Le ciel est laiteux, l'eau verdâtre. Je me promène le long de la grève. Aujourd'hui c'est vendredi, jour férié, il y a beaucoup de monde et je suis le seul Blanc. Échouée sur la plage, la carcasse rouillée d'un vieux chalutier s'enfonce dans le sable. Je reviens sur mes pas. La journée de pêche est terminée. Des dizaines d'hommes robustes et entraînés halent de lourdes barques et les amènent sur le rivage. Le poisson est déposé

dans de grandes bassines en plastique. Transportées sur de larges plateaux tirés par des ânes, elles sont vite acheminées vers le marché. Dos à la mer, je contemple la scène. Au-delà de la digue, au-delà de la ville, c'est un tout autre océan qui nous attend...

Le repas du soir est pantagruélique : du mouton, des dorades, du fromage, des fruits et de la glace ! Pour ne pas surcharger inutilement les chameaux¹, Ibrahim nous recommande de n'emporter que le strict minimum. Le superflu restera sur place et sera transporté directement à Atâr, par la route. Prévus initialement pour trois mois, nos sacs sont entièrement à refaire. Comment trier ? Pas facile, nous manquons d'expérience. Il faut tout vider, tout repenser. L'émotion du départ, le vol, la chaleur et l'humidité, je suis légèrement « cassé ». À minuit, j'ai fini. Il fait trop chaud dans les chambres. Je vais dormir dehors, sur le toit en terrasse.

Samedi 21 septembre

Juste en face, de l'autre côté de la rue, une boîte de nuit, ou du moins son équivalent africain ! Musique et klaxons jusqu'à trois heures du matin. Je finis quand même par trouver le sommeil. À cinq heures et demie, c'est l'appel à la prière. Je me lève. Il fait déjà 28°.

1. Chameau : en réalité « dromadaire » ; mais ici, au Sahara, tout le monde dit « chameau ».

Neuf heures. Depuis un bon moment, nous roulons au nord-est sur une belle route goudronnée. Quelques petites dunes, du drinn¹, des calotropis procera². Il a plu. Je suis assis à l'arrière du 4 x 4 avec Albert et Laurence. Les véhicules sont de gros pick-up *Toyota*, trois places devant, trois places derrière, le plateau extérieur pour les sacs.

Des flaques d'eau persistent. Le ciel est bas, uniformément gris. La route est droite. Nous écoutons une cassette de musique locale. À ma gauche, rien. À ma droite, rien. Devant, tout est possible. À perte de vue, du sable mouillé, ocre. Nous nous éloignons maintenant de la mer. Le climat change. Il fait de plus en plus chaud. Le sol s'assèche. Une brume jaunâtre se lève. Nous abordons le massif de l'Adrar.

Treize heures trente, Atâr, 40°. Arrêt déjeuner chez un ami d'Ibrahim. Il n'y a personne, le propriétaire est absent, mais la clef est vite trouvée. Les pièces sont petites, les fenêtres étroites. Aucune décoration. Pour seul meuble, un vieux poste de télévision couleur à même le sol. Nous nous installons par terre, sur des nattes. Un sandwich, une pomme, de l'eau. Les mouches nous harcèlent. Le jaune semble les attirer, le bleu les repousser. Enfin, ce n'est pas certain. Un âne brait. Puis tout se tait. Le muezzin lance son appel à la prière. Nous reprenons la route.

Le goudron a disparu mais la piste est bonne. Incroyable : il se remet à pleuvoir, doucement. Quinze heures quarante-cinq, nous empruntons la passe de Mohamedou Ould Ebnou,

1. Drinn : graminée du Sahara.

2. Calotropis procera : espèce d'ascéliadacée (souvent confondue avec une euphorbe) aux larges feuilles d'un vert profond. Fleurs mauves. Sève très toxique pour les yeux. Appelée aussi « arbre de Sodome » ou plus vulgairement « roustonnier », eu égard à la forme de ses fruits !

celle d'Amogjar est en trop mauvais état. La pente est rude mais le macadam est de retour. Vue d'ensemble sur le canyon. Rouge brun, aucun arbre, aucune herbe. Au loin, dans un léger brouillard, Fort Saganne.

Nous approchons de Chinguetti. Le premier « hôtel » ne peut nous accueillir. Nous irons donc dans le deuxième ! Le ciel est encore couvert. Balade à pied dans cette cité qui lutte désespérément contre le sable. Albert et moi marchons vers les dunes. Rencontre avec un vieil homme, Haddou, près de son puits à moitié enseveli. Nous refusons son eau que nous n'osons boire. C'est une offense. Je lui donne bêtement ma bouteille en plastique, pleine. Il la jette dans son bac, avec mépris. Il me fait comprendre qu'il n'en a pas besoin mais qu'il est très pauvre. Il ne nous en veut pas. Nous essayons d'échanger quelques propos. Pas facile. Je lui offre discrètement quelques billets pliés en huit au creux de ma main. Premier usage de mes euros en terre africaine, première zakât¹.

Dix-neuf heures, 32°, sans doute beaucoup plus dans les chambres. Il fait noir, direction le toit, pour dormir.

Dimanche 22 septembre

Au milieu de la nuit, le vent redouble d'intensité. Un volet claque. Je m'assieds dans mon sac de couchage. La lune est pleine. À travers les créneaux qui bordent le toit, je distingue nettement les tombes d'un cimetière musulman. À chaque

1. Zakât : un des cinq piliers de l'islam. C'est un acte d'adoration effectué par un versement de numéraire dont les règles sont détaillées, entre autres, dans le Coran.

sépulture, juste une pierre levée. Au-delà, un large oued ensablé puis les premières habitations. Étrange atmosphère. Encore plus violent, un nouveau tourbillon de sable et de poussière balaye la place. Peut-être le passage d'un djinn en visite chez les morts...

Debout cinq heures trente. Les coqs chantent. Trente degrés déjà ! En 1264, il y avait ici douze mosquées. Avec La Mecque, Médine, al-Quds (Jérusalem), Bagdad, Tunis et Le Caire, Chinguetti est l'une des sept villes saintes de l'Islam. Elle a dû être reconstruite, l'ancien site ayant été inexorablement englouti dans les sables. Mahmoud nous conte l'histoire tragique de Xavier Coppolani. Cet administrateur français – mort assassiné en 1905 – était « l'ami des musulmans ». Nous devrions voir sa tombe à Tidjikja. Après ce récit, nous nous faufile dans un réduit tout en longueur. Aucune fenêtre, la température y dépasse allègrement les cinquante degrés... C'est l'une des prestigieuses bibliothèques de l'antique cité caravanière.

À proximité, le minaret de la mosquée, un « trapézoïde » vertical aux proportions parfaites, construit en pierres sèches, impeccablement ajustées. Il est tard, déjà dix heures. La visite de la ville s'achève ici. Nous partons pour notre première randonnée chamelière.

Nous marchons plein ouest. Le sable est mou, le terrain plutôt plat. Je n'avance pas vite, je me fais rapidement distancer. Les rayons du soleil écrasent maintenant tout relief. La couleur du paysage vire au jaune paille. Un ciel gris perle vient s'y noyer. Onze heures trente, arrêt pique-nique. Il fait 42° à l'ombre. Mais de l'ombre, il n'y en a pas beaucoup : les acacias sont bien maigres. Sieste obligatoire jusqu'à seize heures. Manque d'entraînement, manque de résistance à la chaleur, nous sommes à la peine ! Nos cha-

meaux semblent fatigués. Ils sont petits et perdent souvent leur chargement. Réduire le poids de nos sacs n'était donc pas un caprice...

Dix-sept heures, bivouac. Je m'installe à l'écart. Pas de tente, pas de duvet, il fait trop chaud. Première nuit du voyage dans le vrai désert. Entravés, les chameaux partent à la recherche de leur herbe préférée... Je m'écroule.

Lundi 23 septembre

Une heure du matin, réveil en sursaut. Tempête et pluie ! Le sable traverse mon chèche. Il me cingle, en rafales, un véritable déluge de piquants. J'en respire, j'en mange, ça crisse entre les dents. J'enroule le tissu plusieurs fois autour de ma tête. Au petit matin, le calme revient.

Départ à sept heures quarante-cinq, toujours vers l'ouest. Une heure plus tard, arrêt au puits dit le Coude. Micheline est allongée sous une couverture de survie, elle souffre d'un sérieux coup de chaud. Pourtant il faut continuer. À onze heures quinze, nouvel arrêt. Un vent brûlant s'est levé. Nous avalons péniblement notre repas : manque d'appétit. Sieste. Impossible de dormir. Ne rien faire, ne pas bouger, attendre que la température baisse. C'est long. Micheline, stoïque, ne dit rien. Dans l'après-midi, nous n'avons pratiquement plus d'eau. Sandrine, Albert, Gilbert et Jean-Claude sont descendus dans l'oued à la recherche d'un peu d'ombre. Nous aurions dû les imiter... Mireille s'agite en tout sens. La chaleur nous consume, nos capacités physiques... et mentales s'amenuisent ! Il faut boire. Laurence m'aide à partager le reliquat de nos gourdes.

Vers seize heures, les chameaux reviennent du puits, un autre puits. Soulagement ! Deux fois quarante litres que je traite moi-même au *Micropur*[®] liquide. Il faudra patienter deux heures. Mais nous savons maintenant qu'il y a de l'eau en quantité et cette attente devient tout à fait supportable. Nous repartons, Mireille et Micheline chacune sur un chameau. Un quart d'heure plus tard, Mireille n'a plus la force de se tenir en selle. Nous descendons dans l'oued Vidan Chinguetti et bivouaquons beaucoup plus tôt que prévu.

En soirée, conseil de guerre ! Voici ce que nous décidons. Cette nuit, Ibrahim partira seul rejoindre Chinguetti. Il ira chercher une voiture de l'armée qui conduira Micheline et Mireille à Atâr. D'après nos calculs, cette voiture n'arrivera que demain, en milieu de matinée... Nous accumulons du retard qu'il faudra bien rattraper !

Le Lion du Désert prend un sac, de l'eau, une torche électrique. Le voilà parti, seul, en pleine nuit. Ça commence fort, que va-t-il nous arriver jusqu'à Damas ?

Mardi 24 septembre

Réveillé à six heures, après une bonne nuit. Le vent est tombé. Le jour se lève, timidement. Un oiseau chante. Je me retourne : Usman est déjà au travail, les flammes du feu éclairent son coin cuisine. Je paresse dans mon duvet, guettant les premiers rayons du soleil. Température : 27°, « La vie est belle ! »

Neuf heures, le 4 x 4 arrive, beaucoup plus tôt que prévu. Micheline et Mireille nous quittent. Ibrahim doit récupérer : il a fait le trajet au pas de course... Nous ne reprendrons la marche qu'après la sieste. Donc journée libre. Le lieu s'y

prête à merveille. Nous sommes « stationnés » dans un large oued où chacun peut choisir son acacia. Je vide entièrement mes sacs, sans me presser. Le sable s'est introduit dans les moindres recoins, il faut tout secouer. Salem, le « majnoun¹ », prépare le thé. Il s'est joint librement à notre caravane et nous accompagne depuis Chinguetti... N'ayant plus rien de spécial à faire, je regarde passer le temps.

Seize heures quinze, c'est reparti, 36° à l'ombre. Nous marchons maintenant face au soleil. L'air est immobile, il n'y a pas un souffle de vent. Nous nous arrêtons à la tombée de la nuit.

Mercredi 25 septembre

Debout cinq heures. J'entends des cris d'oiseau, mais je n'en vois pas. Je m'immobilise, je cherche, des oreilles et des yeux. Des sauterelles (ou des criquets ?) sautent de tout côté, produisant un bien curieux bruit de feuille plastique remuée par le vent. Bizarre, c'est à l'atterrissage qu'elles jettent ces cris d'oiseau...

Départ à l'aube. Il faut rattraper le temps perdu. Toujours vers l'ouest. J'observe le mouvement du soleil et mon ombre : nous obliquons doucement et régulièrement vers le sud. Les pluies récentes ont formé quelques lacs. Et c'est tout de suite la vie. Beaucoup d'oiseaux, des vrais cette fois-ci. Des hérons, des moulas-moulas². Dans la pierraille,

1. Majnoun (ou madjnoun) : possédé, fou ou simple d'esprit.

2. Moula-moula : traquet à tête blanche ; petit passereau noir et blanc, sympathique et porte-bonheur.

un troupeau d'ânes en balade. Quelques paysans cultivent des melons d'eau et des haricots. Contrairement à nous, tout ce petit monde est bien habitué à la chaleur !

Usman, notre cuisinier, s'est fait une entorse. Sandrine – qui est infirmière – lui serre la cheville avec la bande que j'emporte toujours dans mon sac à dos. Départ à seize heures. Du sable mou qui grimpe... des dunes ! Puis pénible remontée sur le plateau, « dans l'herbe » selon Ibrahim. Je suis encore seul, loin derrière le groupe. Dominique m'attend. Elle m'encourage et m'aide à finir l'étape.

Au menu ce soir : une excellente soupe chaude que nous inondons de sel et... des frites ! En dessert, la sempiternelle salade de fruits, en boîte. Soirée mercurochrome : les pieds des dames – principalement ceux d'Éliane – se sont mués en lampadaires tant ils portent d'ampoules. Quant à moi, rien, on ne peut pas tout avoir...

Jeudi 26 septembre

Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de Marie. Que fait-elle à Ris-Orangis ? Elle doit avoir moins chaud... J'entends un chant bien étrange : deux (vrais) oiseaux conversent à voix basse. Orion est juste au-dessus de ma tête. À l'est, le ciel s'éclaire, le jour va bientôt se lever.

Départ à sept heures. Jusqu'à neuf heures trente, tout va bien. Puis la chaleur nous écrase, 45°, à l'abri du soleil... Nous buvons en moyenne huit litres d'eau par jour sans en pisser une seule goutte. Eau bénie des puits ! Nous bénissons aussi le vent qui nous rafraîchit. Dès qu'il tombe, c'est dur.

C'est très dur quand ça monte. Et quand ça monte dans le sable mou, c'est l'enfer sur terre !

Chacun progresse à son allure. Les chameaux font du cinq à l'heure, les bons marcheurs du quatre et moi un petit trois. Notre caravane s'étire sur plusieurs kilomètres. Le terrain n'est pas plat, bientôt je ne vois plus personne. J'essaie de me fier aux traces. Pas évident car elles disparaissent vite lors des longs passages dans la caillasse. J'avance tel un fantôme. De proche en proche, je retrouve péniblement le groupe qui achève une pause et repart presque aussitôt. Ibrahim me propose de monter sur un chameau.

– Combien d'heures de marche reste-il à faire ?

– Un quart d'heure pour arriver au puits, un autre quart d'heure pour arriver à l'oasis.

J'aurais dû me méfier, je connaissais déjà les « kilomètres libyens »... Mais ces « quarts d'heure mauritaniens » resteront à jamais gravés dans ma mémoire.

– Je suis payé pour vous faire marcher ! Toutes les personnes que j'ai accompagnées sont arrivées au bout, annonce Ibrahim, le Lion du Désert.

Il oublie quand même de nous préciser qu'aucun groupe de touristes n'était venu si tôt dans la saison. Je décide de continuer à pied...

Assez rapidement mes repères s'estompent. Je ne vois plus les empreintes des semelles de Colette, des *Mephisto*... Plus de traces des chameaux. Je monte sur une petite butte mais cette fois-ci je suis vraiment seul. Le soleil est au zénith. Curieusement, je ne panique pas. Trop fatigué peut-être. Je consulte ma boussole et opte pour l'ouest, légèrement au sud. La direction générale devrait rester la même que celle des jours précédents.

Ma gourde en main, je bois par petites gorgées, tout en marchant. Je m'étrangle et m'étouffe à moitié. J'humidifie mes lèvres sous le chèche qui me couvre le visage. Le sol surchauffé me brûle les pieds. Vais-je dans la bonne direction ? Je n'en sais rien. Surtout ne pas s'arrêter, « *Marcher, c'est d'abord dans la tête !* » Une heure passe. Je trébuche. Attention : ne pas tomber... Je me fixe des objectifs : marcher jusqu'à cette grosse pierre ou ce petit acacia, là-bas ! Tenir. La prochaine fois, j'irai en vacances dans le Massif central...

Heureusement Laurence avait guetté ma disparition. Elle a fait demi-tour et vient à ma rencontre avec un chameau. Elle m'appelle. Je n'entends pas.

– Il faut que tu t'accroches à la selle, là et là. Ne tombe pas, ne dors pas ! me dit Laurence.

J'entends toutes ses recommandations dans un brouillard.

Voilà le puits de Faris, le fameux premier « quart d'heure » de marche est terminé... Le chamelier remplit l'abreuvoir pour l'animal. Je regarde la scène du haut de ma monture. Il faudrait que j'en descende. Laurence fait baraquier le chameau. Je mets pied à terre. Je plonge les mains, les bras, la tête et le torse dans l'eau. Ma montre y passe. À mes côtés, placide, totalement indifférente à mon sort, la bête s'est remise à boire.

L'oasis est à un second « quart d'heure » de marche. Les autres membres du groupe sont également mal en point. Prévenu par Ibrahim qui avait pris de l'avance, un chauffeur du village est parti les récupérer avec son pick-up. Au retour il nous cueille au puits. Il n'y a plus de place à l'intérieur, nous montons sur le plateau arrière. Brûlant ! Il doit être entre midi et treize heures. Température à l'abri : 47°. Nous arrivons à la fameuse oasis. Divine surprise : une petite piscine

carrée ou plutôt un bassin de rétention, alimenté par une pompe. Je bouche le trou d'évacuation avec ma chemise et nous sautons dans l'eau. Délice paradisiaque. Le Coca[®] (!) est servi, chaud. Aucune importance, nous nous précipitons sur les boîtes. Gilbert et Jean-Claude nous rejoignent. Ils auront fait toute l'étape à pied...

Notre hôte dresse une grande tente dans la palmeraie. Nous buvons des quantités effarantes d'eau et de soda. Le repas est enrichi de dattes gorgées de sucre. « Des rivières de lait et de miel » doivent couler dans cet éden ! Tout est magnifique, vert et frais. Les oiseaux chantent. Je comprends maintenant ce qu'est l'oasis pour le nomade... Épuisés, nous nous endormons.

Mais la journée de marche n'est pas terminée. Bien à regret, nous quittons ce paradis. C'est encore difficile, mais au moins la température baisse. Une heure plus tard nous nous arrêtons au bord d'un canyon, l'oued et l'oasis de Mhayret. Nous cherchons une brèche et trouvons un couloir ensablé. Amusant, il ne manque que les skis ! Le soleil se couche. Maintenant il faut escalader l'autre versant, c'est nettement moins drôle. Montée très longue et très fatigante dans le sable mou. La lune n'est pas encore levée. Il fait noir. Nous marchons à la frontale. Nous atteignons enfin l'endroit prévu pour le bivouac. Ouf, on en a tous bavé !

Vingt heures trente, zut, un vent violent se lève. Des éclairs terribles zèbrent la nuit. L'orage approche. Nous sommes sur un point haut, immensément plat. D'énormes bourrasques viennent balayer nos sacs. Trop tard pour monter la tente. Ça y est, je sens les premières gouttes d'eau, froides ! À entendre le tonnerre, la foudre ne doit pas tomber loin. Mais sur quoi ? Je m'allonge, on ne sait jamais. Foudroyé ici, ce serait trop bête... Assez vite

l'orage s'éloigne. Une taguella¹ et un super méchoui de chèvre viennent couronner cette journée mémorable. Juste avant minuit, l'orage revient. Les grandes eaux vont-elles se déclencher ? Je ne sais pas. Étendu sur mon sac de couchage, j'attends. In cha' Allah pour la météo, demain sera un autre jour. Température : 37°, je m'endors.

Vendredi 27 septembre

Enfin cette nuit, il n'a pas plu. Debout à cinq heures trente, la routine... C'est le dernier jour de la randonnée chamelière. Pour l'instant le terrain est relativement dur, tout va bien. Après trois heures de marche, nous atteignons le bord d'une faille dans le plateau. Un chemin dans les éboulis nous conduit directement au fond du ravin. Humide, étroit, il paraît sans issue. Palmiers et arbustes gênent la vue. Nous glissons sur des pierres recouvertes de mousse. Nos chaussures s'enfoncent dans un sol boueux. Bien protégée au pied de la falaise, nous découvrons une source. Quelques mètres plus bas, une vasque géante, creusée dans le sable orange, un bassin naturel. Nous nous y étendons avec volupté, la tête sous les cascates. L'eau est pure et fraîche. Deux jeunes enfants nous regardent en riant.

Oasis de Terjît. Électricité. Coca[®] glacé. Repas. Sieste jusqu'à dix-sept heures, une vraie vie de château. Je regrette déjà mes souffrances...

Nous faisons le plein près d'un puits artésien, traversons le village et remontons une fois de plus sur le plateau.

1. Taguella : galette faite de semoule, d'eau et de sel cuite sous un sable recouvert de braises.

Bivouac. Venus d'Atâr en 4 x 4, Micheline et Mireille nous rejoignent. Il est dix-neuf heures trente-cinq. Dans le noir, Usman nous sert le deuxième thé, à domicile.

La randonnée chamelière est terminée. Quatre-vingts kilomètres. Nous récupérons doucement. Nous savons maintenant ce que signifie marcher dans le désert lorsqu'il y fait plus de 40° « à l'ombre ».

Nous avons bu des eaux de toutes les couleurs, souvent jaune moutarde, à cause des pluies et des limons. Le goût en est terreux mais pas trop désagréable. Ailleurs l'eau peut être très claire.

En Mauritanie, terre de sable et de vent, nous avons même bu de l'eau... par gourmandise !

Samedi 28 septembre

Depuis hier soir grosse tempête de sable, jusqu'à l'aube. J'avais installé mon duvet face au tassili. Quand le vacarme faiblissait, j'entendais encore un grondement continu semblable au passage d'un train : le bruit du vent s'attaquant à la falaise ou plutôt son écho. Levé tard, sept heures.

Nous faisons route vers Atâr. Accueil à la maison de l'agence, une cour carrée, entourée de grandes pièces, vides. Douche, très chaude : la réserve d'eau est installée sur le toit ! Nous récupérons nos sacs. Plaisir de se laver les cheveux, de se changer. Grand luxe pour le déjeuner : des oranges en quantité. Repos. À quinze heures trente, 45° à l'ombre. Des cris et des rires d'enfants s'échappent des

habitations voisines. Aujourd'hui, même le vent est chaud. Nous économisons nos mouvements.

Vers dix-sept heures, nous partons en excursion. À vingt kilomètres au nord-ouest d'Atâr, Azougui et sa légende :

« [...] un jour, Cheikh al-Imam al-Hadrami (celui qui vient de l'Hadramaout [Yémen]), poursuivi par un chasseur, s'est réfugié auprès des armées du chef almoravide Abu Bakr ben Omar nomadisant dans la région de l'Adrar et leur a indiqué l'emplacement d'une "ville aux chiens" insoumise. Arrivés devant celle-ci, les Almoravides sont assaillis par de redoutables chiens lâchés contre eux par les habitants ; mais, grâce à ses pouvoirs, ton cheikh a su retourner les bêtes contre leurs propres maîtres, ces mécréants, qui furent instantanément dévorés. Ainsi tu devins la capitale almoravide* . » [1].

D'après ce que nous pouvons voir du site, le village devait être souterrain. Les chiens ont disparu... Au bord de l'oued tout proche, après une courte escalade dans les rochers, nous atteignons un gros bloc couvert d'inscriptions anciennes. Assez effacées, malheureusement.

Retour à la maison. Fatna, la mère d'Usman, prépare le couscous. C'est une petite bonne femme pleine d'énergie... et d'autorité ! À vingt-deux heures, il fait encore 34°. Je monte sur la terrasse pour la nuit. Par intermittence, portés par le vent, le son d'un imzad¹ et des youyous, sans doute un mariage. Je me couche sur le dos, le nez dans les étoiles.

* Anne-Marie Tolba et Serge Sibert, *Villes de sables. Les cités bibliothèques du désert mauritanien*, © éditions Hazan, avec leur aimable autorisation.

1. Imzad : petit violon à une corde.

Dimanche 29 septembre

Réveillé à cinq heures trente par le chant des coqs et le braiment des ânes. Le jour va se lever. Leurs cris cessent. Et de chaque mosquée s'envole le chant des muezzins.

Nous quittons Atâr, direction sud-est. « Atâr » qui signifie justement « s'éloigner », en bambara. Mais aussi « le pied de la montagne », en berbère. Passage difficile dans un champ de petites dunes trapues, serrées les unes contre les autres. Le vent est revenu. Cette après-midi, parcours très technique pour venir à bout d'un immense chaos de plaques rocheuses. Puis à nouveau le sable, des dunes soyeuses qui s'étirent et s'allongent dans des poses de courtisanes. Attention, les djennias¹ ont envahi le désert ! Pauvre voyageur ensorcelé... Nous remontons vite sur le plateau.

Couvert de petits cailloux multicolores, le sol devient mosaïque sous les derniers rayons du soleil couchant. La lumière baisse et la nuit s'installe.

Lundi 30 septembre

Six heures trente, 25° seulement, quel bonheur ! Après une courte marche de vingt minutes, les 4 x 4 nous rejoignent. Piste plein sud, à peine balisée. La température monte en flèche. Midi, halte au puits d'Aïn Safra, la Source jaune, la bien nommée : l'eau est jaune, le sable est jaune, le soleil est jaune... Aucun arbre, aucun arbuste, aucune ombre. Entre deux voitures, pour nous protéger, nous mon-

1. Djennia : féminin de « djinn ».

tons la *khaïma*¹. Début d'après-midi torride. S'allonger sous la toile. Côte à côte car il n'y a pas beaucoup de place. Ne pas bouger, ne rien faire. Pendant plusieurs heures. C'est long, très long.

Seize heures, la chaleur commence à décroître. Nous reprenons la piste. Spectacle grandiose d'un erg en formation. De nombreuses dunes en gestation gênent le passage. Une heure et demie plus tard, bivouac. Il fait clair. Je rédige la chronique de nos aventures chamelières, quatre grandes feuilles. Dans une semaine, si tout va bien, je pourrai les faxer depuis Bamako, in cha' Allah !

Mardi 1^{er} octobre

Nuit fraîche et sans vent. Un peu malade ce matin. Les 4 x 4 s'extirpent d'un nouveau champ de dunes après bien des difficultés. Onze heures, halte à proximité d'une *guelta*², au fond d'un petit cirque rocheux. S'appuyant sur la moindre aspérité, un troupeau de chèvres descend la falaise. Nous cherchons un passage plus facile pour grimper sur le plateau. Nous y voici, à midi, en plein soleil... À nos pieds, une cinquantaine de bêtes se pressent autour du point d'eau. Nous redescendons vite dans le lit de l'oued pour nous réfugier à l'ombre des palmiers. Il y fait encore très chaud et surtout très humide.

Diète et sieste. Un oiseau... jaune... sautille sur mes jambes. Et juste devant moi, dans les rochers, un daman et son

1. *Khaïma* : tente maure.

2. *Guelta* : cuvette naturelle conservant l'eau sur une plus ou moins longue période.

petit sortent de leur abri, attirés par quelque épluchure à grignoter.

Seize heures, départ, ça va mieux. Nous faisons un détour par Rachid. La vieille ville d'abord, en ruine. Puis, sur l'autre versant de l'oued, la nouvelle cité. Bien ordonnée, avec son école, son dispensaire, sa mosquée. Une piste parfaitement entretenue nous conduit au point le plus haut du village.

Mercredi 2 octobre

Encore une nuit fraîche. Ce matin, même le sable est froid. Liserons couleur lilas, le long de la piste. Neuf heures trente, surprise : des poteaux électriques puis du goudron. Tidjikja ! Ravitaillement dans une épicerie station-service. À la poste, Dominique et Éliane achètent des timbres. Albert passe derrière le comptoir et les photographie, discrètement. Pas de chance, le flash se déclenche. Sérieux incident diplomatique : il est strictement interdit de faire des photos dans un bâtiment public ! Nos guides arrivent en renfort. Le ton monte. La pellicule est confisquée ! Pauvre Albert...

Le plein est fait, nous partons. Ibrahim se tourne vers moi :

- Je croyais que tu voulais voir la tombe de Coppolani !
- Ah oui, mince ! Elle est où ?
- Devant toi, à droite de la poste, contre le mur !

Je redescends du 4 x 4.

- J'en ai pour deux minutes !

Cachée par des détritrus et des mauvaises herbes, elle est

bien là, surmontée d'une courte obélisque tronquée. Gravé, le nom est encore visible, mais la plaque a disparu.

Pique-nique, toujours à l'ombre d'une toile tendue entre deux voitures. Quinze heures, Usman apporte le thé à la manière d'un garçon de café, le plateau en équilibre sur une main, à hauteur du menton. Plein est maintenant. Le Tagant. Beaucoup de calotropis, en petits buissons. Le goudron a disparu. Sur la piste bien formée, l'herbe pousse entre les traces de roue. Seize heures, pour la énième fois depuis Atâr, on crève. Plus de trois heures de 4 x 4, à fond. Le paysage change, on se croirait dans le bush. Arrêt au puits de Lekhcheb. Eau fraîche, limpide et délicieuse. Bivouac à proximité. Le sable, orange, est tapissé de cailloux. Minuscules, noirs et plats.

Jeudi 3 octobre

J'ai attrapé un méchant rhume. Amusant, mais plutôt pénible par cette chaleur ! Ce matin slalom géant entre les bosses de sable. Interminable. Je somnole dans un déluge de secousses. Halte au puits de Zig, coiffé d'un tripode métallique portant la poulie. Et le slalom continue : encore des bosses, toujours des bosses, à perte de vue... Usant !

Midi, Tichît, au pied de la falaise de grès qui va nous accompagner jusqu'à Oualâta. Pique-nique en bordure du village, à l'ombre de quelques palmes mangées par un sable envahissant. La température dépasse encore largement les quarante degrés. Après la sieste, visite éclair, juste le temps de contempler le minaret de pierre. Dommage, il faudra revenir !

Selon Théodore Monod* [2] :

« La fondation de Tichît est attribuée par la tradition à un certain Alamin bel Haj, un aveugle qui venait de l'est à la recherche d'un lieu où se fixer ; chaque jour, à la halte méridienne, il prenait une pincée de sable et l'interrogeait en la flairant. Un jour, ses compagnons, nourrissant quelques doutes quant à l'intégrité mentale du personnage, tentèrent de le mystifier en lui présentant du sable de la veille, supercherie que l'odorat de l'aveugle sut parfaitement déceler. Enfin, arrivé à proximité de Tichît, il s'écria, après avoir, comme à l'ordinaire, reniflé le sol : "C'est ici" (*chi'tou*), d'où, prétend-on, avec l'adjonction d'un préfixe, le nom actuel de la localité. »

Pour Anne-Marie Tolba** [1], le nom de la ville signifierait : « les incrustations d'argent dans l'ébène ».

Nous reprenons notre navigation au sud-est. La végétation se raréfie puis disparaît. Le sol enfin plat se recouvre d'une carapace blanche : du sel, par plaques. Aveuglantes. Ça crisse, ça craque sous les pneus. Nous essayons de passer au large. Le sable revient. Bivouac. Aujourd'hui, les amortisseurs ont terriblement souffert, les chauffeurs vérifient leurs mécaniques.

Soudain sur la ligne de crête des dunes qui nous entourent se dressent une vingtaine de silhouettes, toutes de noir vêtues, ombres chinoises dans la lumière du soleil couchant. Discrètement, par étapes successives, elles se rapprochent du campement. Ce sont principalement des femmes, nos

* Théodore Monod, *Méharées. Explorations au vrai Sahara*, © éditions Actes Sud, avec leur aimable autorisation.

** *op. cit.*

voisines d'Aghrîjît... Elles s'immobilisent, nous observent et finalement s'asseyent, face à nous, les unes à côté des autres, sur une seule ligne. Pas un geste, pas une parole. J'esquisse un sourire, je m'incline et salue. Quelques mains se lèvent en signe de bienvenue. Maintenant il fait noir.

Vendredi 4 octobre

Onze heures quinze, Maghrouga, sublime fenêtre de pierre découpée par le vent. En contrebas, immense, phallique et solitaire dans la plaine, un fabuleux piton rocheux. Une caravane vient à notre rencontre. En travers d'une selle, un fusil. Pause déjeuner.

À quoi pense-t-on pendant les longues heures de 4 x 4 ou pendant la sieste qui s'éternise, dans l'attente désespérante d'une température plus clémente ? À sa famille, au boulot : un peu. En fait, assez vite, je ne pense plus à rien. Et le temps s'écoule.

Vers dix-huit heures, le ciel s'assombrit. On s'ensable, on dégonfle, on s'en sort. Devant nous, un splendide arc-en-ciel sur fond d'encre : il doit pleuvoir quelque part. Bivouac. Je m'éloigne et recueille, seul, les dernières lueurs du jour qui se meurt.

Samedi 5 octobre

Six heures, à nouveau des chants d'oiseaux. Il fait extrêmement humide, je suis trempé. Je découvre un scorpion sous mon matelas, un autre sous mon sac à dos. Albert, sous

son duvet. Et Laurence, sous sa tente. Oh, pas bien grands, trois à quatre centimètres seulement ! Je me mets au soleil pour sécher.

Toujours sud-est. Les deux 4 x 4 de tête débusquent des gazelles et les prennent en chasse. Les conducteurs roulent comme des fous, au risque de tout casser. Les bêtes fatiguent mais sont sauvées par les dunes, les voitures ne peuvent plus suivre... Le paysage change : roches noires, plateaux de reg. Paradoxalement, nombreuses et grandes plantes herbacées.

La Maure

Elle éclate de rire.
Son visage s'illumine
et s'ouvre comme une fleur au soleil.

Elle me parle, elle sourit.
Elle a les yeux doux d'une gazelle.

Elle ne rit plus,
elle ne sourit plus.
Les yeux dans son assiette
ou par terre,
elle n'est plus là.
Elle est partie
vers d'autres là-bas...

Dans l'après-midi, nous croisons deux Touaregs, puissamment armés. Partis à la recherche d'un parent, âgé, disparu depuis deux jours, sans réserve d'eau. Bizarre !

Pendant le dîner, Ibrahim lève la tête. Il interroge un inconnu, dans la langue du pays. Je me retourne : personne ! Il fait très noir. Une voix lui répond. Dans mon dos, monté sur un superbe chameau, un Touareg, immobile. Il s'est

approché du feu. Est-il seul ? Que fait-il ici dans la nuit ?

– Ils n’ont pas retrouvé le vieil homme ! nous explique Ibrahim.

Histoire rocambolesque, je n’en crois pas un mot. Mais que répliquer ?

Cette nuit, les grillons nous proposent un concert pour « accueillir » la nouvelle lune...

Dimanche 6 octobre

Petit déjeuner. Au flanc d’une dune, à moins d’un mètre de mon verre de thé, une gerbille creuse sa galerie. Départ à huit heures. L’herbe est très haute et cache les pattes des chameaux. La « route » est longue... Pour tuer le temps, sur Oualâta, j’improvise une chanson. Le soleil a eu raison de la conjugaison :

Sous les draps, à Oualâta

Quand je te reverras,
à Oualâta,
je dormirais avec toi,
sous les draps,
à Oualâta.
Si tu veux pas
dormir avec moi,
sous les draps
à Oualâta,
je retourneras
dans ma *Toyota*...

Oualâta, midi. Nous nous arrêtons au bord d’un grand lac circulaire. Un important troupeau de chameaux s’y abreuve. Les chamelons ont de l’eau jusqu’en haut des pattes. L’accueil est franchement hostile. Aux heures les plus chaudes, nous

arpentons les ruelles de la vieille ville. Les portes et les murs sont magnifiquement peints. Ici aussi, il faudra revenir...

Cent dix kilomètres à l'heure en pointe sur la piste, plein sud. On prend des coups, on avale de la poussière. Puits de Zoûgh. Nous arrivons à Néma une heure avant le coucher du soleil. Triste endroit. Tout est gris. Dans de grandes mares, les ordures pourrissent. Des poteaux en bois supportent d'impossibles faisceaux de fils électriques qui n'aboutissent nulle part. Paysage de bout du monde. Où dormir ? Nous sortons de la ville pour bivouaquer dans une palmeraie abandonnée.

Nous nous installons pour la nuit. Gilbert traque un gros scorpion près de son matelas. Nous essayons de l'écraser mais il s'enfonce aussitôt dans le sable. Albert sort son couteau et réussit à le découper... Il fait chaud. Comme les jours précédents, nous dormons sans tente, pas trop rassurés : l'une de ces bestioles va-t-elle venir se promener sur nos duvets ? En pleine nuit un orage éclate. Je me tasse au fond de mon sac de couchage. La pluie redouble, un déluge ! À la lumière de ma frontale je rassemble laborieusement mes affaires qui traînent un peu partout. Ça prend du temps, je suis vite lavé. Albert et moi tentons de nous réfugier dans un 4 x 4 mais il est verrouillé. Le temps de trouver les clés, nous sommes définitivement rincés. Gilbert nous rejoint. Pas moyen de dormir, il n'y a pas assez de place entre les bagages. La pluie cesse, nous sortons. Tout est trempé...

Lundi 7 octobre

Nous sommes encore en Mauritanie. Brutalement, le jaune cède la place au rouge : le sable nous abandonne, la latérite s'impose. Sans transition. La température chute. Il y a

de l'eau partout. La piste, défoncée, est maintenant à peine plus large que nos 4 x 4. Elle zigzague entre les plantations de mil et de sorgho. Plusieurs fois nous nous embourbons. L'eau arrive aux portières...

Nous finissons dans un cul-de-sac, en plein champ, en pleine Afrique ! Où sommes-nous ? Il ne faut pas traîner car la nuit va tomber. Marche arrière. Dans les villages, nous demandons notre chemin. Beaucoup d'oiseaux migrateurs dans le ciel, d'immenses formations en V. Amusant, ces oiseaux volent dans la direction opposée ; nous nous dirigeons donc vers le nord : demi-tour ! Nous retrouvons la bonne piste.

Adel Bagrou, la frontière, du moins un premier contrôle. Quarante-cinq kilomètres plus loin, Nara, le Mali ! Nous nous garons dans la cour intérieure de la douane. Il a beaucoup plu. L'eau et la latérite mélangées forment une puissante teinture qui tache. Nous sommes assis dehors, dans des fauteuils en osier, plutôt branlants. Posé sur une petite table basse, un téléviseur couleur braille à qui mieux mieux. Nous n'avons toujours pas récupéré nos passeports, les formalités continuent !

Le chef de la douane me demande où nous avons l'intention de dormir. À demi-mot il me fait comprendre que le secteur n'est pas très sûr. Son père, chef de la communauté dominante, possède un campement protégé juste à la sortie de la ville. Toute la brousse est inondée... Le message est clair ! Nous changeons un peu d'argent et rejoignons rapidement l'emplacement conseillé. Le temps de démarrer le groupe électrogène, de nous laver sommairement, de mettre les sacs en sécurité, de commander des bières (quel bonheur

après des jours à l'eau...), de les boire, de chasser les dizaines de grenouilles qui envahissent les chambres communes et c'est l'heure du dîner ! Nos guides et chauffeurs se font beaux pour sortir en ville, ce ne sont pas les « filles » qui manquent d'après ce que nous avons remarqué tout à l'heure... Nous nous endormons à *L'Oasis, Centre d'Accueil et d'Hébergement*, au bord de la grande piste qui s'en va vers le sud, vers Bamako, vers l'Afrique noire !

*

Anté-journal

Février/mars 1999, en Libye

Je découvre le désert. Choc esthétique, révélation, ici et maintenant, au sein des éléments. Préoccupations élémentaires : manger, boire, dormir, se protéger du vent, du soleil, avancer. Dormir sous la voûte du ciel, regarder les étoiles. Suivre le mouvement de la lune. Dans le silence. S'entendre vivre.

Pas de futur à construire, pas de passé à ressasser, le présent suffit. Pas de désirs, pas de manques, pas d'envies, pas de patrimoine à protéger, ou si peu. Fulgurante évidence de bien-être, de plénitude et de sérénité.

Nuancier de toutes les couleurs : Sahara, majesté purpurine, lilas, immensité noire, océan jaune, orange, tous les ocres, les bruns, les bleus, les violets de la Terre.

Retour en France, Roissy, dans le froid humide d'un matin pluvieux. Retour au boulot, au train-train de la vie. Préoccupations décalées, insignifiantes, dérisoires.

Sur la route que j'emprunte chaque jour, je découvre un passage, rare, où la vue s'étend jusqu'à l'horizon. Le soleil se couche. Les champs de blé se métamorphosent en paysage de sable, les lopins de terre en paysage de pierre. Je roule, je regarde, je m'évade. L'instant devient temps pur, temps instantané, temps brut. Fin du mirage : un camion me ramène... sur la Francilienne !

Je dois retourner dans le désert.

Février 2001, au Niger

Retour au Sahara, dans l'Aïr et le Ténééré. Marcher, m'arrêter, repartir, traverser le désert ! C'était une idée fugitive qui m'avait traversé l'esprit à mon retour de Libye. Mais cette idée devient projet et ce projet m'obsède.

Mars 2001

Traverser le Sahara, d'ouest en est, de Nouakchott au Caire. Je cherche de la documentation sur Internet. J'achète des livres. J'achète des guides. Je les dévore. Je contacte plusieurs agences de voyages. Je ne connais pas encore *Tamera*. Une seule réponse : *Terres d'Aventure*. Rendez-vous est pris pour le mardi de Pâques, à Paris. J'en parle à Marie qui se déclare partante, elle aussi !

Il va falloir que je me remette sérieusement au sport. Et ce sera peut-être ça le plus dur !

Vendredi 6 avril

Je viens d'imprimer les fiches *Conseils aux voyageurs* rédigées par le ministère français des affaires étrangères : Mauritanie, Mali, Niger, Algérie, Libye, Tchad, Soudan, Égypte. Comment franchir les frontières ? Avec qui partir ? Pour Marie, l'éducation nationale n'octroie pas de congés sabbatiques. L'entreprise s'annonce difficile...

J'écris tout en écoutant le chant de sœur Marie Keyrouz, les *Psaumes pour le 3^{ème} millénaire**.

* © 2001 EMI Records Ltd./Virgin Classics.

Les trois religions du Livre sont nées dans le désert... et ce n'est sans doute pas par hasard !

Dimanche 15 avril, Pâques à Loos

Je suis à Loos, près de Lille, chez ma mère. Dans l'appartement, tout est bien rangé, rien ne traîne, pas même une poussière. Sur la grande table du salon, je déplie la carte *Michelin* de l'Afrique, Nord et Ouest, la fameuse 953. Tel un soleil, le lustre, trop puissant, inonde de lumière les grands ergs colorés en jaune. À l'aide des fiches du ministère, du guide *TransAfrique* et du *guide Bleu*, j'essaie de trouver les points de passage entre le Soudan, le Tchad, la Libye, le Niger. Partout je lis : « Déconseillé, piste minée, piste interdite ». Ce n'est pas très engageant. Ma mère s'étonne de mon activité :

– Je cherche à visiter un nouveau pays !

L'après-midi, en parcourant le Vieux-Lille, nous arrivons sur le parvis de la cathédrale. J'ai longtemps fréquenté les églises mais je suis toujours surpris par la pénombre des encoignures, la tristesse des statues et le caractère sinistre de certains crucifix. Quelle différence avec la pureté, la simplicité et la clarté des mosquées musulmanes !

II

AU MALI, EN TRANSIT

De Nara à Bamako pour rejoindre Bobo-Dioulasso
au Burkina Faso

*Une allure de rallye. – Perdue dans Bamako. – Guillaume.
– Encore des déluges. – Du capitaine. – Bamak'eau. –
Télécom Fax. – Premier anniversaire. – N 7. – Des arbres...
chauds ! – Rhizomes et tubercules.*

Mardi 8 octobre 2002

Direction générale : toujours plein sud. Nous roulons à vive allure dans de grandes flaques brunâtres, provoquant d'immenses gerbes colorées. Pas question d'ouvrir les carreaux !

Goumbou : ici, il n'a pas plu. La vitesse atteint les cent trente kilomètres à l'heure. Le premier véhicule soulève d'épais nuages de poussière. Dès qu'une difficulté surgit, le conducteur freine brutalement tout en actionnant ses feux de détresse. Derrière, les deux autres 4 x 4 collent, bêtement. Dans le brouillard de latérite, on distingue à peine les lumières rouges qui s'allument. On repère beaucoup plus facilement les clignotants orange.

Il fait de plus en plus chaud. Nous ouvrons les fenêtres. Tant pis pour nos visages, nos mains, nos bras et nos vêtements. La sueur n'arrange rien : petit à petit, nous nous

transformons en Peaux-Rouges. La situation empire, la piste est maintenant fortement bombée. Soudain un chien traverse à moins de dix mètres. Coup de frein magistral, notre voiture amorce un début de tonneau. Pendant quelques fractions de seconde, elle hésite puis elle retombe... sur ses pneus !

Arrêt pique-nique. Les réserves sont épuisées, le cuisinier prépare des sandwiches... aux pommes de terre ! Nous retrouvons le goudron. Le ciel est lourd de menaces.

Bamako. Nous nous égarons dans l'un des marchés les plus animés de la ville. Un taxi va nous montrer le chemin, il suffira de le suivre. Coût : 1 000 francs CFA (un euro et demi) pour déposer une goutte d'essence dans le réservoir ! Traversée du fleuve Niger. On se perd encore un peu dans les faubourgs. Enfin, voici notre campement, *Les Arbres Yiri*. Guillaume guettait notre arrivée. C'est lui qui nous guidera jusqu'à Niamey.

Le ciel est noir, hachuré d'éclairs. L'après-midi s'achève par un violent orage. On attend, il n'y a rien d'autre à faire. Les femmes qui cuisinaient dans la cour se réfugient à l'intérieur. Nous prenons possession de nos chambres. Des lits, des douches : que du bonheur !

Bamako by night : transistors à fond, taux de distorsion maximum, haut-parleurs complètement saturés. Toute la ville n'est plus qu'un gigantesque bruit ! Je me promène seul dans l'avenue qui borde l'« hôtel ». Banlieue populaire et sympathique. Mais ici aussi, c'est moi le Blanc, c'est moi l'étranger...

Mercredi 9 octobre

Jour de repos à Bamako. Premier objectif : la poste centrale. Circulation dense. Nous « brûlons » les coups de sifflet d'un agent de police et sommes pris en chasse. Confiscation des papiers. Il faudra revenir ce soir et payer une amende. Pas beaucoup de places pour se garer. Dans les petites rues en terre battue, la poussière rouge se transforme en boue. Deuxième objectif, le marché artisanal : souvenirs et cadeaux.

Sur les recommandations de Colette, nous allons déjeuner au *Central* : un fameux capitaine et de la bière fraîche. En milieu d'après-midi, c'est à nouveau les grandes eaux ! Nos 4 x 4 fuient de tout côté. Les joints des fenêtres ne sont plus étanches depuis longtemps. La température a baissé de dix degrés, le pare-brise et les carreaux se couvrent de buée. On ne voit plus rien. Stop en catastrophe, nous descendons des voitures. Les habitations n'ont pas de gouttières, de leurs terrasses tombent d'immenses cataractes. Bien entendu nous sommes trempés. Puis l'orage s'éloigne et la pluie cesse. Retour au campement. Récupération de notre lessive, sous-traitée ce matin auprès des lavandières. Sur les fils, dehors, le linge a tenu. Mais il est tout mouillé : comment le faire sécher ?

Sous une ampoule chétive, je recopie laborieusement mes notes. Les coupures d'électricité sont fréquentes. Mon pensum terminé, je pars à la recherche d'un fax, le long de l'avenue. Voici l'officine adéquate. Je retire mes chaussures, me prends les pieds dans le fil du téléphone et arrache la prise murale ! Sous le regard amusé de la jeune femme qui tient la boutique, je sors un petit tournevis de mon sac... et

je répare ! Le fax libère la dernière feuille et toutes les lumières s'éteignent. Dehors il fait noir. Pas de panique, les bougies sont prêtes. Nous évitons l'incendie et rions de plus belle. Maintenant il faut payer. C'est nettement moins drôle car c'est vraiment très cher.

Nous choisissons un bon restaurant : ce soir, Laurence nous quitte et demain, c'est son anniversaire. Gilbert a déniché un superbe gâteau. Soirée animée. Au campement, nous attendons le « changeur d'argent ». Il a promis de revenir... avant minuit !

Jeudi 10 octobre

Réveil en fanfare : la pluie, encore elle, un déluge... Huit heures, départ en 4 x 4, avec notre nouvelle équipe burkinabé(e). Conduite souple et reposante. La route en macadam se faufile dans un océan de verdure. Il fait doux. Les vitres sont ouvertes, une petite bise bien agréable me caresse le visage. Amusant : nous roulons sur la nationale 7 !

Végétation extraordinaire : des manguiers, des kapokiers, des fromagers, des kaïcédrats¹. Certains troncs sont habillés d'une écorce chaude, fine et douce au toucher. Ici, même les arbres ont une âme...

Sikasso, seize heures trente, nous quittons le Mali et entrons au Burkina Faso. Aucun problème à la frontière malgré les événements graves qui se déroulent dans le pays voisin, la Côte-d'Ivoire. Nous suivons l'évolution de la crise grâce à la radio du 4 x 4. Je suis assis à côté de

1. Kaïcédrat : acajou africain au port majestueux ; fait souvent office d'arbre à palabres.

Guillaume. Il est de plus en plus nerveux. La nuit va tomber, il craint le guet-apens classique : un vélo étalé au milieu de la route, vous vous arrêtez pour secourir un éventuel blessé et vous vous faites attaquer ! Nous prenons du retard lors d'un contrôle de police. Les kilomètres défilent mais pas assez vite : le soleil se couche. La route est sinueuse, des carrioles tirées par des ânes surgissent au dernier moment dans nos phares. Vingt heures, nous apercevons enfin les premières lumières de Bobo-Dioulasso.

Hôtel *al-Kouta*, extraordinaire campement, tout le charme de l'Afrique noire. Avant de revenir au Burkina, notre hôte vivait en France où il exerçait la profession... de maçon ! Dîner exceptionnel : crudités, brochettes, ignames et patates douces. Étonnants légumes et drôles de frites !

Bobo-Dioulasso, le nom de cette ville m'enchanté : la « maison des Bobo et des Dioula », au pays des Hommes intègres¹...

*

1. Hommes intègres (pays des) : dans la langue des Mossi, « burkina » signifie « intègre » ; dans celle des Dioula, « faso » désigne la « terre des pères », la « mère patrie ». Le Burkina ou « Burkina Faso » est donc le « pays des hommes intègres ».

Anté-journal

Mardi 17 avril 2001, Paris

C'est avec un peu d'appréhension que nous arrivons à *Terres d'Aventure*. Qu'est-ce que nous allons bien pouvoir raconter pour être crédibles ?

Madame M... nous reçoit et nous conduit tout là-haut, dans son bureau. C'est une chef qui a du caractère. Avec ma carte *Michelin*, je me sens vaguement ridicule. À tort, car notre interlocutrice utilise exactement la même ! La discussion s'engage sur les différents postes frontières. Je m'aperçois finalement que mon début d'étude n'était pas si nul. Madame M... nous prodigue quelques conseils et nous nous quittons sans autres engagements.

Tout reste à faire : trouver quatre compagnes ou compagnons de voyage, sûrs, définir les étapes du parcours, continuer notre apprentissage de la langue arabe et, pour ma part, perdre quelques kilos. Il est seize heures, nous allons visiter la Grande Mosquée de Paris. Ce n'est pas très loin et nous n'y sommes jamais allés. Sur notre chemin, nous découvrons les Arènes de Lutèce. Curieux début de périple !

Dimanche 22 avril, piscine de Ris-Orangis

Afin de pouvoir envisager de longues marches dans le désert, quel amusant paradoxe : se remettre au sport en faisant de la natation... Que d'eau !

Lundi 23 avril, le catalogue Tamera arrive par la poste

Jeudi dernier, trois lignes dans *le Saharien*, la revue trimestrielle éditée par La Rahla [3], nous ont informés que *Tamera*, agence de voyages basée à Lyon, allait organiser deux Grandes Caravanes® : Pékin – Damas et Nouakchott – Damas, de septembre 2002 à janvier 2003. Coup de téléphone pour prendre les premiers renseignements. Dans notre boîte aux lettres arrive le descriptif de la partie saharienne. Notre projet devient réalité !

Mardi 22 mai, vacances à Ris-Orangis

J'ai acheté un livre de philosophie [4]. Je me suis remis à l'étude de l'arabe. Je lis le deuxième tome des *Écrits sur le sable*, les œuvres complètes d'Isabelle Eberhardt [5]. Je continue la construction de mon site web sur l'Aïr et le Ténéré. J'ai commandé des ouvrages sur le soufisme et le Coran.

Dehors il fait beau, il y a de l'herbe et de beaux arbres verts. Les oiseaux chantent... Est-il vraiment nécessaire d'aller si loin pour retrouver la liberté ? Doux mirage !

Mardi 5 juin, cheikh Khaled Bentounès, L'Homme intérieur à la lumière du Coran [6]*

J'ai noté quelques passages intéressants :

« Un verre plein ne peut plus recevoir de liquide. C'est en se vidant qu'il se remplit.

* Cheikh Khaled Bentounès, Bruno et Romana Solt, *L'homme intérieur à la lumière du Coran*, © Albin Michel, avec leur aimable autorisation.

[...] Le voyage physique initie au voyage spirituel. Il aide à l'ouverture du cœur, à la dilatation et à la pacification du moi égotique toujours rétif devant l'inconnu et rebelle face à l'inédit. Il s'agit de quitter la routine pour voir le monde et la vie d'un regard revivifié, en essayant de remettre en cause les certitudes acquises et les croyances héritées.

[...] L'eau qui coule reste vivante, l'eau qui stagne s'altère. »

Je repense à ce vieux chanteur soufi rencontré à midi dans un restaurant de Téhéran. Ses chants psalmodiés me bouleversaient. Il faut que j'explore plus avant cette voie musicale qui me fait décoller : je ressens physiquement chaque note, chaque rythme me traverse la peau.

Samedi 16 juin, Fareins

Nous partons ce matin vers Fareins, près de Villefranche-sur-Saône, pour participer à la Journée Rencontre annuelle organisée par *Tamera*. Difficile de lier connaissance : il y a un monde fou. Séance diapos sur le Niger. Nous nous présentons auprès de Jacques Chatelet. En soirée, grand méchoui. Nous regagnons la région parisienne dès le lendemain, un peu déçus de n'avoir pu échanger davantage.

III

AU BURKINA FASO

De Bobo-Dioulasso à Ouagadougou via Gaoua
et Tiébélé pour rejoindre le pays dogon au Mali

Du dolo¹. – Une statue de bronze. – Envoûtement... – Je danse. – Quelques hippopotames... – Un contrôleur en moto. – La fille du roi. – Le balayeur balayé. – Des arbres à savon. – La potière. – Mon orpailleuse. – Encore du dolo, beaucoup de dolo... – Les sentiers dans le mil. – Presque chauve, donc riche. – Des habitations en « huit ». – Les vautours. – La falaise de Bandiagara.

Vendredi 11 octobre 2002

Promenade matutinale, seul. Il fait frais. La lumière est étrange : la brume monte du sol, le soleil est encore caché derrière de gros nuages et pourtant les couleurs gardent leur éclat. Mystère ! Il n'y a pas un souffle de vent mais les grandes herbes s'agitent. Je m'approche prudemment. Une tortue géante me regarde de ses petits yeux curieux. Ne pas l'importuner : c'est un animal sacré...

Visite de Bobo-Dioulasso. Première étape : la vieille mosquée, de type soudanais, badigeonnée d'un enduit blanchâtre. À l'extérieur, les murs sont hérissés de grosses

1. Dolo : bière fabriquée à base de mil ; son goût ressemble à celui du cidre.

branches qui drainent l'humidité du banco et servent d'échafaudage pendant les travaux de ravalement.

Nous rejoignons le cœur de la ville primitive. Quatre quartiers : les animistes, les griots, les forgerons, les musulmans. Ambiance bon enfant. Dans le noir d'une petite maison sans fenêtres, nous découvrons la fabrication du breuvage local, le fameux dolo. Le mélange fermente et répand une odeur fade de bière tiède.

De l'air ! Je m'assieds sur un banc. À mes côtés, une vieille femme égrène des épis de maïs. Je l'observe. Elle s'arrête, sourit et me tend calebasse et couteau. J'essaie de l'imiter mais tout tombe à terre. Avec force gestes elle m'explique comment faire. Nouvelle tentative : mes efforts sont couronnés de succès...

La jeune fille de Bobo-Dioulasso

Plus loin nous rejoignons le marigot.
Une jeune fille se lave les cheveux et la poitrine.
Debout, entièrement nue, elle est si belle et si fine.
Je n'ose la prendre en photo.

Ses cheveux sont à présent bien rincés.
Mais le manège de la jeune fille nue continue.
Je suis scotché.

Des porcelets se promènent dans les ordures.
Ils ont une bien drôle d'allure.
Sans doute de vilains garçons,
pas vraiment blancs comme neige,
par quelque sortilège
transformés en cochons.

Je me retourne une dernière fois :
la jeune fille est toujours là.

Nous changeons de quartier. Dans son atelier, un artiste expose d'élégantes statues de bronze en cire perdue. Je repère un couple debout, leurs deux corps enlacés. L'œuvre est sublime. J'hésite car elle est grande et lourde, mais je cède : jusqu'à Damas, elle reposera dans mon sac, in cha' Allah !

D'un pas décidé, je me dirige vers une banque pour changer de l'argent. Pas rasé, la casquette vissée sur la tête, les vêtements plutôt sales, je dois avoir l'air d'un bandit : à l'entrée de l'établissement, des militaires m'interpellent ! Sous la menace de leurs armes, je déballe mon paquet. Je comprends subitement que je tenais ma statue comme une mitrailleuse...

Nous quittons Bobo pour nous rendre à la cascade de Karfiguéla. Escalade de la falaise. L'eau vive alimente plusieurs bassins naturels entourés d'une végétation luxuriante. Nous dominons une plaine fabuleusement verte.

L'après-midi, balade à pied, une dizaine de kilomètres. Large piste à travers les rizières. Les paysans – hommes, femmes et enfants – s'en vont entretenir leurs parcelles de terre. Nous arrivons à Tengréla. Surprise : nos tentes sont déjà montées... et la pluie se met à tomber !

Le campement est dirigé par un jeune couple : la femme est blanche, l'homme est noir. Soirée percussions, dirigée par le patron. Rythmes envoûtants, sons puissants : mes épaules battent la mesure.

– Si tu veux danser, vas-y..., me dit-elle en riant.

Je m'approche au plus près des instruments. Cadences et vibrations m'entraînent dans un autre monde, un autre voyage. Je danse sans limites pendant un temps qui me semble infini. Soudain la fatigue me submerge, je m'arrête, il fait nuit.

La djennia

Près du marigot, elle doit en rire...
Était-ce une redoutable djennia ?
Dois-je la maudire
ou retourner là-bas,
à Bobo-Dioulasso,
boire un peu trop... de dolo ?

- Pourquoi les femmes ne dansent pas ?
- La soirée vous est réservée, me répond-elle.
- Quel dommage !
- Demain soir, elles danseront avec vous...

Malheureusement nous serons partis. La musique reprend.
Sahara de Mauritanie, que tu me sembles loin...

Samedi 12 octobre

Debout cinq heures. Petite marche pour aller au lac Tengréla. Le jour se lève. Nous montons dans une grande barque métallique à fond plat. Navigation silencieuse, à la perche. Soudain, devant nous, dans l'eau, une famille d'hippopotames ! À quinze mètres. Ne pas approcher davantage sinon ils plongent, courent sur le fond du lac, viennent sous la barque et la renversent. Les hippos sont végétariens mais ils ont quand même de très grandes dents... Nous restons donc à distance convenue. Tout est calme. Seules leurs petites oreilles s'agitent dès qu'elles affleurent à la surface. On dirait qu'elles tournent sur elles-mêmes à toute vitesse. Ce sont de grosses bêtes rigolotes... mais très dangereuses !

Piste plein est vers Loropéni et arrêt déjeuner. Nous sommes sur le site de la ville ancienne. Derrière un grand

mur d'enceinte dévoré par les plantes grimpantes, nous découvrons les ruines de plusieurs habitations. Tout à coup une pétarade insolite vient troubler notre quiétude, une moto ! Et sur la moto : le gardien des lieux. Une autorisation spéciale serait nécessaire pour pique-niquer ici ! Bien entendu nous n'en avons pas. Il nous présente ses titres officiels et veut nous infliger une belle amende. Nous refusons de payer. Cris, palabres, démonstrations d'autorité. Il est seul mais ne se démonte pas. Après vingt minutes de chicane, tout finit par s'arranger, sans doute avec quelques billets...

Nous longeons maintenant le nord de la Côte-d'Ivoire, à l'ouest du Ghana. Étape à Gaoua, au cœur du pays lobi, un royaume aux fortes traditions animistes. Au musée de la ville, c'est la fille du roi qui nous guide. Description des cérémonies et rites locaux entourant naissances, mariages et décès. Il faut avoir neuf enfants qui porteront selon leur sexe et leur ordre d'arrivée le même prénom dans toutes les familles. Quant à la dure initiation des jeunes, filles et garçons, nous n'aurons pas de réponses : les secrets sont bien gardés !

Dimanche 13 octobre

Matinée à Gaoua. Je me promène d'échoppe en échoppe. Partout un accueil chaleureux. Je cherche la cassette que nous entendons régulièrement dans le 4 x 4 : *Le balayeur balayé*. Et je la trouve !

Nous montons dans les voitures et sortons de la ville. Au bord de la piste, des anacardiens. Plus loin, des « arbres à savon », leur écorce fournit des sucs aux pouvoirs déter-

gents. Nous nous arrêtons pour visiter un village spécialisé dans la poterie. Démonstration effectuée par une femme, assise par terre, jambes allongées. Pas de tour. À l'aide du poing, elle creuse une boule de glaise, c'est la naissance d'un récipient. Puis elle le rehausse de bandes d'argile. Le four, impressionnant : certaines poteries ont un diamètre de cinquante centimètres !

Nous reprenons les 4 x 4. Nouvel arrêt. Petit chemin dans la brousse. Un ruisseau orange s'étale au milieu d'une clairière. Penchée sur l'eau, jambes tendues, une jeune fille creuse la rive. Pliée en deux au niveau du bassin, elle pousse un peu de terre et de cailloux dans une calebasse. Animé d'un mouvement régulier de rotation, petit à petit le contenu s'en échappe. Il ne reste bientôt plus rien. Parfois, tout au fond, de minuscules parcelles jaunes brillent au soleil. De l'or ! La jeune fille est orpailleuse. Pendant des heures et des heures, elle répète les mêmes gestes. Le groupe s'éloigne. Je reste seul.

L'orpailleuse

Elle se redresse, recule un peu
et s'installe debout, sur une petite pierre.
Pieds nus, droite comme un I,
totalement immobile,
plantée là,
devant moi.

Elle est vêtue d'une pièce d'étoffe nouée derrière le cou.
Ses épaules et ses bras sont nus et musclés, mais pas trop.
Le tissu est tendu sur sa poitrine ; il tombe comme une toge
pour s'arrêter en biais bien au-dessus des genoux.
Ses cuisses sont un peu fines, mais pas trop.
Sa peau noire brille légèrement dans la lumière cuivrée.
L'orage n'est pas loin.

Ses cheveux sont ras, ses lèvres un peu épaisses, mais pas trop.
Sur une lance imaginaire sa main droite est fermée.

Plus rien ne bouge. Le temps s'arrête.
Son petit chien se fige à ses pieds.
On dirait qu'elle pose.
Je dois partir.

De retour vers Gaoua, nous observons la fabrication du dolo. Ici aussi, ce sont les femmes qui travaillent... Chaudes ambiances ! Partout d'immenses jarres en ébullition. Cette boisson ne se conserve pas, elle doit être consommée rapidement. Lesalebasses contiennent chacune un demi-litre. Le liquide est tiède. Nous avons soif. Sur les estomacs vides, effet garanti : d'aucuns repartent la casquette de travers...

Nous quittons définitivement la ville dans l'après-midi. Après quelques kilomètres en 4 x 4, nous continuons à pied. Le chemin est étroit et serpente dans les plantations de mil. Les tiges sont hautes, plus de deux mètres. Nous marchons entre deux murailles vertes.

Et nous ne sommes pas seuls ! Nous suivons ou croisons un grand nombre de femmes. Elles reviennent du marché ou se rendent chez quelque voisine. Très cambrées, un bébé serré dans une pièce d'étoffe au bas du dos, elles portent tout sur la tête : des objets en vannerie, des poteries, des bassines de lessive, du bois de chauffage ou des seaux d'eau...

Les couleurs vives de leurs vêtements illuminent la brousse. Visages aux traits fins, corps souples : elles sont souvent très belles. Le chemin rétrécit. C'est l'occasion de faire plus ample connaissance, les rires redoublent.

En y regardant de plus près, la muraille de mil est finalement assez clairsemée. À travers les grandes tiges, nous apercevons toute une communauté qui soigne la terre.

L'ambiance monte d'un cran. Les hommes du groupe font leurs commentaires à voix haute. Je demande à Kader (le guide local) de nous traduire ce que les femmes disent. En effet, elles n'arrêtent pas de parler.

– ...

J'insiste :

– Elles font la même chose que vous !

Je lui réclame un exemple.

– Voilà : toi, tu dois être riche parce que tu n'as plus beaucoup de cheveux...

Le sentier s'ouvre sur un petit village. Nous sommes reçus par les Anciens. Salutations et poignées de main, surtout n'oublier personne. Les fétiches sont nombreux, il faut faire extrêmement attention et repérer toute zone interdite.

La journée se termine. Nous débouchons sur une vaste esplanade. À gauche, une école flambant neuve. Juste à côté, nos 4 x 4, ils ont emprunté la piste principale. Autour du site, une multitude d'enfants, silencieux. Nous avançons comme si nous entrions en scène. Installation du bivouac et toilette sommaire, au grand amusement de nos jeunes spectateurs. Leur curiosité satisfaite, ils s'en vont. Le théâtre se vide...

À la tombée de la nuit, il ne reste plus grand monde. Armé d'un vieux fusil, un gardien veille : demain, c'est l'inauguration de l'école.

Lundi 14 octobre

Changement d'itinéraire par rapport au parcours initial. En longeant la frontière nord du Ghana, nous allons rejoindre Pô par Diébougou, Ouessa, Léo et Nebbou. La piste en latérite est poussiéreuse à souhait. Brusquement, notre chauffeur s'arrête : panne d'embrayage. Nous réparons, repartons... et crevons trois kilomètres plus loin !

Dix-huit heures, Pô, hôtel *Lido* : tout un programme ! Les chambres, de plain-pied, bordent la cour intérieure. Une grande table y est dressée pour le dîner. En soirée, corvée de lessive : je me couche tard, la porte ouverte pour avoir un peu d'air.

Mardi 15 octobre

Il fait encore très humide ce matin et, bien entendu, rien n'est sec ! Nous partons vers Tiébélé. Avant la visite, j'étends mon chèche au soleil, en évitant soigneusement le cramcram maudit...

Chaque habitation, composée de trois pièces, a la forme d'un « huit ». Pas de porte. L'entrée est protégée par un petit muret. Hauteur : quarante centimètres, les animaux nuisibles ou dangereux ne peuvent pénétrer. À l'intérieur il en est de même pour passer d'une pièce à l'autre. Le plafond est très bas, il faut ramper et faire un rétablissement pour franchir l'obstacle. Pratiquement aucune lumière naturelle au sein de ces demeures. Les couleurs sont bien sombres et le noir domine.

À l'extérieur, les murs, ocres, sont parés de motifs géométriques, triangles et dessins stylisés colorés en gris bleu. Ces décorations, peintes et entretenues par les femmes, ont toutes une signification particulière : les losanges représentent des filets de pêche ; les empreintes de panthère, le chien du roi ; la tortue, un porte-bonheur (elle sert aussi de « goûteur » !) ; la canne, le respect dû aux Anciens ; le tambour, les dernières nouvelles du jour ; la vipère est à tuer, le boa à protéger ; et le cache-sexe sera le dernier vêtement du mort. Une vieille femme – sans doute la chef du clan – nous offre une grandealebasse de dolo...

Je récupère mon chèche. Horreur : il est garni de longues épines qu'il va falloir retirer une à une. Nous tendons les sept mètres de tissu et commençons le travail d'épilation. Dans un fou rire généralisé, les enfants du village nous viennent en aide.

Piste puis goudron jusqu'à Ouagadougou, « Ouaga ». À l'approche de la capitale, le ciel se couvre. Une quatre voies royale nous conduit à l'entrée de la ville. Sur le terre-plein central se dressent de grands lampadaires. Et sur chaque lampadaire, un énorme vautour ! Plus haut, noirs sur fond d'encre, d'autres volatiles de la même engeance tournoient lentement...

Trafic intense, beaucoup de deux-roues à moteur, forte pollution. Les femmes sont habillées à l'occidentale, finies les belles toilettes africaines ! Le bruit est à la hauteur de la circulation. Nous quittons le quartier de l'aéroport et contour-nons casernes et bâtiments officiels. Le goudron a disparu et les rues sont en bonne vieille terre rouge. Nous entrons dans un petit restaurant. Comme souvent ici, il faut franchir une double porte métallique fermant un mur d'enceinte pour

aboutir dans une cour où l'on mange à l'abri du soleil et de la pluie. Nous nous installons sur des bancs, de chaque côté d'une longue table, et commandons la boisson locale : du « bissap ». C'est un jus fort sucré, couleur grenadine. Chaque consommation arrive dans un petit sachet plastique transparent, scellé et bien gonflé. La serveuse le perce juste au-dessus de votre verre.

Je profite de l'après-midi pour refaire entièrement mes sacs en préparation de la prochaine randonnée. L'orage éclate enfin mais il fait toujours aussi chaud...

Mercredi 16 octobre

Départ de Ouaga, sous le regard des vautours (les mêmes !). À la sortie de la capitale, notre 4 x 4 est arrêté par la gendarmerie. Contrôle des papiers : il manquerait un ordre de mission. Nous négocions, payons et repartons...

Direction nord-ouest, Ouahigouya. La végétation change. Les grands arbres se font de plus en plus rares, nous retrouvons la savane arbustive. Tiou : douane, police, encore des formulaires à remplir. Puis attendre, patiemment. Chacun s'observe et s'étalonne, le pouvoir est bien sûr du côté des Autorités. C'est aussi l'occasion de discuter. L'atmosphère se détend, les cachets pleuvent sur nos passeports, la barrière se lève...

Koro : nous revoici donc au Mali ! Les arbres ont disparu. Tout est désespérément plat. Soudain, rougeâtre dans le soleil couchant, une longue barre rocheuse ferme l'horizon : Bandiagara, la falaise, le pays dogon ! Nous arrivons à

Banani, descendons des 4 x 4 et en avant l'escalade : la même faille qu'en 2000... Ce matin-là, je la descendais, Marie m'accompagnait et j'étais affreusement malade. Le passage est toujours aussi raide, il conduit au plateau. Altitude : 510 mètres. Nous arrivons à Sanga pour passer la nuit au *campement de la Femme dogon*.

*

Anté-journal

Samedi 30 juin 2001, nous sommes « pré-inscrits » !

Ça y est, j'ai posté notre lettre de pré-inscription : le samedi 21 septembre 2002 sera le jour du grand départ.

Mardi 11 septembre, les tours du WTC et le Pentagone

Choc majeur...

Samedi 15 septembre

Et maintenant, que va-t-il se passer ? Oui, c'est la question : quoi, où et quand ? Le commandant Massoud est mort, c'est aujourd'hui officiel.

Bush a dit :

- c'est une guerre,
- c'est la lutte du Bien contre l'Axe du Mal.

Un peu simpliste !

Je me replonge dans *Les voix qui crient dans le désert, souvenirs d'Afrique*, d'Ernest Psichari* [7] :

« Nous sommes au point précis où il nous faut choisir entre la révolte et l'obéissance. Ainsi le désert est un carrefour sacré, d'où l'on sort condamné ou sauvé.

Le Diable vient ici, parce que Dieu y est. Le péché vient ici, parce que la vertu y est. Le

* © éditions l'Harmattan, avec leur aimable autorisation.

désert oscille constamment entre l'Ange et le Démon. Heureux ceux qui ont gardé jusque dans ces latitudes la plus petite flamme de fidélité, l'impatience à obéir. Car Dieu n'est pas loin d'ici, et Il a vite fait de reconnaître cette âme de silence et de bonne volonté qui Le désire.

Et juste, au contraire, la révolte s'exalte dans la solitude. L'homme d'orgueil y succombe vite. Et qui sait si, après l'épreuve terrible du désert – l'épreuve du feu – l'Ange le couvrira jamais de son aile blanche déployée ? »

Vacances de Toussaint, une semaine dans le Tassili du Hoggar

Après avoir bien hésité à cause des événements du 11 septembre, nous sommes quand même partis pour une semaine dans le sud de l'Algérie, le Tassili du Hoggar, avec *Tamera*.

Bon équilibre entre marches et 4 x 4, paysages magnifiques, guide exceptionnelle, « Coco », parlant le tamacheq¹ et l'arabe. Partout un excellent accueil. Peu de touristes. Ce fut donc notre troisième séjour dans le Sahara.

Samedi 10 novembre, Fareins

Jour par jour, Jacques Chatelet nous décrit le parcours. L'après-midi, détails pratiques et étude des changements d'itinéraire en cas de fermeture d'une frontière, avant ou pendant notre périple. Le courant passe très bien avec Jacques, nous sympathisons... et je ferai le compte-rendu !

1. Tamacheq : langue des Touaregs.

Dimanche 18 novembre, Deauville

Aller-retour à Deauville. Marche dans le sable mou. Entraînement, mais sur du plat ! Temps infect : sombre, froid et humide. Le gris du ciel se noie dans le gris de la mer.

Ce soir, je lis le hors-série n° 6, *Actualité des Religions, Islam, ce que vous devez savoir*. Au chapitre *Soufisme, le versant mystique**, je retrouve cheikh Khaled Bentounès, le guide spirituel de la confrérie Alawiya :

« Le voyage nous entraîne loin de chez nous. Il nous permet de laisser ce qui est parfois devenu trop lourd, qui nous enferme comme une chape de plomb et nous empêche d'évoluer. Il nous emmène vers nos frères, qui sont autant de miroirs de notre propre réalité. Toutes les choses, même les plus contraires, les plus éloignées, se rejoignent en un point, ce point qui est le centre en nous-mêmes. Voyager, c'est partir avec la perception que tout est divin. Si cette présence divine est en moi, alors j'entrerai en contact avec l'arbre, avec la pierre, avec les hommes. Le monde entier est un miroir... Les différences sont une miséricorde. »

* Avec l'aimable autorisation du *Monde des Religions*.

IV

AU MALI

Du pays dogon à Tombouctou via Djenné et Mopti
pour rejoindre Niamey au Niger

Le Renard pâle¹. – Le « cocorico-cri » dogon. – Concert d'ânes. – Des échelles dans le vide. – Encore des mouches. – Coq en stock. – Des escadrilles. – Des clous. – Une Cène. – En pinasse sur le Niger. – « Toubab, bidonnes ! » – Un capitaine. – Des explorateurs. – La Main de Fatima. – Tauromachie. – Cramcram, le retour. – Mine d'or. – Palu et stress.

Jeudi 17 octobre 2002

Debout cinq heures trente. Départ de la randonnée pédestre dirigée par Moussa, notre jeune guide dogon. Ogol du Haut. Nous grimpons sur le toit de sa maison. Il peut ainsi nous expliquer en détail l'organisation du village, la forme des habitations et le rôle du Hogon². Descente par la même voie : la fameuse échelle... africaine ! Posée contre un mur, c'est un simple tronc d'arbre entaillé de marches grossières.

1. Renard pâle (le) : au coucher du soleil, le devin du village dessine une grille dans le sable. Il y plante des brindilles, dépose quelques graines. La nuit, le Renard pâle vient bousculer ce bel ordonnancement. Le lendemain matin, le devin revient. Il interprète les signes obtenus et prédit l'avenir.

2. Hogon : chef religieux en pays dogon.

On ne peut y poser, de côté, qu'un seul pied. Le plus important, c'est de bien croiser les jambes ! Devant une porte sculptée, Moussa nous énonce les principaux thèmes de la cosmogonie dogon.

La marche reprend. Je reconnais le grand baobab, les tables de divination (le Renard pâle est parti dormir, il fait jour), le tunnel dans la montagne, les enfants qui chantent à la sortie pour obtenir quelques pièces, la digue, les champs d'oignons... Onze heures, arrêt déjeuner sur un gros rocher, au bord d'un cours d'eau.

Il fait 40° à l'ombre. Sieste jusqu'à quinze heures. Ce soir, nous irons dormir chez l'habitant. Tiougou, une rivière barre le sentier. Pas de pont, pas de pierres. L'eau, tiède, monte jusqu'aux genoux et le fond, sablonneux, nous masse la plante des pieds. Je regarde les femmes qui traversent, leurs charges sur la tête. Elles vont nu-pieds dans des savates. Elles rient et moi aussi.

Seize heures, nous arrivons à Yendouma Sogol. Altitude : 340 mètres. Nous restons en bas du village, sous la falaise. Mes compagnes et compagnons de voyage s'installent sur les toits en terrasse. Quant à moi, je choisis de dormir sous un auvent. Les enfants jouent puis vont se coucher. Les Anciens se réunissent et discutent. Les rires fusent. Je m'endors.

Vendredi 18 octobre

Deux heures du matin, un coq se met à chanter. Répercuté par la falaise, son cri perçant réveille un congénère qui s'égosille à son tour. Et ainsi de suite, de coq en coq, jusqu'aux limites du territoire. Assez rapidement ce n'est plus

qu'une gigantesque clameur. Soudain, allez savoir pourquoi, pendant quelques secondes, tout s'arrête... puis le manège repart, de plus belle. Enfin le silence revient. Quatre heures, nouvelle alerte : cette fois-ci c'est un concert d'ânes, ils font un vacarme de tous les diables ! Cinq heures, tout s'apaise. Six heures, dans les champs de mil, en bordure du village, les femmes sont au travail...

La nature étant ce qu'elle est, je me rends au « petit coin » par un raidillon qui se faufile le long des maisons dogon. Il aboutit à un trou entouré d'un mur de planches. Pas de toit. D'ailleurs pourquoi y en aurait-il un ? Je pousse la porte, je m'installe. Aussitôt j'entends des éclats de rire, tout proches. Je lève la tête. Juchée deux mètres plus haut, une bande de gamins assiste au spectacle... Que faire ? Je continue et je ris aussi !

Après cette fameuse nuit « coq à l'âne », nous remontons sur le plateau. En réalité « la » falaise est constituée d'une succession d'escarpements et de canyons. À mi-hauteur, nous arrivons au village de Youga-Diri. Je suis trempé de sueur, ma chemise est à tordre. Nous débouchons enfin sur le toit de Bandiagara. La roche est noire, cuite au soleil.

Des passerelles rudimentaires, simples branches recouvertes de pierres, enjambent les failles les plus étroites. Mais bien vite nous sommes bloqués devant une large crevasse : il faut descendre par une échelle dogon. Quasi verticale, elle repose sur une corniche intermédiaire. Un par un je vois mes coéquipiers disparaître dans le vide. C'est à mon tour. Pas facile quand on a le vertige. Une deuxième échelle nous attend puis une troisième. Enfin, par un petit chemin bien encaissé entre les deux falaises qui se dressent maintenant au-dessus de nos têtes, nous atteignons le point le plus bas.

Surprise : une retenue d'eau ! Nous nous glissons le long des parois mais à mi-parcours, nous sommes coincés. À mains nues, impossible de s'accrocher à la roche. Une seule solution pour éviter le plongeon : fabriquer un gué jusqu'au muret du barrage. Nous faisons la chaîne pour amener des pierres. Après avoir franchi l'obstacle, nous sortons du défilé pour rejoindre Youga-Dogori, encore assez haut dans la falaise principale, juste au niveau des habitations tellem¹. Longue et pénible descente en plein soleil à travers tout le village puis dans les éboulis. Voici Youganah, dans la plaine. Nausées, vertiges, je m'allonge par terre. Par chance, il y a... du Coca[®]. Je chasse les bulles, je bois, je reviens à moi. Sieste ou consultation possible pour qui veut connaître son avenir ! Il fait de plus en plus lourd. Un gros orage éclate. Nous sortons de nos abris pour aller sous la pluie. Seize heures trente, le déluge s'arrête, le soleil brille, nous reprenons la marche.

Terrain plat, champs de mil... et sable mou ! Après une dernière bagarre contre le cramcram, nous arrivons à Koundou, au *campement de l'Amitié*.

Samedi 19 octobre

Sept heures, fatigué, mal sur le devant des cuisses, un peu ras-le-bol. La routine : montée, vers Neni, descente, dans les éboulis. Sieste. Nous sommes attaqués par des milliers de mouches. Le choix est simple : se protéger complètement (pantalons, chaussettes, chemise à manches longues, chèche)

1. Tellem : « ceux que nous avons trouvés », en dogon. Population installée dès le X^e siècle dans les falaises de Bandiagara.

ou supporter ces bestioles qui vous rentrent dans le nez, les oreilles et la bouche. Je choisis le sauna vestimentaire.

Campement de Banani. Trois jeunes filles montent sur la terrasse. Chacune porte un seau d'eau sur la tête et le déverse dans la citerne qui alimente des douches et des toilettes qui fuient en permanence. Elles s'abîment le dos et s'usent la santé sous un soleil d'enfer. La noria continue, encore et encore...

En milieu d'après-midi, nous reprenons notre marche pour arriver chez *Émile*, à Irelli. Nous buvons des bières, trop sans doute, enfin suffisamment pour être bien gais... Au dîner, du coq, nous allons pouvoir nous venger de nos nuits blanches ! Mais ces gallinacés auront le dernier mot : nous n'avons jamais mangé de volaille aussi dure, impossible d'arracher un morceau de viande, même à coups de dents. Si par hasard vous y arriviez, pas moyen de l'avaler, de véritables « coqs bicyclettes¹ ». La prochaine fois on les cuira dans le contenu des bouteilles pour en faire... des coqs à la bière !

La nuit s'annonce encore très musicale. Scénario connu : les cris des enfants, la réunion des Anciens, les coqs, les ânes. Avec une variante : les moustiques qui attaquent par escadrilles successives et un petit plus : l'âne qui a élu domicile à moins de trois mètres de mon sac de couchage. Il chante, il manifeste, il n'arrête pas de braire. Pas facile de s'endormir en pays dogon...

1. Coq bicyclette : par analogie avec « poulet bicyclette », surnom donné en Afrique noire au poulet vivant « en liberté ». Dans sa course, le mouvement de ses pattes ressemble à celui des jambes d'un coureur cycliste.

Dimanche 20 octobre

Debout cinq heures. Nous remontons une dernière fois dans la falaise. Le début de l'escalade s'effectue le long d'une cascade puis directement dans le torrent. La roche est glissante. Je m'arrête toutes les dix « marches » pour reprendre mon souffle. Plusieurs jeunes femmes me doublent en riant. Elles grimpent comme des gazelles. Je ne suis pas en état de les admirer. Elles doivent être belles, comme toujours.

Nous débouchons sur un petit plateau intermédiaire, très étroit. Paysage curieux : des champs de mil, tout en longueur, et... des vaches ! Quelques minutes plus tard, nous arrivons à Sanga, le *campement de la Femme dogon*, la boucle est bouclée. Les 4 x 4 sont au rendez-vous : en avant pour Bandiagara ! Curieux de refaire le même parcours qu'en 2000. Étrange fonctionnement de la mémoire, je reconnais d'innombrables petits détails. Entre Bandiagara et Sévaré, la « tôle ondulée¹ » nous avait fait souffrir. Maintenant la piste est goudronnée.

Le temps tourne à l'orage. Les bourrasques de vent soulèvent d'épais nuages de poussière qui masquent le soleil. La route s'arrête face au Bani, un affluent du Niger. Nous attrapons de justesse le dernier bac. Me revoici à Djenné ! Nous nous installons sur les toits du campement *Chez Babai*, face à l'immense mosquée soudanaise. Repas dans la cour, près du puits.

1. Tôle ondulée : déformation du sol d'une piste qui serait créée par le mouvement oscillatoire des suspensions des véhicules à moteur (camions, 4 x 4).

Je m'installe pour la nuit. Nouvelle attaque de moustiques, il faut organiser la défense ! Dehors, au pied du mur, des jeunes filles s'amuse. Je rêve, au-dessus de leurs cris et de leurs chants. Allongé sur le dos, je regarde la lune. Solitaire, froide et fidèle, elle continue sa course dans le ciel...

Lundi 21 octobre

À quatre heures du matin je suis réveillé par le muezzin : nous sommes aux premières loges ! Visite de la ville. Rien ou presque n'a changé. Les eaux usées coulent toujours au beau milieu des ruelles, odeurs pestilentielles assurées. C'est le jour du marché, magnifique, le plus beau du Mali. Sur la grande place, face à la mosquée, nous le voyons s'installer. Quatre grosses branches plantées dans le sol et un toit sommaire constituent l'essentiel de chaque emplacement de commerce...

La pile de mon appareil photo expire, sans prévenir. Où est l'élément de rechange ? Je vide la moitié de mon sac à dos. Une bande de joyeux galopins m'entoure aussitôt, flairant la bonne affaire...

Mes compagnes et compagnons se sont éloignés, impossible de les retrouver dans ce dédale ! Plus malin que ses copains, un gamin me tend la main :

– Je sais où ils sont !

Toute peine mérite salaire, je lui donne quelques pièces. Me voici parti avec mon petit guide. Je lui fais confiance, on s'amuse bien tous les deux. Il me fait visiter son quartier puis il me montre une maison :

– Ils sont là !

J'entre. Au rez-de-chaussée, personne. Je grimpe au premier étage. Effectivement ils y sont : bijoux, tissus... et marchandages !

Vers deux heures, nous reprenons le bac puis la route. Le vent est très chaud : 40°. Mopti, j'adore cette ville, « la Venise malienne » ! Je retrouve son port, immense, ses larges rues en terre rouge, son ambiance. Mais cette année, il y a moins de plaques de sel, moins de poissons séchés, moins de bois de chauffage, moins de Calebasses...

Sous les toits d'un hangar, nous découvrons un véritable chantier naval. Fascinant ! Les troncs d'arbre se transforment en planches qui se courbent sous la flamme. Pour percer les avant-trous, des tiges à béton, fines et pointues, sont chauffées à blanc puis enfoncées dans l'épaisseur des bois à assembler. Les forgerons découpent des morceaux de métal dans les couvercles et les fonds de gros bidons. Au bout de grosses pinces, ils les mettent au feu. Un jeune garçon, assis par terre, actionne un soufflet rudimentaire : deux poches en peau écrasées l'une après l'autre pour pousser l'air qu'elles contiennent vers les braises. La pièce passe au rouge. En six coups de masse, miracle, elle se métamorphose en grand clou !

Retour à Sévaré. Halte pour la nuit au *Mac's Refuge*. Un phénomène ce Mac : un américain-malien-écossais, vingt-cinq ans en religion (catholique, d'après les livres qui envahissent sa bibliothèque). Dans la salle à manger très étroite, une longue table rectangulaire occupe toute la place. Mac préside le repas, telle une Cène, version païenne. Luxe suprême : il y a de la glace au dessert ! La soirée se prolonge en discussions avec le patron. Il sort son pousse-café favori : un cocktail de gin, de rhum et de gingembre. Fameux ! La nuit sera bonne... et sans effets secondaires.

Mardi 22 octobre

Debout quatre heures trente. Petit déjeuner exceptionnel : du pain frais, des confitures maison, des fruits, des pancakes et du sirop d'érable ! Nous retournons à Mopti. Je suis très excité, nous allons bientôt découvrir Tombouctou, « la » cité mythique. Six heures trente, nous embarquons sur une belle pinasse, toute capitonnée de nattes tressées. Ce type de bateau ressemble à une grande pirogue à fond plat. Ses trois quarts avant sont occupés par des bancs. Un toit porté par des arceaux protège la tête du soleil.

La propulsion est assurée par deux moteurs de hors-bord installés... à l'intérieur ! Le plancher de la pinasse est découpé, les hélices peuvent donc attaquer l'eau. L'arrière est surélevé par rapport au niveau du fleuve mais l'étanchéité laisse à désirer, l'un des mousses doit écoper en permanence... Entre les moteurs et le dernier banc : la cuisine, ses feux et ses fourneaux, le tout posé directement sur le fond plat du bateau.

Nous partons pour trois jours de navigation, assis à quelques centimètres au-dessus de l'eau. Le Bani rejoint le Niger. Après le confluent, le fleuve est immense. La brume du matin cache encore le paysage. C'est le grand calme à bord... Une barque vient à notre rencontre. Un pêcheur bozo¹ veut nous céder un capitaine. Notre cuisinier négocie. La vente échoue, le poisson est trop cher.

La distance à parcourir sur le fleuve est d'environ trois cent cinquante kilomètres. Il n'y a pas de temps à perdre :

1. Bozo : pêcheurs nomades vivant le long du fleuve Niger. Les « maîtres des eaux ».

nous déjeunons sur place. Les planches qui servent de dossier ne sont pas clouées. Posées devant nous, appuyées sur les flancs de la pinasse, elles se transforment en tables. Depuis la cuisine, les assiettes et les plats passent de main en main jusqu'à l'avant du bateau. À la fin du repas il suffit de se pencher sur le Niger pour faire la vaisselle. Ça me donne une idée : laver mes chaussettes. Seule précaution à prendre : ne pas les lâcher dans le courant !

Sur les berges, les mosquées soudanaises se succèdent. Ocre. Le fleuve a pris une belle couleur marron. Le ciel devient de plus en plus bleu. Et par bancs, de grandes herbes vertes sortent de l'eau. Un nombre incroyable d'oiseaux nichent sur les rives. Beaucoup d'échassiers blancs. Des colonies entières de martins-pêcheurs, affublés d'un grand bec disproportionné ; leur chant parvient à couvrir le bruit des moteurs. Au sommet des arbres, des aigles pêcheurs, majestueux. Partout dans les arbustes, les nids suspendus des tisserins. Beaucoup d'îles, parfois très petites, à quelques décimètres au-dessus de l'eau. Sur ces îles, les habitations des pêcheurs bozo. Selon les crues du fleuve, ils se déplacent : certains villages sont habités, d'autres désertés.

Nous nous égarons dans le delta intérieur du Niger, véritable labyrinthe aquatique. Les grandes herbes masquent la vue. Soudain, sans prévenir, nous entrons sur l'immense lac Débo comme si nous arrivions en pleine mer. Il n'y a plus un souffle de vent. Plate, huileuse, grise dans le contre-jour, l'eau miroite doucement, comme du mercure. Au loin, fort loin, nous distinguons encore les berges, minuscules traits noirs sur l'horizon, puis elles disparaissent. Pendant deux heures, nous naviguons sur cet océan. Aucun signe de vie. Plus un bruit dans la pinasse, si ce n'est celui des moteurs... avec des ratés d'ailleurs ! Le ciel lui aussi vire au gris. Nous

sommes emprisonnés dans une bulle. Toute cette eau, c'est terriblement angoissant. Ce n'est pas le moment d'avoir un incident... Mektoub¹ ! La sortie du lac est accueillie avec soulagement. Les conversations reprennent.

Un cordon de belles dunes jaunes vient mourir dans le fleuve. Cet or tranche gaiement avec tout le gris métallique qui nous oppresse.

– Et ça veut traverser le désert en prenant le bateau ! dirent quelques novices à la lecture de l'itinéraire...

Seize heures trente, arrêt à Aka. Des enfants nagent à notre rencontre, en criant :

– Toubab, bidonnes !

Nous ne comprenons pas. Ils nous montrent nos bouteilles en plastique. Ce n'est pas l'eau qu'ils veulent mais les « bidonnes » ! Nous accostons. Tour complet du village. Les petits adorent marcher en vous tenant la main, ou plus exactement un doigt, un seul : je pars en balade, quatre bambins d'un côté... et quatre de l'autre !

Le soleil baisse. Nous longeons la rive à la recherche d'un emplacement convenable pour passer la nuit. Dix-sept heures, le soleil se couche.

Mercredi 23 octobre

Cette nuit de gros oiseaux (?) se sont défoulés près de ma tente, ils grattaient de tout côté. Dans mon demi-sommeil, je n'ai pas eu le courage de me lever pour les surprendre. Six heures, petit déjeuner à bord. Le soleil tarde à se mon-

1. Mektoub : ce qui est inéluctable car écrit par Allah ; c'est le destin, la volonté de Dieu.

trer. Sur l'eau, il fait presque froid. Nous jonglons avec les thières brûlantes. Neuf heures, arrêt dans un village bozo pour acheter un capitaine, une belle pièce ! Pesée, marchandage et cette fois-ci, marché conclu. Le temps change, le vent se lève. Des vagues se forment au milieu du Niger. La pinasse ralentit et s'approche de la berge pour naviguer à l'abri.

Aujourd'hui je me suis installé sur le dernier banc. Derrière moi le cuisinier écaille et vide le capitaine puis il le lave à l'eau courante : celle du fleuve ! Le poisson séchera sur le toit, en plein soleil. Il épluche les légumes, les désinfecte au permanganate et les fait cuire au charbon de bois sur un kanoun¹ ! Il n'y a pas d'extincteur à bord...

Dans l'après-midi, l'un des deux moteurs de la pinasse montre à nouveau des signes de faiblesse. Puis il cale. La bougie est morte et nous n'avons pas de pièces de rechange. Inévitablement la vitesse tombe, il va falloir augmenter le temps de navigation. Niafouké, nous visitons le Centre Ali Farka Touré. Je demande à rencontrer le chanteur, je sais qu'il habite ici. Pas de chance, il vient juste de partir, dommage. Retour sur le Niger. En milieu d'après-midi le pilote pousse un cri :

– Là, à gauche, deux hippos !

Et une demi-heure plus tard, deux autres, à droite. Seuls leurs yeux, leurs narines et leurs oreilles sortent de l'eau. À moins de vingt mètres, ils nous surveillent...

Dix-huit heures, nous accostons pour le bivouac. Un peu tard, le soleil est déjà couché. Moustiques et sauterelles nous agressent. Vite, monter la tente, n'importe où, n'importe

1. Kanoun : sorte de réchaud alimenté par des braises.

comment ! À la lumière de la lune, surtout pas de lampe, pas le temps de peaufiner son pré carré. Prendre ses sacs, ouvrir la porte, plonger à l'intérieur, refermer. Allumer un serpent, rouvrir la porte, le poser dehors (pas trop près, pas trop loin, il y a du vent !), refermer. Quelques insectes sont quand même entrés. J'allume un deuxième serpent. Je suis à moitié asphyxié par la fumée. C'est dangereux, mais le palu aussi... D'ailleurs, pour me prémunir contre cette maladie, je m'entoure d'un maximum de précautions depuis que nous sommes sortis de Mauritanie : chemise à manches longues col fermé, pantalon long, chaussettes, chaussures, casquette, chèche et gants ! J'ai traité tous mes vêtements au DEET¹ avant de partir et je vaporise un produit similaire sur les parties de mon visage laissées à l'air libre*. Après le coucher du soleil, la température reste encore assez élevée. C'est donc très pénible.

J'allume ma lampe frontale pour écrire. Dehors il pleut, non, il grêle ! Mais d'eau, point... Ma tente est littéralement attaquée par des bataillons d'insectes qui se jettent sur la toile. Une demi-heure plus tard j'ai terminé la rédaction de mes notes. J'éteins. Petit à petit le calme revient. Heureusement car maintenant il faut sortir et aller dîner !

Toujours à cause des moustiques, pas de feu jusqu'à demain matin. Cette après-midi, le capitaine a cuit... dans la cuisine. Chacun pose à ses côtés un serpent allumé. La lune se reflète dans le Niger. Assis en rond, nous dégustons notre poisson.

1. DEET : puissant « insectifuge » (« diéthyltoluamide »).

* Je suis allergique aux médicaments antipaludéens et donc je n'en prends pas...

Jeudi 24 octobre

Départ six heures trente. Arrêt à Diré. Nous devrions arriver à Tombouctou vers quinze heures. À nouveau, petit déjeuner et déjeuner sur la pinasse. Nous salons copieusement nos aliments pour mieux lutter contre la déshydratation, le sel valait de l'or... Aperçu ce matin trois hippopotames partis se cacher dans les herbes aquatiques.

Que faire à bord ? Je m'étais promis de lire : je suis assis sur un banc et il y a de la lumière ! Mais je ne lis pas. Mon esprit vagabonde d'un sujet à l'autre. Il fait très chaud aux heures pleines de soleil. Je finis par ne plus penser à rien. Je regarde l'eau, le paysage, c'est tout : le bonheur ! Nous attendons maintenant Tombouctou avec impatience.

Diversion dans mes méditations : j'essaye les toilettes ! Tout au bout du bateau, derrière les moteurs, un trou carré entouré d'un mur de toile. Bien entendu, il donne directement dans le fleuve. Simple...

Nous surveillons la rive, espérant voir surgir le minaret de la mosquée... Arrêt à Korioumé. Surprise, c'est le terminus ! De Tombouctou, point ! Normal, la ville est à une vingtaine de kilomètres plus au nord-est. Nous grimpons à l'arrière d'un camion bétailière. La route est goudronnée. Enfin, voilà le panneau Tombouctou, « séquence émotion »... Le soir tombe. Demain nous visiterons la ville. Les moustiques arrivent, je suis encore obligé de m'habiller comme en plein hiver.

Vendredi 25 octobre

La ville est aux portes sud du désert. Dans les rues et ruelles, partout du sable gris, poussiéreux. Djingarey Ber, la visite est autorisée. C'est la première fois que j'entre dans une mosquée de ce genre. Elle est complètement différente des édifices à coupoles : pas de grands espaces lumineux, pas de lustres colossaux. L'intérieur du bâtiment est entièrement quadrillé. Tous les deux mètres, des piliers carrés et trapus supportent le toit. Le plafond est si bas qu'il semble posé sur nos têtes. Il fait très sombre, il faut une lampe de poche pour se diriger. Impossible maintenant de distinguer les deux minbars et le mihrab pourtant situés près de l'entrée. Plus on progresse plus il fait chaud et moins il y a d'air. Dans un mur, trois poutres marron affleurent à portée de main. Si vous n'avez pas accompli vos dévotions, touchez ces trois bouts de bois, ce geste tient lieu de prières...

Plus loin, très bien restaurée par les Anglais, voici la maison du major Gordon Laing. Ayant refusé de se convertir, il fut assassiné. Puis nous nous arrêtons devant celle de René Caillié. Immense déception, c'est aujourd'hui une résidence privée. D'ailleurs que reste-t-il de la construction d'origine ? La France n'a rien fait pour rendre hommage au premier occidental rentré vivant de Tombouctou. Encastrée dans la façade, juste une petite plaque blanche, offerte par les habitants de Saintonge. J'aurais tant voulu m'asseoir sur le toit, là où il rédigeait ses notes, en cachette. Enfin, voici la demeure d'Heinrich Barth, toute pimpante, magnifiquement conservée par les Allemands.

La visite se termine par un petit détour au musée ethnologique de la ville. Je prends mon temps pour écrire quelques

lignes dans le livre d'or. Dix heures, nous traversons rapidement le marché, harcelés par de faux Touaregs bien décidés à nous vendre leurs « bijoux », il y a si peu de touristes... Belle vue sur la très ancienne université de Sankoré.

Voilà, c'était Tombouctou, ville mythique, ville souvenir. Retour à Korioumé, sur le Niger. Pour franchir le fleuve, nous montons à bord d'une nouvelle pinasse. Chance, encore deux hippos ! Sur l'autre rive, nous retrouvons Guillaume, nos chauffeurs et leurs 4 x 4. Piste défoncée, plein sud. Après une trentaine de kilomètres, arrêt bivouac à Touboraret. Demain, d'après la carte, nous devrions traverser les lacs Garou et Do. Je me demande bien comment...

Samedi 26 octobre

La piste est toujours aussi mauvaise. Rails, vagues, trous et bosses soumettent les mécaniques à rude épreuve. Nous réussissons quand même à couvrir cent soixante kilomètres en quatre heures. Pas vu les lacs annoncés, ils devaient être à sec. À Douentza, nous rejoignons la grande route Bamako – Gao. Déjeuner à l'auberge *Gourma*. Nous faisons réparer les dégâts subis par les 4 x 4. Puis sieste dans des fauteuils de brousse. Nous reprenons la nationale, plein est. Le paysage est splendide : des montagnes et des blocs de rochers aux formes extravagantes, de petits étangs, beaucoup de végétation. Devant nous se dresse la Main de Fatima, gigantesques aiguilles de grès.

Campement à Hombori. Nous partageons le repas du soir avec un responsable local : longue et intéressante discussion sur le Mali et le développement de son économie touristique.

Dimanche 27 octobre

Départ à huit heures, aujourd'hui c'est dimanche ! Après une trentaine de kilomètres, nous abandonnons la nationale et prenons la piste dite des Contrebandiers. Y transiterait – en partie – le trafic de cigarettes entre le Burkina Faso et l'Algérie... Parcours très agréable dans la savane arbustive. Nous traversons de petits villages peul et leurs troupeaux de vaches aux cornes monumentales (dix centimètres de diamètre à la sortie du crâne !). Pour éviter de les perturber, nous roulons à faible allure. Soudain, au détour d'un virage, une énorme bête surgit des buissons et fonce tête baissée sur l'avant droit de notre 4 x 4 ! Avec maestria, Guillaume parvient à l'esquiver...

À Ndaki, nous bifurquons au sud-est. La piste est complètement défoncée par les pluies des mois précédents. Les ornières – ou plutôt les crevasses – sont maintenant sèches et dures comme de la poterie cuite au soleil, bien coupantes, bien cassantes. La végétation a vite pris de l'ampleur. Plus d'une fois nous devons nous arrêter et couper quelques branches à la machette. Puis, sans prévenir, sur de courtes distances, le désert revient. À droite, à gauche, sur une bande d'environ cinq cents mètres de large : rien, comme si du désherbant avait été répandu sur le sol.

Le GPS bipe. Il a reconnu un point de passage, nous venons de quitter le Mali pour entrer à nouveau au Burkina Faso. Aucun poste frontière, aucun contrôle et donc pas de cachets sur nos passeports !

Midi trente, nous tombons pile sur le petit étang permanent prévu par Guillaume. Halte pique-nique. Les vaches approchent ! Cette fois-ci elles sont calmes et nonchalantes.

Venue de nulle part, comme d'habitude, une bande de gamins gais et bruyants nous encercle. Nous voudrions bien partager notre repas. Impossible, le protocole est strict : on doit d'abord manger puis donner les restes.

Je complète mon carnet de notes. Un papillon vient se poser sur l'index de ma main droite. Il s'y trouve fort bien puisqu'il y reste ! Pendant ce temps-là, Marie est en Libye, dans l'Akakus. À vol d'oiseau, mille sept cents kilomètres nous séparent...

Sieste. Très courte. Nous reprenons la piste. L'étape se termine chez Rissa Agali, à Ganda. Son campement domine la brousse. Je m'installe, assez loin du groupe. Guillaume vient me voir :

– Ne te mets pas là, cette nuit ce sera plein de serpents !

Je ne me fais pas prier pour déménager. Je m'aperçois alors que j'avais posé mon sac en plein cramcram. Je passe plus d'une heure à épouiller mes vêtements. Il y en a partout. J'ai beau me mouiller les doigts, les piquants se glissent sous la peau, affreux !

Il fait déjà noir. Le début du repas est assez plaisant : de grosses sauterelles bondissent de tout côté, plusieurs d'entre elles plongent dans nos assiettes de soupe. Nous allumons nos lampes. Funeste erreur ! Même épreuve pour le plat suivant, du couscous. Je me venge sur la viande de mouton.

Pendant la nuit, le mouton se réveille... Plus d'une fois je suis obligé de me lever, il y a urgence. J'ai juste le temps d'emporter ma frontale, ce n'est pas le moment de marcher sur un serpent ni de s'asseoir dans le cramcram ! Grandeur et décadence du voyageur sahélien...

Lundi 28 octobre

Ce matin, température sympathique : 17°. Visite d'un site archéologique, à deux pas du campement. De grandes jarres à paroi très épaisse sont à demi enterrées dans la prairie. Les morts y étaient déposés en position fœtale. Les fouilles et les recherches devraient reprendre. Mais ici il y a d'autres priorités...

Départ huit heures. Nous approchons d'une zone de prospection minière. De l'or ! Interdiction de s'arrêter, interdiction de prendre des photos. Essakasser, un village en folie : partout des trous, des tas, des monticules. Un paysage dévasté, comme bombardé. Plus une trace de végétation. On se croirait à Verdun. Incroyable ! Partout des femmes et des hommes qui creusent, qui cherchent... Un peuple de taupes, de fourmis. Les ruelles : un vrai Far West. Tout est triste à mourir. Ça sent la misère et le drame.

Déjeuner à Gorom-Gorom, ville natale d'Ama, l'un de nos chauffeurs. Nous retrouvons... Rissa Agali. Cette nuit, il a fait le parcours en mobylette, elle est tombée en panne, il a terminé à pied ! Nous continuons vers l'est. La piste traverse encore de nombreux petits villages. Nous « coupons » le méridien 0°. À Falagountou, nous quittons le Burkina Faso et entrons au Niger. À nouveau, pas de poste de contrôle, pas de cachets... Bivouac en brousse, près de Fonéko.

Mardi 29 octobre

Quarantième jour dans le « désert » ! Téra, neuf heures, nous effectuons les formalités d'entrée. Après toutes nos pérégrinations entre le Mali et le Burkina Faso, les quelques

cachets manquants ne posent finalement pas trop de problèmes. Midi quarante, nous retrouvons le fleuve Niger au bac de Farié. En attendant le bateau et en guise de déjeuner, nous grignotons un bout de pain et une *Vache qui rit*[®], des valeurs sûres ! Les plus audacieux goûtent à la cuisine locale, de la viande grillée préparée sur place...

Nous embarquons. Voici un extrait du tarif en francs CFA tel qu'il est affiché :

- piétons, moutons, chèvres : 45 F (soit 7 centimes d'euro !),
- gros colis, gros bétail, motocyclettes, bicyclettes : 100 F,
- voitures légères et camionnettes pick-up : 1000 F.

Quatorze heures, arrivée à Niamey. Beaucoup de travaux dans les rues et les boulevards. Nous faisons des tours et des détours pour trouver l'hôtel. Guillaume et nos chauffeurs nous quittent. Ils nous guidaient depuis Bamako. Ainsi va la Grande Caravane[©] Saharienne...

Nous sommes rapidement pris en main par le responsable de la troisième étape, un Touareg jeune, grand et fier : Dan'gan'. Mais, pour l'instant, il souffre d'une rage de dent. Sandrine – notre infirmière dévouée – gère la situation avec brio : visite chez le dentiste, pansement, analgésiques et antibiotiques. Quant à Dominique et Jean-Claude, depuis plusieurs jours, ils ont une très forte fièvre. Nous les conduisons dans une clinique. Goutte épaisse et diagnostic immédiat : palu ! Soins et nuit sur place. Ils ne peuvent continuer le voyage dans cet état. Où ont-ils été piqués ? Sur les bords du Niger ? Je ne dis rien mais je commence à m'inquiéter sérieusement sur mon sort !

Nous dînons à l'hôtel, dehors, sur la terrasse qui domine le fleuve. La nuit est tombée et il y a beaucoup de moustiques... Il fait doux. Je demande à Dan'gan' le nom de sa tribu. Il est Kel Ferouane, de la branche Ibourdianon'.

Anté-journal

Samedi 15 décembre 2001

Il fait froid et sec ce matin. Le ciel est bleu. Je relis ce texte formidable d'Isabelle Eberhardt (*Écrits sur le sable**, tome 1 [5]), écrit fin 1902, qui décrit exactement et merveilleusement ce que je ressens :

« Un droit que bien peu d'intellectuels se soucient de revendiquer, c'est le droit à l'errance, au *vagabondage*.

Et pourtant, le vagabondage, c'est l'affranchissement, et la vie le long des routes, c'est la liberté.

Rompre un jour bravement toutes les entraves dont la vie moderne et la faiblesse de notre cœur, sous prétexte de liberté, ont chargé notre geste, s'armer du bâton et de la besace symboliques, et *s'en aller* !

Pour qui connaît la valeur et aussi la délectable saveur de la solitaire liberté (car on est libre que tant qu'on est seul), l'acte de s'en aller est le plus courageux et le plus beau. »

Bin Laden court toujours, Arafat est bloqué à Ramallah par Sharon, l'Argentine est presque en faillite. Je bosse comme un malade. Tout va bien. Joyeux Noël...

Mercredi 26 décembre

Roger Caratini, *L'islām, cet inconnu*** [8], sur le soufisme :

« Aux yeux du soufi, le monde des phéno-

* © éditions Grasset, avec leur aimable autorisation.

** © éditions Michel Lafon, avec leur aimable autorisation.

mènes, tels les ombres de la Caverne platonicienne, n'a aucune réalité ; c'est parce que notre regard est voilé par les rideaux de l'ignorance que nous croyons en l'existence d'un monde distinct de nous et multiple.

[...] "Tu penses que tu es toi, dit le soufi, mais tu n'es pas, tu n'as jamais existé car, si tu étais toi, tu serais Dieu ; en fait c'est Dieu qui est toi". Cette unité mystique de l'être, les soufis la répètent sur tous les tons et par tous les moyens : la poésie, l'illumination ou le raisonnement, l'extase, le commentaire ésotérique du Coran. »

V

AU NIGER

De Niamey à Arlit via Timia et Temet pour rejoindre
In-Guezzam en Algérie

– Un arbre célèbre. – Les genoux sous le menton. – Un diplôme. – Vapeurs de gazole. – Trois ânes. – Fatimata. – Méaventure... d'homme. – Là-bas ! – Le chacal du soir. – J'entends des cloches. – Danses avec les bergères. – Des babouins. – Mikado. – Temet. – Le diadème oublié par un vieux chamelier ! – In-Guezzam-sur-Mer...

Mercredi 30 octobre 2002

Plaisir de traîner sous la douche et surtout de se laver les cheveux : avec le sable et la poussière, la tête finit par gratter, c'est agaçant... Petit déjeuner quatre étoiles, toujours sur la terrasse. Il fait une température tellement parfaite que j'oublie de la noter !

Visite du musée de Niamey, entouré d'un bien triste jardin zoologique, dont un lion et un hippopotame. Les moyens manquent. Ici aussi, il y a d'autres priorités. Vu l'arbre du Ténére, exposé sous vitres. Du moins ce qu'il en reste : deux morceaux de branche ou de tronc. D'après les explications fournies, il serait mort de sa belle mort et non pas fauché par un camionneur libyen. En février 2001 Marie et moi étions à l'endroit exact où vivait cet arbre mythique disparu en

1973. En lieu et place se dressait une horrible sculpture moderne tout en ferraille (elle y est encore !). À quelques mètres : un puits équipé d'une éolienne. Tuyaux et pompe avaient disparu. La carte *Michelin* signale « eau très mauvaise à 40 m » : il faut toujours avoir une grande corde dans ses bagages ! En fait d'arbre, trois malheureux arbustes tentaient leur chance, protégés du vent par une modeste palissade aux trois quarts effondrée. Marie avait bien essayé de la redresser... mais sans succès.

Revenons à Niamey ! J'accompagne Sandrine, Albert et Philippe Cl. qui vont à la poste. Nous passons derrière le guichet, cette fois-ci de façon tout à fait licite. On nous fait entrer dans une petite pièce tranquille. Papotage avec les postières, elles préparent le thé pendant que nous choisissons des cartes postales et des timbres.

Retour à l'hôtel. Rédaction du courrier, interrompue par l'arrivée de Dominique et Jean-Claude. Ils sont quand même bien affaiblis. Je m'inquiète à nouveau. Nous allons sortir de la « zone palu » et, en ce qui me concerne, il faudra patienter trois semaines, disons jusqu'au vingt et un novembre. Mektoub !

Sieste dans les grands fauteuils en cuir du hall climatisé... Puis lessive, c'est moins drôle ! J'apprends que la boîte aux lettres des postes nigériennes – jaune, comme chez nous – n'est plus relevée : la clé aurait disparu. Je venais justement d'y déposer mes cartes, tout est à refaire...

Vingt heures, à nouveau Jean-Claude est au plus mal : retour à la clinique. Nous partons demain, que faire ? Réunion de crise. Dominique est également bien malade. Dan'gan' l'installe dans un petit hôtel tenu par ses amis touaregs. Une voiture va rester à Niamey. Dans un ou deux jours, in cha' Allah, ils iront à Timia et pourront s'y

reposer. Nous les rejoindrons à la fin de notre randonnée chamelière. À vingt heures quinze, fatigué, je suis au lit : mon Dieu, un lit !

Jeudi 31 octobre

Chargement rapide des bagages sur le toit d'un minibus assez rustique et départ vers Agadez. Il est cinq heures. J'ai froid. Pour le petit déjeuner, on verra plus tard. Longue, longue route en perspective : une bonne quinzaine d'heures, recroquevillé au-dessus de la grosse bosse du moteur.

Le chauffeur klaxonne à tout bout de champ. Je sors de mon demi-sommeil. Il fait jour. Des pies et des corbeaux picorent les restes de divers congénères écrasés sur le macadam. Soudain un choc sourd : nous avons heurté l'un de ces volatiles... en plein vol !

Petit déjeuner entre Dosso et Dogondoutchi. Dan'gan' va acheter du fromage et du pain puis il prépare le thé. Arrêt Coca[®] à Birnin-Konni, juste à côté de la frontière nigériane. Ambiance un peu tendue. Par sécurité nous devons rester groupés. Le chauffeur est parti faire le plein. Nous l'attendons et les marchands nous accaparent. Très joli « bronze trompette » pour les appels en brousse mais vraiment trop cher, il faudrait du temps pour marchander. Tant pis. Je me console en pensant à la statue qui est dans mon sac, elle est déjà suffisamment lourde...

Pause déjeuner près d'un puits, au bord des champs de mil. Magnifiques dans leurs belles toilettes multicolores, plusieurs femmes traversent la route. Elles s'arrêtent pour boire au point d'eau. Petits signes de connivence et grands sourires. Elles repartent vers le village.

On roule, on roule. J'ai mal au coccyx : les coussins des sièges sont symboliques et j'ai déjà bien maigri, je suis obligé de changer de position toutes les dix minutes ! L'après-midi est interminable. Tahoua, patrie de notre chauffeur. Il klaxonne (encore !), salue mais ne s'arrête pas. C'est le maître à bord. On roule, on roule...

La nuit tombe. Je surveille les bornes kilométriques. Ou plutôt « pentakilométriques » car elles sont disposées tous les cinq kilomètres. Vingt et une heures, Agadez, enfin ! Depuis le déjeuner, pas une halte, sauf pour la prière. Nous allons directement chez Bibi. Calme et détente. Ce soir, il y a du « liftat » : de la semoule, du mouton, de la sauce et des galettes de blé. J'ai très mal au genou droit, sans doute ma position dans le minibus...

Vendredi 1^{er} novembre

Toussaint en terre musulmane ! Debout six heures trente. Voici nos chauffeurs et le cuisinier. Je leur demande s'ils connaissent Akli, notre guide en 2001. Bien sûr : un sacré numéro ! Il y a juste un quart d'heure ils étaient ensemble, ensuite Akli est parti. Il doit encore courir après une « fraîche¹ »...

En ville, près du marché aux bestiaux, Dan'gan' nous emmène dans une grande « bijouterie »... que je reconnais ! Je fais remarquer au propriétaire que son diplôme sous cadre n'est plus accroché près de l'entrée mais que le mur, néanmoins, en a conservé la trace. Il sourit et me dit de

1. Fraîche : jeune fille... en langage (très) « imagé » !

regarder de l'autre côté : le diplôme a simplement changé de place ! Je repère un superbe jeu d'échec, les noirs en bronze, les blancs en argent. Les pions sont des gazelles, les chevaux sont des chameaux et les tours sont des ksour¹ !

Visite de la célèbre mosquée. Nous payons pour entrer, nous payons pour monter au minaret. À la sortie, des jeunes nous réclament de l'argent pour avoir « surveillé » nos chaussures. Nous refusons d'acquitter cette troisième contribution. Ils se font menaçants. Nous ne cédon pas. Disputes. Ils nous poursuivent...

Départ en 4 x 4 vers Timia. Je suis assis à l'arrière de la Nissan. Odeurs et vapeurs de gazole, insistantes. J'ouvre ma vitre en grand, pas de changement. C'est vite intenable. N'y aurait-il pas une fuite quelque part ? Par exemple à la réserve de carburant qui se trouve juste derrière moi ? Le chauffeur me répond par la négative. Pause au bout d'une heure. Je sors à toute allure de la voiture. Je tousse à m'étouffer, j'ai du mal à reprendre ma respiration, mon estomac fait des nœuds. Dan'gan' m'entraîne à l'ombre. Inquiétude générale !

Bizarre et vexant, à l'avant Denis et le conducteur ne semblaient pas trop gênés :

– Bon, ça sentait un peu, mais sans plus.

Je change de voiture. Anne-Marie et Micheline aussi. Nous repartons. Ça va mieux. Nous entrons dans l'Aïr. Les montagnes sont noires, recouvertes de gros blocs de pierre ronds et lisses, on dirait de gigantesques galets. Au sol, contraste : du marbre blanc !

1. Ksour : pluriel de « ksar ».

Arrêt déjeuner dans un très beau wadi¹, à l'ombre de grands arbres, au frais. Distribution de cacahuètes grillées. De petits oiseaux rouges et jaunes viennent manger nos miettes. Thé aux aromates, « vaccin anti-fatigue ». Je reconnais l'odeur et le goût de l'armoise.

En après-midi, explosion symphonique : des noirs, des marrons, des ocres, des oranges, des violets ! À dix-huit heures il fait presque nuit. Arrêt bivouac au nord d'Elméki. J'apprends que le 4 x 4 Nissan Patrol ne roule pas au gazole mais à l'essence ! Dan'gan' me signale qu'il y a bien une fuite au réservoir intérieur. La réparation sera faite à Timia, pendant notre randonnée chamelière. Curieux, j'avais pourtant la nette impression d'avoir respiré des émanations de gazole...

Ce soir, ne rien laisser traîner... à cause des babouins ! Ils se baladent et volent tout ce qu'ils trouvent. Je n'y crois pas trop. Je n'ai pas monté la tente : par sécurité, je cache mes chaussures de marche...

Samedi 2 novembre

Soudain, dans mon sommeil, j'entends un bruit de sabots, de plus en plus fort, de plus en plus proche. J'ouvre un œil, il est trois heures du matin. Je m'assieds dans mon sac de couchage et j'écoute. Il fait noir, c'est bientôt la nouvelle lune. Je devine trois ânes qui galopent, à moins de cinq mètres. Ils se suivent de très près, traversent le lit de l'oued et disparaissent. Le silence revient. Puis, à nouveau, le bruit

1. Wadi : oued.

des sabots... Les revoilà ! Ils passent et repassent, à intervalles réguliers. Dans la nuit j'éclate de rire... et je me rendors.

Je me réveille au petit matin. Immobiles, les trois ânes sont là, près de moi. Aujourd'hui il fait vraiment froid : 10° ! Nous nous enfonçons dans l'Air sauvage. Arrêt au puits de Guissat. Des femmes nous réclament du tabac. Elles se font photographier tout en remplissant leurs guerbas¹. Je n'ai pas envie de faire de photos, je n'en fais pas. Grande lassitude.

Midi, nous parcourons de hauts plateaux caillouteux cernés de montagnes aux sommets tout proches. Nous franchissons un col. La végétation disparaît. Et soudain, surprise, en sortie de virage, en contrebas : la somptueuse guelta de Timia. L'eau qui l'alimente ruisselle doucement le long de hautes parois quasi verticales. Une noria de gamins grimpent en haut des falaises par quelque chemin détourné et s'amuse à plonger.

Après le déjeuner, sieste : l'air est encore très chaud. Reprise de la piste. Oasis de Timia. Nous nous arrêtons dans un beau jardin, le long d'un large oued, un peu à l'écart du village. Vue sur le fort Massu. Le soleil se couche, le système d'irrigation se met en marche et rapidement la température décroît. Je tends la main et cueille une orange...

Dimanche 3 novembre

Deuxième randonnée chamelière. Il faut refaire les sacs, comme à Nouakchott. Ne prendre que l'essentiel et laisser le reste sur place. Nous commençons par longer les Jardins

1. Guerba : outre en peau de chèvre ou de mouton.

de Timia. Marche dans le sable mou des oueds, c'est pénible et très fatigant. Nombreux puits avec de grandes roues que les femmes tournent à la main.

Depuis un bon moment, une fillette m'accompagne en silence. Elle s'appelle Fatimata. De temps en temps elle me regarde et semble faire l'inventaire :

– Donne-moi ta chemise ! me dit-elle soudain.

Puis, plus loin :

– Donne-moi tes chaussures !

Quelques minutes plus tard :

– Donne-moi ta casquette !

Et enfin, tout aussi calmement :

– Donne-moi ton pantalon !

Je lui explique que j'ai besoin de mes vêtements pour me protéger du soleil. Déçue, elle m'abandonne un instant. Le groupe fait une pause. Elle me rejoint. Je lui demande si je peux la photographier. Elle ne réclame plus rien et me fixe, le regard un peu triste. J'épluche une orange et lui en offre la moitié. Humble cadeau ! Elle me gratifie d'un large sourire puis disparaît. Voilà, c'était Fatimata de Timia.

La marche continue, de lit d'oued en lit d'oued, dans le terrible sable mou... Soudain, nous obliquons sur la droite et montons légèrement dans les collines. Je suis le dernier. Enfin, pas tout à fait : un troupeau de chèvres me suit et se trompe de route. Je m'arrête, les bêtes s'arrêtent. Je repars, les bêtes repartent. Je suis obligé de leur lancer des cailloux. Plus bas, sourire moqueur aux lèvres, les bergères observent la scène.

Un quart d'heure plus tard, je ressens une vive brûlure... intime : les djennias m'auraient-elles jeté un mauvais sort ? Chaque pas devient vite douloureux. Midi trente, pause

déjeuner. Je fouille dans la pharmacie. Sandrine me demande ce que je cherche :

- Du *Mytosil* !
- Pour mettre où ?
- ... Là !
- Il n'y en a pas.

Heureusement, Colette a un remède miracle. Tout le monde rit, mais ça fait mal.

Après le repas je m'isole à l'ombre d'un arbre pour « application » ! Ouf, ça soulage. « Téklé¹ ! », nous réparons. Assez rapidement la pommade ne fait plus effet. À nouveau, nous allons d'oued en oued, beaucoup de sable mou et de gravier. C'est plat et donc pas besoin de lever les genoux. Puis le chemin grimpe dans la montagne. Nous devons franchir un col. Faire glisser les chaussures de caillou en caillou, de roche en roche, trouver les passages où il n'y a pas de « marches à monter ». À force de ne pas lever les pieds je bute sur les pierres. La descente est moins pénible. Le paysage est splendide, minéral, rouge brun. Le soleil se couche. Je ne vois plus ceux qui sont censés me précéder mais, pour une fois, je ne suis pas seul à traîner. Nous progressons maintenant dans un oued très encaissé supposé être dans la bonne direction. Effectivement voici Dan'gan' qui nous attend.

Six heures et demie de marche depuis ce matin. La nuit tombe, notre guide décide de bivouaquer moins loin que prévu. Les chameaux nous rejoignent. Je m'isole. Je me soigne. J'ai froid.

1. Téklé ! : « On y va ! », en tamacheq, la langue des Touaregs.

Lundi 4 novembre

Cette nuit, 8° sous tente chez Colette à qui j'ai confié l'un de mes deux thermomètres. Pas de lune et beau ciel. Nous avons dormi dans l'oued Tinfartatane.

Départ sept heures quinze. Nous traversons un campement de nomades, fort rustique. Femmes, enfants et animaux ; les hommes sont partis pour plusieurs mois. Nous marchons maintenant dans une vaste plaine. Cailloux, sable mou, drinn, herbe à chameau. Vers onze heures Dan'gan' s'aperçoit que je peine :

– Tu vois ce grand arbre là-bas ?

– Celui-là ?

– Non, là-bas !

Pour moi c'est une petite tâche ronde à l'autre bout du monde.

– Eh bien c'est là qu'on s'arrêtera à midi.

– Ah !...

Je garde cet arbre en point de mire. Il est encore minuscule puis il grandit, grandit jusqu'à devenir immense. Nous y sommes, enfin le « là-bas » est ici : un superbe acacia pour la méridienne.

À dix-sept heures trente nous atteignons le bivouac, I-n-Efissak. Je m'éloigne et m'installe à proximité d'un puits. Le crépuscule approche. Je m'allonge, je me couvre de mon duvet... et bien entendu, je m'endors ! Albert vient me réveiller, c'est l'heure du dîner. À la fin du repas, brusquement, une odeur pestilentielle nous agresse, un puissant remugle de bête en décomposition. Nous entendons des craquements. Un coup de torche : c'est un chacal qui s'acharne sur le cadavre d'un âne... Nous n'avons pas le courage de

lever le camp. Une seule solution, rapide et efficace : y mettre le feu ! De grandes flammes montent dans la nuit noire...

Je retourne me coucher près de mon puits. Dans mes rêves j'entends des cloches tintinnabuler et je me réveille. La musique continue. Ça va mal : de la fièvre ou des djennoun¹ qui tapent sur des gamelles ? À la lumière des étoiles je devine de grandes ombres qui se déplacent. Le bruit s'arrête puis reprend. Je sors de mon sac de couchage, j'enfile mes chaussures pour aller voir. Des ânes – encore eux ! De leurs sabots, ils frappent les cuvettes et les seaux laissés par terre au point d'eau. Ils réclament à boire et réclameront... jusqu'au matin !

Mardi 5 novembre

– Pourquoi personne n'a donné à boire aux ânes hier soir ?
– Comme ça ils étaient obligés de rester ! me répond Dan'gan'.

Aujourd'hui c'est le premier jour de Ramadan. La marche reprend. Le maudit sable mou est de retour, je hais le sable mou... Cette après-midi le parcours en montagne sera difficile, surtout pour les chameaux.

Treize heures quarante-cinq, nous commençons l'ascension. Il suffit de remonter les oueds à sec. Mais ils sont vite obstrués par d'énormes rochers. Plus loin c'est une falaise qui nous arrête. Entre deux obstacles nous sommes piégés dans de minuscules vallées. Dan'gan' fait la navette entre le groupe de tête, pour indiquer la direction, et les chameliers,

1. Djennoun : pluriel de « djinn ».

pour aider. Quant à moi, je suis à la traîne... et plutôt perdu ! Prévoyants, mes compagnons ont dressé des redjems¹ et tracé des flèches dans le sable. Soudain plus rien. Demi-tour. Quel labyrinthe ! Par où sortir ? J'entends un sifflement musical, je lève les yeux, je cherche. J'aperçois le guide, confortablement installé sur un piton rocheux. D'un geste tranquille il me fait signe :

– C'est par là !

Au sommet du col, changement radical de paysage : un vaste plateau, davantage de végétation et surtout beaucoup moins de cailloux. Dix-sept heures quinze, bivouac. Je m'installe, je m'écroule et une fois encore, je m'endors... Infatigables, Sandrine, Albert et Dan'gan' sont partis vers le campement des bergères. Ils y achèteront une chèvre qui sera tuée et découpée sur place.

Pendant le dîner des ombres approchent, dans le noir. Cette fois-ci ce sont nos voisines ! Elles s'asseyent près du feu, à la limite de la lueur des flammes. Rusé, le cuisinier jette quelques brindilles bien sèches dans le foyer : nous avons juste le temps de les voir, elles ont mis leurs plus beaux atours. Peu de mots, peu de phrases, beaucoup de rires et de silences. Ici, on se devine, tout simplement.

À la fin du repas, Dan'gan' annonce :

– Maintenant, nous allons danser !

– Ah ?!

Il faut trouver une surface assez dure qui ne soit pas de la roche. Nous escaladons les rives de l'oued et choisissons le

1. Redjem : cairn.

bon endroit : de la terre ou plutôt du sable bien tassé (ma revanche sur le sable mou !). Debout, côte à côte, les bergères se mettent à chanter. L'exercice consiste à courir dans leur direction en criant et tapant des pieds, tout en respectant le rythme et le ton des chansons. Ne pas faire l'hippopotame qui gigote à contretemps ! Arrivé devant ces dames, continuer sur place, quelques secondes. Elles vous observent ainsi tout à loisir. Albert se débrouille comme un chef. Si la prestation est de qualité, les bergères ponctuent leurs chants de youyous retentissants...

Mercredi 6 novembre

Encore des ânes, très beaux, près d'un puits. Et toute une troupe de babouins sur la montagne, une bonne vingtaine. Timia, onze heures, la randonnée s'achève. Grandes retrouvailles : Dominique et Jean-Claude nous ont rejoints. Pendant le déjeuner, chacun essaie de reconstituer les emplois du temps des absents.

Nous quittons l'oasis plein nord. Visite des ruines d'Assodé, l'ancienne capitale de l'Aïr. Au loin, deux gazelles. Nous abandonnons la piste principale et bifurquons vers l'est. Bivouac dans le lit de l'oued Zilâlet.

Jeudi 7 novembre

Nous allons de village en village jusqu'à Tchintoulous, bourgade un peu plus importante. Ici les habitations sont coiffées de coupes, poutres et solives deviennent inutiles. Ressources rares, arbres et palmiers sont ainsi préservés.

Nous suivons l'oued Zagado, au nord-est. À gauche, l'immense bloc noir du Tamgak qui frôle les deux mille mètres. À droite, les montagnes bleues du Takolokouzet. Devant, le paysage change, le sable monte à l'assaut des arêtes rocheuses, nous approchons de la bordure ouest du grand Ténéré.

Nous nous enfonçons dans le canyon de Pogo – « le couloir ». La piste se termine en cul-de-sac et vient buter au pied d'un gigantesque éboulis de marbre blanc. Pas de sieste, nous repartons après avoir déjeuné à l'ombre bien maigre des voitures. Loopings entre les massifs montagneux et les dunes pour atteindre le puits de Faris. Les lieux ont bien changé depuis mon premier passage en 2001, la sécheresse a sévi. Les deux arbres qui encadrent le puits n'ont presque plus de feuilles.

Nous nous lançons dans une course dérisoire contre le coucher du soleil pour arriver à l'Adrar Chiriet avant la tombée de la nuit. Ça cogne dur dans les suspensions, dans les reins et sous les fesses... Nous arrivons quelques minutes trop tard : le soleil disparaît derrière les montagnes. Bivouac dans les dunes.

Après le dîner, à la lumière des frontales, avec les chauffeurs et Dan'gan', nous jouons au Mikado, sur le sable. De vrais gosses, le toucher de chaque bâtonnet devient vite une affaire d'État :

- Non, ça n'a pas bougé ! dit Sandrine.
 - Si, ça a bougé, là et là !... lui répond Dan'gan'.
- Qui a gagné ? Je ne l'ai pas noté...

Vendredi 8 novembre

Le soleil se lève sur les dunes de Chiriet. Et comme dit Hassan, l'un de nos chauffeurs :

– La vie est belle !

Départ des 4 x 4 vers le nord. Nous naviguons dans une immensité jaune. Quelques traces d'addax. À l'est, rien, juste la courbure de la Terre...

Midi, nous arrivons au pied des grandes dunes de Temet, « parenté » en tamacheq. Repas, repos, courrier. À seize heures nous partons à l'assaut du point culminant, deux cents mètres environ. Sur l'arête sommitale, un magnifique sif¹, j'ai presque le vertige ! Tout en bas, les petites dunes ressemblent à des flans. Le soleil se couche, il faut vite redescendre.

À noter : la position de Temet sur la carte *Michelin* 953 (édition 2000/2001) est erronée. Le massif dunaire se situe en fait à une dizaine de kilomètres à l'est du Gréboun (1 944 mètres).

À la fin du dîner, surprise : un gâteau d'anniversaire pour Dominique ! Un « sablé », en quelque sorte : un plat rond, rempli de sable fin, hérissé d'allumettes (nous n'avons pas de bougies). Au nom de toute l'équipe, Dan'gan' lui offre des naïls², multicolores. Depuis l'un des 4 x 4 Hassan se reconvertisse en disk jockey ou plus exactement en « cassette jockey ». Nous dansons autour du feu. Puis le calme revient. Philippe Cl., notre griot d'un soir, nous récite alors ce joli conte africain :

1. Sif : « sabre », en arabe. Prononcer « cif ». Ligne de crête d'une dune.

2. Naïls : sorte de tongs, généralement en cuir.

Il était une fois un pauvre et vieux chamelier qui devait partir en ville. Sa femme lui demanda de rapporter un beau bijou, un diadème serti de pierres. Comme son mari n'avait pas de tête, elle lui dit :

– Tu n'auras qu'à regarder la lune, le croissant te rappellera ce que tu dois me ramener !

Après plusieurs semaines le vieil homme avait complètement oublié ce qu'il devait acheter. Mais en regardant la lune, la mémoire lui revint : il fit l'acquisition... d'un joli miroir tout rond. En effet ce soir-là la lune était pleine. De retour chez lui il offrit à son épouse le cadeau promis. En regardant le miroir, elle hurla et pleura :

– Non seulement tu as oublié ce que je t'avais demandé, mais en plus tu es revenu avec une femme !

Elle voyait tout simplement sa propre image, mais impossible de lui expliquer. Bien ennuyé le chamelier alla consulter le Sage du village. Celui-ci se rendit auprès de la vieille femme, réfléchit et lui dit :

– Console-toi, regarde comme elle est vieille et laide à côté de toi, tu n'as rien à craindre !

Samedi 9 novembre

Bulletin météo « Colette » : 5° sous tente, à quatre heures quarante-cinq. Je dormais à la belle étoile. Humide et froide, lentement la nuit s'en est allée. Une heure de marche pour sortir de Temet. Puis à nouveau les 4 x 4, navigation au sud-ouest dans le lit de l'oued Téssa-n-Ouaggar. Larmes de montagne, d'énormes blocs de roche ronds et polis sont venus mourir sur les rives. Furieux, le vent charrie des tonnes de sable. Trois gazelles traversent la piste. Iferouâne, treize heures, halte au poste émetteur de l'armée. Contrôles. La tempête a cessé. Nous attendons, assis sur des bancs. Tout à coup, par classes entières, des enfants turbulents et joyeux

montent à l'assaut ! Fiers de leurs bonnes notes, ils nous présentent leurs cahiers, c'est à celui qui criera le plus fort...

Déjeuner frugal, les provisions se terminent : des petits pois, quelques sardines, de la *Vache qui rit*[®] (essentiel !) et bien sûr, du thé. C'est amplement suffisant. Nous repartons, toujours au sud-ouest. Des passages rocheux compliquent la conduite qui devient très technique. Bivouac près du puits de Tânout-n-Anouer.

Dimanche 10 novembre

Nous quittons le massif de l'Aïr. Arlit, ville curieuse, à la fois sympathique et méfiante. Pause au « café du coin » qui fait aussi... PMU ! L'homme qui enregistre les paris semble bien à l'étroit dans sa guérite en bois. Il fait trop chaud, je sors et m'assieds sur un banc. Des passants me rejoignent, la discussion s'engage dans un sabir infernal.

Au nord-ouest de la ville, surprise : une autoroute, goudronnée ! Cette voie rapide contourne les mines d'uranium. Tout est gris, les bâtiments, les terrils. Brusquement, le macadam se termine... dans le sable ! Des pointes à cent vingt, nous filons à toute allure vers la frontière algérienne. Sur deux cents kilomètres le terrain est plat, dur et sans aucune végétation. Parfois, un coup de frein, terrible : un oued que l'on devine à peine entaille la piste. Les 4 x 4 roulent de front, c'est le grand défolement.

À une heure d'Arlit, nous rencontrons une famille totalement isolée : deux jeunes hommes, deux jeunes femmes dont l'une est enceinte et un enfant. D'un rapide coup d'œil nos guides jaugent la situation : ils sont à pied, ils n'ont

plus d'eau. Le puits le plus proche est à trente-cinq kilomètres. Soit soixante-dix aller-retour. Nous remplissons leurs guerbas.

Repas de midi. Nous nous serrons à l'ombre d'un minuscule bosquet, le seul sans doute sur notre parcours. À deux pas, immobile sur le sable : un corbeau tout noir. Ce n'est pas la couleur idéale pour se protéger des rayons du soleil ! Une caravane passe mais ne s'arrête pas.

Reprise de la piste. Sur des itinéraires parallèles au nôtre, de longs semi-remorques surchargés soulèvent d'épais nuages de poussière. Nous roulons maintenant continûment à plus de cent vingt kilomètres à l'heure. Eux aussi ! C'est toujours le très grand plat, avec quelques sillons durs et cassants qu'il faut franchir au pas. La suspension de la Nissan est bien fatiguée. Oui, je suis retourné dans la Nissan Patrol... J'ai fini par apprendre qu'une tubulure était percée juste sous mon siège. J'étais donc baigné dans les gaz d'échappement, de surcroît mal brûlés, la carburation étant totalement déréglée.

Nous arrivons à la frontière côté nigérien : Assamakka. Quelques bâtiments désolés. Jean-Claude ne va pas bien du tout. Son état de santé empire d'heure en heure. Nous naviguons dans un no man's land sans fin – un de plus – et parvenons au poste de contrôle côté algérien, le poste avancé d'In-Guezzam. Le soleil va bientôt se coucher. Nous sommes en période de Ramadan, il faut donc attendre la rupture du jeûne pour accomplir les formalités de douane et de police. Soudain, venant d'Algérie, voici que surgissent plusieurs 4 x 4 qui s'arrêtent devant nous. Je reconnais Coco : grandes embrassades ! Coco, c'est Colette, la guide qui m'avait fait découvrir le Tassili du Hoggar en 2001. Sandrine et moi l'entraînons à l'écart :

– Coco, on a un problème ! Il faut emmener tout de suite notre malade à l'hôpital.

Oui mais lequel ? Celui de Tamanrasset ? Il est à huit heures de piste et il fait déjà presque nuit... Celui d'In-Guezzam, plus que rudimentaire mais près d'ici ? Le soleil se couche. La rupture du jeûne approche. Je prête mon quart pour que Jean-Claude puisse boire.

Finalement les bureaux restent fermés : on ne passe pas ! Grand bâtiment d'un étage posé au milieu d'une cour rectangulaire entourée d'un long mur d'enceinte, le poste de contrôle est l'unique construction à dix kilomètres à la ronde. Sur la plaine de sable et de gravier, partout des détritrus, du verre, des bouts de plastique, des os de mouton ou de chèvre. Comme seul décor : des éléments de carrosserie, des pièces de moteur, des épaves de voitures ou de camions... J'étale mon sac de couchage entre une carcasse rouillée de 4 x 4 et un pot d'échappement (je ne suis pas rancunier !).

Le groupe électrogène de l'armée se met en marche, des néons blancs s'allument. Leur lumière crue s'ajoute à la lueur blafarde de la lune. Le secteur devient particulièrement sinistre. Je m'installe pour la nuit. Que faire ? Soudain, vers vingt et une heures, les autorités algériennes nous demandent de venir au poste avec tous les bagages ! Il faut remplir une déclaration commune mentionnant les devises que nous possédons, les types et marques de nos appareils photo, de nos téléphones portables et finalement de nos jumelles... C'est Albert qui fait le pensum. In fine, un seul sac sera contrôlé. Vient l'appel pour la vérification des visas. Enfin, un par un, nous sommes convoqués dans un petit bureau dérobé. Micheline disparaît. On attend. Ouf,

elle revient ! Nous apprenons que nous serons interrogés avec beaucoup d'autorité... sur notre profession. Ultime gag : les visas d'Anne-Marie et Denis sont périmés ! Confiants, à Paris, ils n'avaient pas vérifié... Les forces de police leur signifient qu'ils ne pourront entrer en Algérie. Il est plus de vingt-trois heures, nous avons un malade dans un état très grave et deux compagnons de voyage bloqués. Tout va bien !

C'est au tour de Jean-Claude. Nous expliquons qu'il n'est pas en état de se déplacer. Heureusement nous avons trouvé son passeport et arrivons à y faire apposer le cachet. Sandrine vient me voir : avec Jean-Claude, Coco, un chauffeur et l'un des 4 x 4, elle va franchir la frontière. Elle part avec les papiers, sa frontale et mon quart, en laissant ses bagages. Le temps presse. On ne sait comment ils réussissent à passer. L'armée intervient : nos chauffeurs nigériens sont priés de repartir immédiatement vers le sud et nos chauffeurs algériens... dans la direction opposée ! Les adieux sont rapides : en quelques secondes notre équipe du Niger disparaît.

Jean-Claude est donc parti vers l'hôpital (?) d'In-Guezzam. Coco et Sandrine n'ont rien à manger. Anne-Marie et Denis ne pourront nous suivre. Nous n'avons plus de guides, ni de chauffeurs, ni de 4 x 4 d'ailleurs. Nous voici donc « seuls », au milieu d'un désert... d'immondices ! Il est presque minuit. Je me couche et m'endors...

Une heure plus tard un grondement sourd me réveille. Je sors la tête de mon sac de couchage. Deux yeux jaunes me fixent. Ils se rapprochent, c'est un semi-remorque qui arrive du nord ! Me serais-je installé sur la piste ? Ce n'est pour-

tant pas la place qui manque... Le camion roule tellement vite que je n'ai plus le temps de quitter mon duvet. Au dernier moment il entame un brusque virage pour venir se mettre à l'abri dans la cour du poste de police ! Toute la nuit ce sera le même cirque : une véritable autoroute du désert. Et les chiens de garde qui aboient et qui rôdent, la zone vous dis-je...

*

Anté-journal

*Samedi 29, dimanche 30 et lundi 31 décembre
2001, Loos*

C'est la fin de l'année, nous revoici à Loos. L'appartement est toujours identique à lui-même, bien rangé, bien propre, bien silencieux. En arrivant, j'ouvre en grand les voilages des fenêtres. Pendant trois jours, j'ai l'impression que nous sommes toujours à table... Pile dans un an, notre périple saharien sera terminé. Nous serons à Damas, à la veille du retour sur Paris... Dans quel état ? Bon, pour l'instant, nous ne sommes pas encore partis ! Dans deux semaines, je dois voir mon manager pour lui demander le fameux congé sans solde. J'appréhende un peu. Du côté de Marie, nous ne savons toujours pas comment faire pour obtenir une autorisation d'absence... prolongée !

Mercredi 16 janvier 2002

Voilà, demain après-midi, normalement, je dois rencontrer mon manager pour l'évaluation de mes résultats 2001. J'en profiterai pour lui annoncer mon projet. Comment réagira-t-il ? Une fois découvert, je ne pourrai plus reculer. In cha' Allah !

Jeudi 17 janvier, Noisy-le-Grand

Je suis fébrile. L'entretien dure quinze minutes. Pas de problèmes majeurs. Un nouveau manager serait nommé sur mon poste, à mon départ, en septembre. À mon retour, début 2003, j'occuperais un autre poste, en région parisienne... ou ailleurs ! Je suis heureux d'avoir fait ce premier pas

décisif. Je me demande quand même si je ne suis pas en train de faire une grosse bêtise... Je sais que je ne trouverai aucune réponse là-bas, dans le désert. Mais on n'a qu'une vie (?). Partir, c'est écrit. Mektoub !

Nuit du mercredi 30 au jeudi 31 janvier

Une heure du matin. Je suis seul, dans la cuisine. Je finis la vaisselle, face à la fenêtre qui donne sur le petit jardinet séparant notre pavillon de la rue. L'éclairage extérieur est bien faible comparé à celui de la pièce : en face, c'est comme un trou noir. Tout à coup, devant moi, surgit le visage d'un homme d'une soixantaine d'années, vaguement souriant, l'air énigmatique. Il ne dit rien. J'attrape un torchon et lui fais signe de partir. Il ne bouge pas. Je crie, je panique. Aucun son ne sort de ma bouche. Il sourit toujours. Marie me réveille. Je suis trempé de sueur. Etait-ce un Messager ?

Samedi 2 février

Jean-Michel Truong, *Totalement inhumaine** [9] :

« [...] l'essentiel, c'est de durer. Si imparfait qu'il soit à sa naissance, si lente que soit son évolution, celui qui dispose du temps ira plus loin que celui dont les jours sont comptés. Aussi est-il vain de comparer – comme le font, avec des conclusions forcément opposées, partisans et adversaires de l'intelligence artificielle – les performances respectives de

* © éditions du Seuil, avec leur aimable autorisation.

l'homme et du Successeur : le problème n'est pas de savoir qui des deux fait mieux que l'autre, mais qui des deux enterrera l'autre. [...] Au terme de la course, quand tout aura été consumé, la palme ne reviendra pas au concurrent le plus intelligent, mais à celui qui, simplement, *sera là*. »

Et pourquoi une pierre ou un caillou ne serait-il pas le Successeur ? Ils disposent peut-être de sens que nous ne pouvons concevoir.

Mondes parallèles

La vue, l'odorat, le goût, l'ouïe et le toucher. Imaginez deux ou trois personnes n'ayant aucun de ces cinq sens. Elles ne peuvent communiquer. Elles ne savent même pas que leurs semblables existent : elles ne se voient pas, ne se sentent pas, ne se « goûtent » pas, ne s'entendent pas et ne se touchent pas, même si elles se bousculent. Des êtres peuvent donc coexister les uns à côté des autres sans jamais en avoir conscience.

Supposons maintenant qu'il existe d'autres sens. Supposons des êtres munis de tels sens. Supposons enfin que nous ne puissions les « repérer » par nos propres sens. Ces créatures nous côtoient également sans que nous n'en ayons conscience... et réciproquement sans doute !

Notre réalité n'est transmise au cerveau, à notre entendement que par nos cinq sens. Il n'y a aucune raison valable pour que ce nombre soit limité à cinq. Notre réalité n'est donc qu'une réalité parmi un nombre potentiellement infini de réalités toutes différentes les unes des autres. Mais comment y accéder ?

VI

EN ALGÉRIE

D'In-Guezzam à El-Oued via Tamanrasset et Djanet
pour rejoindre Douz en Tunisie

– *Chouf al- Fil !* – *Le Château.* – *La Chambre.* – *La montagne Rouge.* – « *Combien de cadavres ?* » – *La Fenêtre du Tassili.* – *Une trousse de maquillage.* – *Tin Tarabine, tout vert.* – *Le Gardien.* – *La Frégate.* – *L'Assekrem.* – *Des crevasses...* – *Il pleut... des étoiles !* – *Amadrour.* – *Tout ou Rien ?* – *Une poupée russe de rêve...* – *Un faux mirage.* – *La Vache qui pleure.* – *Une histoire de sac marin... plutôt gênante.* – *Essendilène.* – *Sur le banc.* – *La folle remontée.* – *Le train.* – *Pub pour Pepsi®.* – *Desert café.* – « *Français, Zidane !* »

Lundi 11 novembre 2002

Aujourd'hui, jour férié – en France. La forêt de Compiègne est bien loin d'ici ! Nous empilons nos matelas et groupons nos sacs. Attendre, il n'y a rien d'autre à faire. Nous nous asseyons sur le sable. Je sors mes premiers mots croisés : des pages de *Télérama* soigneusement découpées, emportées pour tromper l'ennui, au cas où. Nous scrutons l'horizon : *Le désert des Tartares...* Soudain, au sud, un nuage de poussière. Il bouge et vient vers nous, c'est notre équipe du Niger ! Grandes effusions, ils sont revenus nous dire au

revoir. Beaucoup d'émotion dans cette seconde séparation. Maintenant ils s'en vont et le silence retombe. Seul le bruit du vent nous tient compagnie. Un autre nuage, au nord : cette fois-ci c'est notre équipe algérienne qui arrive !

Nous sommes toujours coincés à la frontière : Anne-Marie et Denis ne peuvent passer, il faut trouver une solution. Un 4 x 4 va les reconduire à Agadez où ils feront une nouvelle demande de visa. Ils nous retrouveront... à Tamanrasset ! Le reste de l'équipe a maintenant l'autorisation de franchir la ligne, nous entrons en Algérie.

In-Guezzam, fidèle à sa réputation : un vrai « bout du monde »... Voici l'hôpital. Nous récupérons Sandrine et Coco. Jean-Claude se tient debout, près de la grille d'entrée. Il a l'air KO mais la fièvre est tombée. Pressée de questions, Sandrine nous relate les dernières péripéties de la nuit. Aucun médecin, aucune infirmière, aucun malade dans cet hôpital : un bâtiment complètement désert ! Des toilettes sans eau, pas vraiment d'hygiène. Néanmoins l'électricité fonctionnait. Finalement c'est « en ville » qu'elle a trouvé le toubib. Craignant quelque complication, Sandrine a veillé son patient jusqu'au petit matin... Pour compléter les soins, Jean-Claude doit rejoindre Tamanrasset au plus vite. Par chance, l'un des 4 x 4 s'y rend directement et notre compagnon nous quitte.

Nous reprenons la piste. « Peu balisée », comme dit la carte *Michelin*. En réalité nous longeons une route en construction qui semble parallèle à notre itinéraire. Fin de chantier. Nous obliquons au nord-nord-est. D'innombrables carcasses de voitures ou de camions nous montrent le chemin. Dans le Ténéré, ce sont les os blanchis des chameaux qui servent de redjems. Ici, c'est du métal...

Dans le 4 x 4 qui ferme la marche, nous ne sommes plus que deux sur la banquette arrière : Sandrine et moi. Malgré

les cahots et les virages, notre infirmière, épuisée, s'est endormie. Un méchant vent se lève. Très vite les grains de sable produisent un épais brouillard. Le ciel s'obscurcit, l'horizon se rapproche. Tout vire au gris, on ne voit plus rien. Il faut attendre.

Enfin le vent se calme. Le paysage réapparaît mais nous sommes un peu perdus. Nous grimpons sur un point haut et scrutons les lieux. Là-bas, tout là-bas, nos voitures ! Elles ont fait halte au bord d'un forage. Ce n'est pas du pétrole mais de l'eau. Un gros tuyau alimente un bassin artificiel. Un camion-citerne tout cabossé fait le plein, il ira rejoindre le chantier qui construit la route. Posé en plein désert, un *Algeco* abrite quelques gardiens. Je vais les saluer et leur faire un brin de causette. Le camion repart, créant son habituel nuage de poussière et de sable : un vrai djinn mécanique !

L'après-midi, parcours délicat vers Aballesma. Navigation difficile, les conditions météo se dégradent à nouveau. Pendant ce temps-là, Anne-Marie et Denis se dirigent plein sud et Jean-Claude, plein nord... Dans la Grande Caravane[©] Saharienne nous ne sommes plus que neuf : six femmes et trois hommes !

Aballesma, tout le monde descend. Assegher, l'un de nos guides, me tire par le bras. Il m'entraîne sous un auvent de pierre :

– Fil !

Je comprends « éléphant », en arabe, l'un des tout premiers mots que j'avais appris lors d'un voyage en Libye. « Chouf al-Fil ! » : « Regarde l'éléphant ! »

– Un éléphant ?

Plutôt surpris que je comprenne, il me conduit devant une magnifique gravure... de rhinocéros ! Assegger, « le Petit », comme son surnom ne l'indique pas, est grand, costaud, assez âgé et certainement très rusé...

Mardi 12 novembre

Marche d'une heure et demie vers le Château, formidable ksar naturel découpé dans la roche. Nous avançons tout droit sur un reg totalement plat, la citadelle en ligne de mire. En milieu de matinée, les 4 x 4 nous emmènent à Kaskassen. Décor fantasmagorique : l'érosion a sculpté des colonnes de temple grec, des ballons géants, d'immenses poires...

Déjeuner au puits d'In Terak, à peine visible. Sa margelle : un simple pneu posé par terre. Et sur ce pneu, un disque de tôle recouvert de quelques pierres. Le délou¹ remonte une eau tiède, ocre et sulfureuse.

Cette après-midi, nous roulons franchement hors-piste. Assegger cherche son repère : une montagne pointue. De grandes dunes barrent le passage. Nous devons les contourner et trouver une autre voie sans toutefois perdre la direction générale. Nous zigzaguons pendant plus d'une heure. Enfin la voici cette fameuse montagne : Tin-Abeceguine. Nous longeons des plateaux déchiquetés, le Tassili du Hoggar. Partout des « mégalithes », fantastiques. En réalité ce qu'il reste de la falaise, échancrée, lacérée, tranchée par les tempêtes.

– La Chambre ! me dit Assegger.

1. Délou : récipient pour remonter l'eau d'un puits (confectionné avec des segments de pneu ou de chambre à air, par exemple).

Je pointe du doigt un autre endroit distant de quelques centaines de mètres :

– Non, c'est pas ici, c'est là-bas !

Il sait que je suis déjà venu. Il s'amuse à me tester tout en me taquinant. Nous arrivons à Tagrera. Maintenant je reconnais la Chambre, colossal abri taillé dans le grès pour quelque géant. Marche du soir pour terminer l'étape, direction la montagne Rouge. Le sable, cuivré, est recouvert d'un petit duvet d'herbe, il a plu. Sous la lumière mauve du soleil couchant, le spectacle devient féerique.

Mercredi 13 novembre

Nous continuons notre exploration au nord-est en contournant le puits In Ebeggi. Arrêt à Tihitane. Je mets quelques secondes à reconnaître les lieux : la fameuse nécropole* préhistorique ! Dans la boue séchée des crânes et des ossements d'enfants affleurent à la surface du sol. Il y a juste un an ils étaient nettement moins abîmés. Partout de minuscules coquillages, en grand nombre, derniers témoins des mers ou des lacs à jamais disparus.

En 2001 nous déjeunions à proximité. De très loin nous vîmes arriver, droit sur nous, un gros 4 x 4, gyrophare allumé. Mitraillette à la main en sautèrent cinq militaires :

* En réalité, il ne s'agit pas d'une nécropole. Selon les observations de Fiorenza Ferretti, « l'hypothèse qui vient à l'esprit est celle d'une catastrophe soudaine au cours d'une journée normale du village », *le Saharien* [3], n° 180, 1^{er} trimestre, mars 2007, pages 51-58, *Tihitane (Tin Tarabine). Un site exceptionnel du néolithique, dans la tassili du Hoggar, abandonné au pillage touristique* (avec l'aimable autorisation de La Rahla).

– Combien de cadavres ? me demanda leur chef.
Je blêmis : les cadavres, ce serait bientôt nous...
– Quels cadavres ? articulai-je péniblement.
– Là, derrière vous !
Je me retournai, l'arme dans le dos. « *Au fond, c'est mieux qu'être égorgé !* » fut ma dernière pensée...
Derrière moi, un grand rire, celui du militaire : les cadavres, c'était ceux de la « nécropole », sous mon nez !

Déjeuner à Tahaggart et balade à pied dans le massif. Des pitons, des tours, des colonnes, des stalagmites de grès, des châteaux, une grotte : un invraisemblable terrain de cache-cache. Je retrouve la Fenêtre du Tassili, une large ouverture à mi-hauteur dans la falaise. Une pente de sable nous permet d'y accéder. Sur l'autre versant, une petite corniche rocheuse surplombe un vide impressionnant. Elle se termine en cul-de-sac. Nous revenons sur nos pas. La fin du jour approche. Nous traversons tranquillement une grande plaine sablonneuse. Le soleil se couche derrière un monumental index de pierre dressé sur un ciel en feu.

Jeudi 14 novembre

Il fait beau et le ciel est bleu. Piste en 4 x 4 au nord-ouest cette fois-ci. Amusant : nous arrivons au soubassement du doigt d'hier ! C'est une montagne beaucoup plus haute que je ne l'imaginai. Puis nouvel arrêt. Tel le dos d'une baleine aux trois quarts ensablée, une bosse d'ardoise grise et lisse dépasse à peine du sol. Y sont gravés buffles, rhinocéros et girafes, des pieds humains et quelques représentations phalliques surprenantes.

Juste à côté, contrastant avec la butte, un vaste champ de plaques clivées, friables et multicolores. Des verts, des mauves, des jaunes : les pigments des oxydes, une trousse de maquillage pour quelque géante... À proximité, la piste est recouverte de dalles polygonales, épaisses et disjointes, couleur café au lait. Plus au nord, dans le massif du Hoggar, il a beaucoup plu. L'oued Tin Tarabine a coulé, emportant d'énormes quantités d'argile. Cette argile s'est déposée puis l'eau s'en est allée. Et bien vite, sous les rayons du soleil, la croûte a séché.

Au loin, Youf Hehaket et ses délires de pierre. Pique-nique parmi les champignons, les dents et les tortues, silhouettes de grès aux dimensions singulières. L'après-midi, nouvelle marche et découverte de plusieurs gravures rupestres. Au sol, creusées dans la roche, de grandes cavités verticales et cylindriques qui devaient servir de réserves pour la nourriture et l'eau. Nous roulons maintenant dans Tin Tarabine, gigantesque fleuve préhistorique. Son lit est vert comme l'Irlande, un vert piqueté d'innombrables petites taches de couleur : toutes les plantes ont fleuri. Miracle éphémère, miracle en plein désert...

Vendredi 15 novembre

Six degrés sous abri cette nuit. Ce matin, trois heures de balade, en remontant l'oued. Les véhicules nous rejoignent au Gardien du Tassili, gravure mystérieuse, créature difficile à identifier. Il est déjà onze heures et il reste encore cent cinquante kilomètres de mauvaise piste à parcourir. Pas de sieste car le temps est compté ! Arrivée à Tamanrasset vers dix-sept heures trente. Achat de cartes postales et de timbres. Visite de

Tarakeft, notre agence locale. Je retrouve Lansari père, le patron. J'ai beaucoup de plaisir à le revoir. Il me remet la copie papier d'un courrier électronique de mon épouse : amusant contraste technologique !

Nous sommes hébergés chez Tahar Lansari, l'un de ses fils. Jean-Claude est déjà sur place. Il est encore bien malade. Dîner dans la grande salle à manger, assis par terre sur de confortables coussins : couscous géant. Pour rallier Djanet, une nouvelle équipe se forme. Tahar et Salah (le cuisinier) resteront avec nous tandis qu'arrivent Lamine et Kader. Tout de suite, ils se tournent vers moi :

– Bonjour Jean-Pierre, ça va ?

J'ai l'air très bête car j'ai du mal à les reconnaître. Ça y est, octobre 2001, ils étaient des nôtres. La soirée est animée. À vingt-trois heures, au lit ! Dormir dans une maison : quelle étrange impression...

Samedi 16 novembre

Journée de relâche à Tam'. Mes compagnes et compagnons se promènent de boutique en boutique. Quant à moi, je m'assieds par terre, sur le trottoir, le dos appuyé contre une façade : le spectacle est dans la rue. Un jeune togolais s'arrête. Dix-huit ans, pas plus. Nous lions conversation. Il veut « à tout prix » venir en France. J'essaie de l'en dissuader, lui décrivant ce qui l'attend. Mais il conclut :

– Si on me met en prison, au moins là-bas j'aurai à manger !...

Que lui répondre ?

En milieu d'après-midi, visite du bordj¹ où Charles de Foucauld connut une fin tragique (1916). Découverte également de sa première habitation, de l'autre côté de l'oued. Très étroite et tout en longueur, son surnom : la Frégate. Nous terminons la journée par une balade dans le Grand marché, en périphérie de la ville. Ambiance fondamentalement différente : l'Afrique noire est de retour !

Vers vingt-deux heures trente, voici qu'arrivent Myriam et Philippe Co., notre nouveau médiateur. Tous deux sont infirmiers. Avec Sandrine cela fera trois, nous sommes gâtés ! Ça tombe bien... enfin, façon de parler. Après un court répit, je leur explique la situation et la chronologie des événements. J'exprime ma très forte inquiétude sur les complications éventuelles et sérieuses qui pourraient advenir à l'état de santé de notre compagnon. Grâce au téléphone portable ils prennent conseil en France auprès de leurs collègues de garde. Vers une heure du matin, soucieux et perplexes, nous allons nous coucher...

Dimanche 17 novembre

Finalement, après une très mauvaise nuit, Jean-Claude décide de se faire rapatrier. Nous partons vers l'Assekrem. Montée extraordinaire en 4 x 4 dans la caillasse noire. Les pluies d'octobre ont défoncé la piste, la conduite devient difficile. Arrêt pique-nique, rapide. Les paysages sont réellement grandioses, je dirais même plus « granDieu » ! Dans les massifs de pierre, dans les couloirs d'éboulis, sur notre

1. Bordj : fortin, abri.

route, l'eau a ruisselé, des fleurs ont poussé. Violettes, on dirait de la bruyère. Quelques touffes d'herbe ajoutent un soupçon de vert.

Le vent se lève. Des orgues se dressent vers le ciel, soufflant d'éternelles et indicibles suppliques. Du gris, du marron, des formes fantastiques. Des pics, des dents, des aiguilles. Sur les pentes comme dans les vallées, les cailloux – par milliers – sont parfaitement calibrés : contraste saisissant avec la folie environnante. Petit à petit cet ordre, cette harmonie apaise et emplit nos esprits. La piste grimpe encore. Les montagnes se couvrent de brume. Nous installons notre bivouac dans une petite cuvette, à proximité du sommet.

La fin de l'ascension se fait à pied. Nous arrivons à l'Ermitage du Père de Foucauld (2 789 mètres). La vue est maintenant totalement dégagée, plus rien ne bloque le regard. Au loin l'Ilamane, aux formes si particulières, une Trinité de pierre. Je ressens profondément tout le mysticisme de ce lieu magique. Plus personne ne parle. Le soleil se couche. Le vent forçit, le froid vient vite. Nous redescendons lentement, prudemment, chacun dans nos pensées... ou nos rêves éveillés...

Lundi 18 novembre

Deux degrés à six heures trente. Nous nous dirigeons plein nord. Ici aussi les pluies ont provoqué de gros dégâts. Des sillons de plus en plus profonds entaillent la piste. Soudain le 4 x 4 de tête s'arrête au bord d'une crevasse. Il faut se rendre à l'évidence : la voie est coupée puis elle disparaît sous un chaos rocheux indescriptible. Marche arrière, acrobatique : sur une dizaine de mètres, il ne reste que la largeur nécessaire

au passage des roues... En contrebas, le lit de l'oued, seul itinéraire possible. Après plusieurs manœuvres délicates, nous y voici ! Le sable est mou, détrempe. La végétation s'est développée de manière brutale et désordonnée, il faut slalomer entre les obstacles. De proche en proche, nous retrouvons un bout de piste et franchissons enfin le col de Tin Teratimt.

Sur l'autre versant, dans la descente en lacets, les difficultés reprennent. Les pneus épousent le terrain, chaque roue sur une pierre. Les voitures prennent des postures de pantin désarticulé, les suspensions souffrent. Les 4 x 4 gîtent sur leur flanc. Les charges sur le toit torturent la tôle qui gémit, pleure... mais résiste. Nous franchissons le tropique du Cancer. Bien entendu, il n'y a rien de spécial à cet endroit. Ah si : le soleil de novembre, éclatant ! Nous frôlons maintenant d'immenses gisants, des rochers démesurés provenant d'aiguilles effondrées. Pause à la guelta d'Issakarassene puis déjeuner à celle d'Idjef Mellene. Magnifiques orgues de basalte.

Hirhafok. Nous n'avons fait que quatre-vingt-cinq kilomètres depuis ce matin ! Arrêt pour faire le plein d'eau. Albert et moi partons nous promener dans le village. Les rues sont vides. À la medersa, toutes les fenêtres sont ouvertes. Nous entendons les enfants psalmodier ensemble des versets du Coran. Cap au nord-est pour rejoindre la piste principale Tam' – Djanet. Après avoir laissé Idelès sur notre gauche, nous parcourons encore une trentaine de kilomètres.

Bivouac à l'écart de la route, dans un très large oued. Beaucoup de tamaris et de beaux arbres aux troncs tourmentés. Avec Sandrine, séance photos au coucher du soleil. Nous nous disputons les premiers plans. Température

agréable : 22°, donc pas de tente. À vingt-trois heures trente je suis réveillé par les moustiques. J'allume un serpentín, on ne sait jamais !

Mardi 19 novembre

Quatre heures trente, cette fois-ci c'est le bruit que font nos guides et chauffeurs qui me réveille. Nous sommes en plein Ramadan, ils mangent avant le lever du soleil. Une véritable chance car il pleut... des étoiles filantes ! Je m'allonge sur le dos, bien au chaud dans mon sac de couchage. Spectacle cosmique, impossible de regarder partout en même temps. Je repère la zone du ciel où se manifeste le plus grand nombre de météores. Les traînées lumineuses sont parfois si larges qu'elles restent visibles plusieurs secondes. Je pense que tout va s'arrêter très vite. Mais une heure après, rien n'a cessé. Je vais secouer mon voisin :

- Albert, il y a une pluie d'étoiles filantes !
- Où ça ?
- Ben, dans le ciel !
- Ah oui, je suis bête !

Six heures, je me rendors. Six heures trente, il faut se lever ! Cette nuit, c'était le passage des Léonides.

Toilette rapide, rangement des sacs, petit déjeuner, chargement des voitures : la routine ! Nous abandonnons rapidement la piste qui va directement à Djanet et obliquons au nord-nord-est. Une plaine de sable recouverte de cailloutis noirs a remplacé la montagne. À droite, rien. À gauche, très loin, un nouveau massif. Devant, dans la brume, quelques îles : des inselbergs aux formes coniques. Nous roulons assez vite pendant plus d'une heure.

Arrêt brutal. Au sol, un grand signe : « SOS » ! Des lettres de plus d'un mètre, dessinées du pied par retrait de la couche de cailloux. Rien d'autre, pas de date, pas de signature. Pas d'objets spécifiques à proximité. L'inscription semble avoir été tracée pour être visible d'avion. Est-elle ancienne, est-elle récente ? Mystère...

Nous repartons. Quelques arbres s'exhibent dans le lit d'un oued qui serpente paresseusement. Nouvel arrêt pour faire des réserves de bois. Puis voici Amadrour, un nom, un site dignes du *Seigneur des anneaux* [10] ! Près d'un volcan, un lac immense, asséché, un lac de sel. Gris blanc, éblouissant. Dans l'air pur les cristaux jettent des feux de diamant. Juste à côté, des pans de mur, des corps de bâtiment, en ruine. Salah attaque la surface à la pioche et creuse sur plus d'un demi-mètre. Il goûte une pincée par ci, une autre par là. Ne pas oublier : il est cuisinier ! Quand la saveur lui sied au palais, il façonne avec soin quelques gros blocs qu'il stocke dans les voitures. Plus modeste sur les quantités, Philippe Co. remplit deux boîtes vides de pellicule photo...

Nous reprenons la piste. Afin d'alimenter mes futures réflexions dans le désert, Cyrille, un collègue de travail, m'avait proposé ce beau sujet : « Pourquoi Tout plutôt que Rien ? » Je profite d'une crevaision, du temps de réparation et d'une longue pause pour consigner par écrit les quelques idées qui me sont passées par la tête.

Il s'agit d'abord de définir le « Rien ». Mettons-nous dans le vide sidéral. Enfin, supposé vide, ça commence bien ! Plaçons-y un dé à coudre. À l'intérieur, aucune molécule, aucun atome, aucune particule, aucun champ. Dans l'état actuel de nos moyens de mesures, nous pouvons donc considérer qu'il n'y a « rien »... Un « micro_Rien » en quelque sorte. Augmentons petit à petit le volume du dé. Il

ne contient toujours « rien ». Nous sommes en présence d'un « Rien_général ». La difficulté consiste maintenant à savoir jusqu'où étendre les parois du dé pour avoir un « Rien_total ». Il faut les dilater à l'infini ! Ce qui nous amène à devoir caractériser cet infini. Pour l'aborder, il suffit d'aller loin, très loin, puis encore et toujours plus loin, tout le temps... Reste à préciser ce qu'est le temps ! Supposons ce dernier point traité et étirons les limites du dé : il ne contient toujours « rien ». Nous savons donc ce qu'est « Rien ». À condition de faire disparaître le dé... En réalité je tourne en rond. Tout ça pour n'arriver à rien, tiens « Rien » ! D'ailleurs, pourquoi le temps s'écoulerait-il toujours dans le même sens ? Et si ce « Rien » n'était que l'addition d'un peu de matière et d'antimatière ? Et si on bombardait ce « Rien » avec une énergie E suffisamment grande, n'obtiendrions-nous pas « un petit quelque chose », une masse m par exemple ($m = E/c^2$) ?

Mais revenons à nos moutons... si moutons il y a ! Il faut maintenant définir le « Tout ». Et ça, ce n'est pas rien ! « Tout » consiste à mélanger les particules et les champs dans tous les modes, dans toutes les proportions, sur toutes les distances, sous toutes les contraintes afin de créer toute chose et toute chose à venir, toute créature et toute créature à venir. Reste à définir ce qu'est le vivant, mince affaire ! Comment un assemblage de carbone et d'eau sort-il de l'inerte pour devenir vivant ?

Mais je m'éloigne du sujet : « Pourquoi Tout plutôt que Rien ? »... Deux cas se présentent : Dieu existe ou Dieu n'existe pas.

1. Dieu existe.

1.1. Il s'ennuie.

Il est « tout » puissant, Il a bien le droit de S'ennuyer. Il est seul, alors Il crée « Tout ». Donc il y a Tout plutôt que Rien !

1.2. Il ne s'ennuie pas.

Il est déjà « Tout » Lui-même. Notre « Tout » se confond avec Lui. Nous faisons partie de Dieu. C'est la thèse de l'Unicité, si chère aux soufis.

2. Dieu n'existe pas.

Là, c'est nous qui sommes ennuyés ! D'abord parce que nous ne savons pas qui a fait « Tout », si « Tout » il y a. Mon hypothèse du rêve pourrait être la bonne. Le réveil se ferait alors dans un ailleurs où la question posée n'aurait peut-être pas de sens...

La poupée russe de rêve

Je me souviens d'un rêve que j'ai fait la nuit dernière.

Par bouffées, des fragments précis me reviennent à l'esprit.
Dans mon rêve, des volumes, des formes
et des couleurs j'ai vus.
Dans mon rêve, des parfums j'ai sentis.
Dans mon rêve, des sons, des paroles et des bruits j'ai entendus.
Dans mon rêve, des fruits j'ai goûtés.
Dans mon rêve, des êtres, des créatures, des objets j'ai touchés.

Je dormais.

Maintenant je suis réveillé, parfaitement réveillé.

En suis-je si sûr ?

Oui : mes cinq sens me relie au monde extérieur, bien réel !

Je sais que mon rêve n'était qu'un rêve.

Et pourtant...

Dans mon rêve, mes cinq sens fonctionnaient.
Dans mon rêve, une vraie vie s'y déroulait !
Je me souviens des situations vécues.
Il y avait une histoire, un fil conducteur,
souvent bizarre, si bizarre...
Dans mon rêve, j'ignorais que je rêvais.

Alors ?
Eh bien c'est simple : rien ne distingue le rêve de la réalité
et rien ne distingue la réalité du rêve.
Dans mon rêve, on m'a peut-être pincé !
Et je ne me suis pas réveillé.
« Pince-moi pour être sûr que je ne rêve pas... »

La vie réelle que j'aborde à mon réveil n'est donc
qu'un nouveau rêve...

J'ai tout imaginé, tout inventé :
ma famille, les arbres, la mort, les montagnes, mon chef,
les pommes de terre, la politique, les hommes,
mon lit, les bêtes, la parole, les guerres,
la naissance, les livres... et le reste !

Rien n'existe depuis le début.
D'ailleurs, quel début ?

Je rêve que je rêve.
Je suis une poupée russe du rêve.
Je suis un ruban de Möbius dans un univers chimérique.

Stop : je pense !
Oui mais je pense aussi dans mes rêves...
Descartes, au secours !

Suis-je inexistant ?
Ne suis-je qu'une Pensée ?
Suis-je une émanation de l'imagination de l'Autre ?

Et cet Autre existe-t-il ?
Ou vais-je me réveiller enfin de toute ma vie qui ne fut
qu'une succession de rêves ?
Dans quel Monde vais-je débarquer ?
Y serai-je seul ?

Poupée russe, poupée russe de rêve...

La crevaision est réparée. Nous explorons un premier champ de dunes pour aller bivouaquer dans un autre ! Juchés sur notre petit erg, Tihodaïne, nous dominons toute la région. Devant moi, presque pleine, la lune se lève. Le soleil, fatigué, se couche à l'opposé. L'astre et le satellite se regardent.

Mes compagnes et compagnons de voyage s'inquiètent : je parle à mes chaussures de ville. Elles ne sont pas raisonnables, que font-elles ici ? Je les ai punies, elles devront passer la soirée seules, à deux mètres de mon sac de couchage. Le dialogue s'installe mais rien à faire, je reste inflexible.

Au fait le dé à coudre pourrait être remplacé par un cube dont l'arête aurait une dimension infiniment petite. « Infiniment » ? J'abandonne le « Tout » et le « Rien ». Je n'ai franchement rien trouvé de nouveau ni d'original sur le sujet. La métaphysique ne me réussit pas.

Je pardonne à mes chaussures, ces bons chameaux qui me portent dans le désert... Longtemps je regarde la lune. Coruscante, grosse et très jaune, elle monte dans le ciel. Il n'y a pas de vent. Le silence est infiniment total. Je m'endors.

Mercredi 20 novembre

Ce matin, descente à pied dans l'erg. J'ai bêtement laissé mon appareil photo dans un 4 x 4, dommage ! Au creux des dunes nous découvrons un site étrange. Sur un carré de plus de cent mètres de côté, en petits tas bien délimités, des fragments d'ossements. Et partout des débris de poterie. Était-ce une nécropole, un village ?

Les voitures nous rejoignent. Nous roulons au nord des monts Ounan. Sur l'horizon, encore un mirage : un lac immense. Mais au fur et à mesure que nous approchons, il faut se rendre à l'évidence : c'est un vrai lac ! Nos guides eux-mêmes sont très surpris. Ils n'ont jamais vu une telle étendue d'eau dans la région. Les fortes pluies d'octobre sans doute. Devant nous voici qu'apparaissent les premières folies de pierre du Tassili n'Ajjer.

Halte à Afarat, village de zéribas¹. Un groupe d'enfants nous entoure. À distance, assises sur une petite butte, les femmes nous observent. Pas un homme dans les environs. Je m'approche :

– Essem ennem² ?

Elles se dérident. Beaucoup se cachent, d'autres me serrent la main dans un brouhaha indescriptible. Soudain elles se taisent. Arrivent un tracteur et sa remorque. Sans ménagement, trois hommes me font signe de déguerpir. Mais quelques mots de salutations détendent l'atmosphère. Ils apportent l'eau, trois gros bidons de cent litres.

1. Zériba : hutte de paille, de palme ou de roseau.

2. Essem ennem ? : « Comment t'appelles-tu ? », en tamacheq (la langue des Touaregs) et en s'adressant à une femme ou à une fille.

Nous entrons dans la partie du village construite en dur. Une petite centrale qui fonctionne au gaz produit de l'électricité pour les usagers.

Pause déjeuner. Pas de sieste, nous devons encore franchir un col difficile. La montée est extrêmement raide. La pente est si forte que les 4 x 4 peinent, surtout ne pas caler ! Puis elle s'adoucit... mais la piste est détruite, impossible de continuer. Le premier véhicule s'encastre dans les pierres, il ne peut plus avancer ni reculer. Tout le monde descend. Il faut construire un chemin de roulement : retirer des blocs, en ajouter d'autres. L'un de nos guides s'abîme la main en retenant un gros rocher au passage d'une voiture. Ce soir il faudra soigner sa blessure. Pour le moment il ne veut rien entendre...

Une dernière rampe, à l'intérieur du 4 x 4 tout roule vers l'arrière. Ça y est, voici le sommet ! Nous croisons un autre convoi, bien étonné de nous trouver là... Il ne s'arrête pas. Contrebande de cigarettes ? Sur le plateau, visite de deux sites de peintures rupestres, très abîmés par de nombreux graffitis. Bivouac en altitude, au nord du massif de l'Adrar.

Jeudi 21 novembre

La route goudronnée qui descend du plateau du Fadnoun nous conduit à Dider. Un gardien surveille une large butte d'ardoise compacte. Elle n'est pas très haute, un peu plus d'un mètre. Il faut se déchausser. Pourquoi donc ? Deux pas plus loin nous découvrons de splendides gravures rupestres, de grands animaux, des bovidés. Le site est somptueux, nous marchons sur les dessins...

Col de Tin-Taradjeli, 1 200 mètres, et descente sur Bordj al-Haoues. Curieux village : d'abord la vieille bourgade, classique ; puis la nouvelle : des petits pavillons, très proches les uns des autres, une sorte de copropriété à l'euro-péenne. Les autorités essaient de sédentariser les tribus touarègues...

Arrêt pique-nique sous les acacias. À l'horizon, l'erg Admer. Dix kilomètres avant Djanet nous bifurquons à droite pour emprunter la piste qui conduit au célèbre site de la Vache qui pleure. D'une finesse extraordinaire, les gravures me plongent dans une infinie mélancolie :

Les larmes se sont figées dans la roche,
elles n'alimentent plus la guelta qui reste à sec.
Les vaches pleurent les temps anciens où la nature était verte.
Les longues périodes de sécheresse ont enfanté le désert
et il ne leur reste que ces larmes de pierre...

Vendredi 22 novembre

Il y a vingt-deux jours, en partant de Niamey pour rejoindre Agadez, nous quittons la zone palu. Le délai que je m'étais fixé est donc échu. Me voilà rassuré même si rien n'est gagné ! Nous abandonnons les vaches à leur chagrin.

Arrivée à Djanet : une grande oasis, trois villages, des jardins et des palmiers. Dès les premières habitations, les 4 x 4 ralentissent puis s'arrêtent côté oued. Sur le trottoir de droite, l'agence Tadrart. Nos guides et chauffeurs repartent immédiatement vers Tamanrasset tandis que nous sommes pris en charge par la nouvelle équipe locale. Les Kel Ajjer remplacent les Kel Ahaggar...

Troisième randonnée. Toujours le même scénario : ne pas surcharger les chameaux. Je laisse mon gros sac sur place. Après avoir traversé tout Djanet, cap à l'ouest. Courte marche dans un labyrinthe de petits massifs tassiliens. Myriam, Sandrine, Albert et Philippe Cl. foncent en tête. Chacun suivant son propre itinéraire, c'est une véritable partie de cache-cache qui s'engage ! À l'ombre il fait froid, dans un mois ce sera l'hiver.

Pause déjeuner, je sors mes mots croisés. Très vite la recherche se fait en commun. Et Colette est... incollable. Reprise de la marche : du sable mou jusqu'au soir...

Samedi 23 novembre

Cinq degrés à six heures trente. Les chameaux ont disparu. Nous attendons plus d'une heure et demie avant de les voir revenir. Pourtant correctement entravées les bêtes s'étaient échappées. Dominique ne va pas bien. Une rechute de palu ? Elle monte sur un chameau sellé. Fatiguée, Anne-Marie en fait autant. Aujourd'hui le sol est assez dur, ce qui n'est pas pour me déplaire. Sur notre gauche, l'erg Admer développe ses dunes moelleuses. Repas. Mini-sieste. Marche.

Dimanche 24 novembre

Encore du sable mou. Je suis fatigué. Pourtant les étapes ne sont pas très difficiles. Quelques peintures rupestres, fort modestes. Sur les rochers, un long serpent jaune se dore au soleil.

Arrivée au bivouac. Surprise : mon duvet a disparu ! Ce n'est pas catastrophique mais c'est bien embêtant :

– En Mauritanie, vous aurez très chaud ; en Jordanie, vous aurez très froid ! nous avait-on prévenus.

Je réquisitionne deux couvertures et je monte la tente. Myriam me prête un fin sac de couchage en polaire, son équipement de secours. Me voilà rassuré.

Vers dix-neuf heures j'apprends qu'un chamelier est reparti vers le lieu du déjeuner. Deux fois six kilomètres à parcourir, de nuit ! Une heure plus tard mon duvet est retrouvé... au bivouac, au fond d'un sac marin, sous des couvertures. Il y avait été rangé par un autre chamelier qui depuis avait oublié.

Notre homme est de retour, bredouille et désolé. Il apprend qu'il a couru pour rien. Il doit certainement penser que c'est moi qui ai oublié où j'avais caché mon sac de couchage. Ne rien dire risque de fâcher l'un, dire la vérité risque de fâcher l'autre... J'explique mon embarras à Issa, l'un de nos guides. Il me recommande de faire un petit cadeau, ce qui permettrait de remercier sans que personne ne perde la face. Mais je n'ai emporté que des savons parfumés ! Je demande à Issa si je puis faire ce genre de présent sans risquer un nouvel incident. C'est bon : j'offre donc mes cinq savons *Senteurs de Provence* à mon chamelier coureur de fond. Il est tout joyeux. Issa me suggère de lui expliquer ce que c'est :

– Il est vieux, il ne voit plus très bien !

Et c'est lui qui a été envoyé pour retrouver mon duvet...

Malade pendant la nuit, il me faut sortir à plusieurs reprises. « Désert propre » oblige, je me force à brûler mon papier toilette. Dans le noir, dans le froid, dans le vent, plié en deux,

pas facile de faire fonctionner un briquet ! Sous tente et dans mon sac de couchage, heureusement retrouvé, je suis gelé...

Lundi 25 novembre

À sept heures, 4° sous la tente, 2° dehors. Dans un mois ce sera Noël... Ce matin la marche me paraît exténuante alors qu'il n'y a aucune difficulté particulière. Je traîne et j'essaie de ne pas perdre le groupe. Au détour d'un canyon, sur le sable, un grand parterre de marguerites en fleurs. Nous arrivons assez tôt au bivouac, une large plaine entourée de dunes. Sur mon matelas, j'expose tous les objets qui me semblent vraiment utiles : le kit de survie, en quelque sorte. Je m'éloigne pour prendre des photos. Dans un nuage de poussière, une biquette fonce droit sur moi ! Évidemment elle est suivie de toutes ses copines. Ça fait du monde... et un grand brouillard !

Mardi 26 novembre

Treize degrés à six heures quarante-cinq. Ciel couvert, la nuit fut douce. Cinquième journée de marche, vraiment splendide. Des canyons, des défilés, de petits mejbeds¹, des sables multicolores. Deux descentes fabuleuses dans les éboulis. Des oueds, mais pas trop. Aujourd'hui, j'avale plus de treize kilomètres sans problème : mystère !

1. Mejbed (ou medjbed) : sentier tracé, visible dans la pierraille, formé par le passage répétitif des hommes et/ou des animaux.

Mercredi 27 novembre

Les sommets des pitons sont noyés dans la brume. Je n'ai pas envie de finir la randonnée, un aller-retour à la guelta d'Essendilène. Mais je me fais violence : si près du but, ce serait bête de ne pas m'y rendre. Après une heure de marche, le lit de l'oued se resserre. Une mini-jungle d'arbustes et de lauriers roses a remplacé le désert. Bientôt il va falloir ouvrir un passage à la machette ! Le taux d'humidité est très élevé et la chaleur pénible à supporter. Nos chaussures glissent dans la boue. Voici la guelta ! Elle a envahi le fond du canyon, impossible d'aller plus loin. Des volutes de vapeurs blanchâtres s'élèvent de l'eau croupie. Une forte odeur de terre et de moisi se mêle aux parfums des fleurs.

Le retour me paraît un peu moins difficile bien qu'il fasse encore plus chaud. Je termine comme d'habitude : complètement trempé. Chemise, casquette, chèche, tout est à tor-dre ! Je dois me changer pour ne pas attraper froid. Philippe Co. ouvre la valise de secours et prend plusieurs sachets de potion magique. Il me recommande fermement d'en verser le contenu dans l'eau de mes gourdes. Il s'agit de sels minéraux pour soigner la déshydratation des bébés ! Donc pour moi, triple dose...

Pique-nique, puis retour à Djanet, en 4 x 4. Douche près de l'agence. Je marche au ralenti, au propre comme au figuré. Toute décision même minime me demande beaucoup d'efforts. Bien entendu, je suis encore le dernier ! Surtout ne rien oublier... Nous rejoignons le centre ville et sommes reçus chez Kader, le patron de Tadrart. Un palace tout neuf, sur deux étages. Nous nous installons sur le toit en terrasse.

Rupture du jeûne

Dix-sept heures quarante-cinq :
le chant du muezzin !
Immédiatement,
toutes les rues se vident.
En quelques secondes,
par je ne sais quel miracle,
tout le monde a disparu.
On dirait qu'un fleuve immense
instantanément
s'est asséché.

Dans un petit square,
en plein centre,
assis sur un banc,
je suis seul.

Le soleil est couché.
La lumière est douce,
l'air est encore chaud.

Pas une âme, pas un bruit.
Pas un moteur, si ce n'est celui de quelque voiture de police.
L'éclairage public s'allume.
Un léger vent se lève.

À ma droite, à ma gauche,
entièrement blancs,
beaucoup de bâtiments
hérissés d'antennes,
décorés de drapeaux algériens qui flottent au vent,
nonchalamment.
Une belle résidence, juste devant,
toute jaune,
enchâssée dans les grosses pierres d'une petite colline,
parfaitement intégrée dans le décor du Tassili.

Au secret des maisons,
dans chaque intérieur,
le repas est servi.
Pas un son ne filtre.

Soudain, tout au loin, des cris d'enfants :
ils jouent.
L'atmosphère est irréelle,
le temps s'arrête.

Touché par la grâce du lieu,
je suis heureux,
sur mon banc,
ici et maintenant...

Jeudi 28 novembre

Nous sommes réveillés par le muezzin. Les montagnes et les plateaux qui entourent Djanet renvoient son appel à la prière. Très vite les versets se télescopent. Le chant psalmodié emplît tout l'espace. Harmonie mystique, une grande quiétude m'envahit et tout mon corps se détend. J'écoute cette musique doublement divine. Le jour va se lever. Il faut partir.

Aujourd'hui commence la folle remontée qui doit nous mener vers le nord de l'Algérie puis en Tunisie. C'est l'une des parties délicates du trajet de la Grande Caravane[®]. Kader va nous accompagner lui-même jusqu'à la frontière : sa présence permettra de résoudre plus facilement les éventuelles « difficultés administratives ».

J'arrive tout juste à faire mes sacs et à les descendre au rez-de-chaussée. Je me sens très faible. Il paraît – on me l'a raconté plus tard – que j'ai demandé un arrêt d'urgence. Puis

au lieu de rejoindre la voiture, je suis parti dans la direction opposée, en plein désert ! Myriam, Sandrine et Philippe Co. ont ainsi pu confirmer leur diagnostic de déshydratation... avancée. Bien entendu je n'avais pas soif. Ils m'ont forcé à boire de l'eau avec du GES 45, la potion pour bébés. Seul souvenir précis : cramponné à la poignée, j'étais assis à l'arrière gauche et j'entendais un train :

Le train

Il arrive !

Dans ma tête les pensées surgissent,
elles approchent et font de plus en plus de bruit.

Puis tranquillement elles s'assemblent,
les wagons défilent un bon moment.

Monotone dans sa fureur, le vacarme s'établit.

Finalement tout se brouille,
le raisonnement m'échappe.

Le bruit décroît.

Dans ma tête qui roule comme un train,
un grand calme s'installe et le silence revient.

Vers midi je retrouve mes esprits :

– Tiens, on revient à Dider !

À la surprise générale, c'est exact ! Après cet éclair de lucidité, tout s'embrouille à nouveau. Il paraît – ce doit être vrai – que je voulais nourrir les ânes avec des pelures d'orange ! Une seule bête en aurait goûté. Mes compagnes et compagnons déjeunent. Je les regarde sans être capable d'avaler quoi que ce soit.

Nous reprenons les 4 x 4 et montons plein nord vers le plateau du Fadnoun. La pente atteint parfois les dix-sept pour cent. Ça va un peu mieux. En sortie de virage il n'est pas rare de tomber nez à nez sur d'énormes rochers. Ici ce ne

sont plus des chutes de pierre mais des chutes de montagne ! Disponibles, de gros extincteurs rouges sont accrochés au bord de la route : les freins des camions surchauffent dans la descente et les incendies sont fréquents.

Nous arrivons à Illizi. Petit tour rapide en ville, juste avant la rupture du jeûne. J'achète quatre grandes bouteilles de *Pepsi*[®]. Ce soir j'ai droit à un menu spécial : du riz nature, très salé ; le sel a le pouvoir de retenir l'eau et limite donc la transpiration. À la fin du repas, nous installons force matelas et le rez-de-chaussée se transforme en dortoir.

Vendredi 29 novembre

Nuit pénible : multiples allers-retours entre mon duvet... et les toilettes. Bien entendu au petit matin, je m'endors. Résultat : si j'étais déshydraté hier, je le suis encore plus aujourd'hui ! Je continue donc ma cure de *Pepsi*[®]. Pas très agréable au petit déjeuner...

Les 4 x 4 quittent Illizi en convoi serré. Direction In Aménas, au nord-est. Sur notre gauche les belles dunes de l'erg Issaouane viennent mourir sur la route. Arrêt devant le « magasin-cantine » d'une zone d'exploitation pétrolière. On se croirait dans un bistro routier. Les hommes sont de tous âges. La plupart sont en bleu de travail. Bleu, enfin souvent la couleur a disparu... Pas une femme. Inutile de dire que notre irruption fait sensation. Aucun signe d'hostilité mais un grand étonnement :

– Qu'est-ce qu'ils foutent ici ces touristes ?

Pour changer, j'achète... du *Pepsi*[®] !

Nous traversons d'immenses territoires, plats et désolés. On devine une intense activité sans pouvoir la localiser.

Partout des embranchements vers des pistes mystérieuses, interdites. Au loin, des installations de traitement ou de stockage. Soutenues par de grands pylônes plantés dans les sables, des lignes haute tension sillonnent le ciel. Aucun village, aucune habitation visibles depuis la route.

In Aménas. À cinquante kilomètres à droite, la Libye, l'extrémité ouest de l'erg Oubari. Mes premières nuits dans le désert, quatre ans déjà ! Le soir, en montant sur les dunes, je voyais les lueurs des torchères algériennes... Changement de direction, cap à l'ouest. Nous traversons un très grand centre d'extraction : TFT, Tin Fouye Tabankort. Cent kilomètres plus loin nous arrivons au poste de contrôle de Hassi Bel Guebbour. Le soleil se couche, on ne passe pas, il est trop tard ! Les autorités conservent nos papiers. Nous quittons la route macadamisée pour aller bivouaquer au pied des dunes du Grand erg oriental.

Il fait vite noir. Le froid s'installe. Épuisé, je m'endors. Dix-neuf heures, Philippe Co. vient me réveiller. Finalement et certainement sur une intervention de Kader nous récupérons nos passeports. Dîner, je n'ose rien manger. Heureusement, j'ai encore... du *Pepsi*® !

Samedi 30 novembre

La nuit fut encore bien difficile : sorties nocturnes répétées sous un vent terriblement glacial. La toile de tente claquait sous les bourrasques. J'aimerais être en forme pour la traversée du Souf, si cher à Isabelle Eberhardt. L'étape du jour sera longue, plus de six cents kilomètres. C'est le début de la section à hauts risques. La petite colonne de 4 x 4 démarre. Ça y est, nous sommes dans le pétrole et le gaz : direction

Hassi-Messaoud ! Nous traversons tout le Gassi Touil, passage plat au milieu du Grand erg.

Nous nous arrêtons au café Salah, un petit baraquement fermé, barricadé. Sur le côté, un auvent et deux bancs. Derrière, un début de décharge : des tuyaux, des câbles électriques, des pièces métalliques aux formes incertaines. Sur la route, les camions défilent. Kader frappe à la porte. Quelle drôle d'idée puisqu'il n'y a personne ! Raisonement stupide d'occidental car ladite porte finit par s'ouvrir sur un minuscule réduit où s'entassent quantité de marchandises. Une véritable caverne d'Ali Baba. Incroyable : nous commandons... des sandwiches ! À l'abri du vent, au soleil, ce sera pour moi un repas de roi ; enfin je vais bien et je peux manger. J'ai l'impression de sortir d'un long tunnel.

À l'approche de Hassi-Messaoud les tuyaux courent partout. Ils se faufilent, se disputent et font la course. Ils se tordent et se chevauchent. J'essaie de trouver une logique dans cette débandade colossale. Peine perdue. Je pensais voir des derricks et des stations de pompage. Mais je n'aperçois que des tubes gris sortant du sol. Très courts, vite surmontés d'un assemblage de vannes et de robinets en croix : des arbres de Noël où il ne manque que les petites lumières... et la couleur verte. Peu de personnel : ici, le gaz et le pétrole se débrouillent tout seuls !

Nous découvrons de grands centres de traitement, clôturés. Beaucoup d'arbres copieusement arrosés, une touche de vie et de nature, un soulagement dans ce décor dur et monochrome. Hassi-Messaoud, la ville et ses magasins modernes. Nous faisons le plein mais ne traînons pas. Kader est nerveux. Nous sommes en retard, gare à la nuit ! On fonce sur Touggourt. Nous sommes très observés, tant nos chauffeurs avec leur chèche et leur tenue touarègue que nous-mêmes

avec nos vêtements d'européens. Nous stoppons en plein centre. Je sens comme un léger flottement dans l'air ! Des gamins nous montrent le poing. Mais après quelques phrases de salutations, le climat se détend :

– De quel pays venez-vous ?

– De Mauritanie !

– ...???...

– Nous sommes français, Zidane !

Là, c'est le délire total. Nous nous précipitons dans un petit magasin pour acheter du chocolat, des bonbons, des chips, un camembert du Tassili (!) et l'inévitable *Pepsi*[®]. Albert passe derrière le comptoir – une habitude chez lui – et se met à servir la clientèle locale. Nous mangeons toutes nos provisions : mélange garanti ! Kader revient. Il faut être raisonnables. Nous regagnons les voitures, toujours très entourés.

Nous nous perdons vite dans des quartiers difficiles, impossible de sortir de la ville ! Après l'exubérance de l'épicerie, nous baignons maintenant dans une atmosphère extrêmement oppressante. Nous sommes obligés de nous arrêter pour demander notre chemin. Ce n'est pas prudent mais comment faire autrement ? Silence complet dans le 4 x 4... Nous traversons une banlieue hostile. Après plusieurs demi-tours, nous retrouvons la bonne direction.

El-Oued, quatre-vingt-dix kilomètres. Le soleil se couche, le vent se renforce. Le sable vole, il forme des congères qui se couchent sous les roues. Le macadam serpente entre deux cordons de petites dunes très blanches. Envahies, asphyxiées, les oasis se meurent. Les palmiers tournent désespérément leurs moignons vers le ciel. La lumière est blafarde, le paysage diaphane. Les koubbas des cimetières incitent à la prière. Partout des coupoles, coiffant le moindre édifice, le moindre puits. Capuche sur la tête les hommes ont tous

revêtu leur burnous de laine. Laine : « souf », en arabe. Nous sommes dans le Souf. Souf, le nom qu'Isabelle Eberhardt avait donné à son cheval. Pays de confréries mystiques, pays mystérieux, mystique musulmane des soufis.

Maintenant il fait noir. La rupture du jeûne vide les rues. Kader cherche un restaurant. Le temps passe. Les rues se remplissent à nouveau. Nous nous arrêtons et descendons des véhicules. Très vite nous sommes encerclés par une bande d'adolescents cette fois-ci franchement agressifs. Le restaurant ferme ou ne souhaite pas nous recevoir. Une fois de plus, en langue arabe, j'effectue les salutations d'usage. Des rires fusent, mon accent peut-être ? Derechef le sésame « Français, Zidane » fait merveille. Tout le monde crie et parle en même temps : c'est la fête !

Par téléphone, Kader a pu contacter l'un de ses amis qui habite à Guémar, trente kilomètres plus au nord. Pour nous indiquer la route, il nous dépêche un éclaireur... en mobylette... sans lumières ! Nous sommes hébergés dans une maison spacieuse entourée comme il se doit de son mur d'enceinte. Je discute avec les occupants du lieu. Visite guidée : construites avec les moyens du bord, j'examine plusieurs machines électromécaniques à l'état de prototypes, des machines à ensacher. Je suis émerveillé par tant d'astuce et d'ingéniosité. La technologie s'invite dans notre périple...

Dimanche 1^{er} décembre

Dernière étape algérienne. Toujours ces petites dunes blanches, à l'infini. Et toujours ce vent, glacial. Dans les villages, de chaque côté de la route, des théories d'enfants

rejoignent leur école. Voici la frontière. Une heure et demie de formalités administratives. Tunisie, changement d'équipe. Kader et ses chauffeurs retournent à Djanet soit mille huit cents kilomètres à refaire !

Cette après-midi, visite d'une carrière de roses des sables. Curieuses cristallisations de gypse ! Albert descend dans un trou puis disparaît sous terre. Cinq mètres plus loin, il refait surface, trempé, transi. La mini-galerie est déjà vide. Douz, fin de l'étape à l'hôtel *Paradise* : dans les chambres, la lumière éclaire, les lits sont confortables, l'eau est chaude et les robinets fonctionnent...

*

Anté-journal

Dimanche 3 février 2002

*Totalement inhumaine** [9], suite :

« [...] en transformant les relations humaines en jeu de casino, où les gains de quelques-uns ne sont jamais que la somme des pertes de tous les autres, la mondialisation a fait des plus pauvres les financiers de dernier ressort des plus riches. Contrairement à ce que répètent à l'envi les VRP du néo-libéralisme, la pauvreté n'est pas un effet secondaire indésirable de la croissance, voué à se résorber avec le temps, en ce "bout du tunnel" mythique qui n'est que la version ferroviaire des célèbres "lendemain qui chantent". Elle en est le principe actif, l'indispensable condition de possibilité. L'économie mondialisée a besoin de gueux comme le feu a besoin de bois. »

Dimanche 10 février

Je viens de signer la notification officielle de mon congé sans solde.

Dimanche 3 mars

André Gide, *Les nourritures terrestres et Les nouvelles nourritures*** [11] :

« Départs horribles dans la demi-clarté d'avant l'aube. Grelottement de l'âme et de la chair.

* *op. cit.*

** © éditions Gallimard, avec leur aimable autorisation.

Vertige. On cherche ce qu'on pourrait bien emporter encore. – Qu'aimes-tu tant dans les départs, Ménélaque ? Il répondit : – L'avant-goût de la mort.

[...] Âpre terre ; terre sans bonté, sans douceur ; terre de passion, de ferveur ; terre aimée des prophètes – ah ! douloureux désert, désert de gloire, je t'ai passionnément aimé.

[...] Ah ! pouvoir échapper à moi-même ! Je bondirais par-dessus la contrainte où le respect de moi m'a soumis. Ma narine est ouverte aux vents. Ah ! lever l'ancre, et pour la plus téméraire aventure... Et que cela ne tirât pas à conséquence pour demain. »

VII

EN TUNISIE

De Douz à Ben Guerdane pour rejoindre
Tripoli en Libye

– *Le retour des bosses.* – *Jupiter.* – *Vent, froid et humidité.*
– *Tripoli... by night !* – *Des trombes d'eau.*

Lundi 2 décembre 2002

Promenade en ville. Il n'y a pas beaucoup de touristes en cette saison. Depuis leur boutique ou sur le marché, les commerçants nous interpellent. Les dinars algériens ne sont pas acceptés. J'achète des pellicules photo que je paye... en euros ! Au hasard des rues, nous entrons dans un atelier de mécanique où trône un vieux tour tchécoslovaque. Discussion avec le patron et ses employés.

La matinée s'achève, il est temps de rejoindre les 4 x 4. Direction générale : plein sud. Nous retrouvons le Grand erg oriental et, comme à El-Oued, ses petites dunes, deux mètres de haut, pas plus. C'est le même erg mais ici le sable est jaune. Extrêmement fin, il vole, il flotte, il s'introduit partout : mon stylo bute sur les grains qui ont envahi mon carnet de notes !

Pas de goudron, pas de piste. Les dunes sont de plus en plus resserrées, il faut s'arrêter. Le conducteur descend,

monte sur une grande bosse et cherche un passage. Du bras, il indique à ses collègues le meilleur itinéraire.

Le vent souffle en tempête, un brouillard de sable déforme le paysage. Cette nuit il va faire froid, nous montons les tentes. La tâche n'est pas facile : le sol est mou et les sardines ne tiennent pas. Soignant le mal par le mal, c'est avec des bourrelets de sable que nous immobilisons la toile...

Mardi 3 décembre

Matinée dans le parc des Gazelles. Le terrain est clôturé, curieux en plein erg ! Nous franchissons un large portail. Après deux heures de slalom dans ces satanés champs de bosses, nous nous retrouvons... à la case départ : un petit tour pour amuser les gazelles ? Finaudes, elles sont restées bien discrètes !

Le ciel est gris. Le vent qui s'était calmé reprend de plus belle. Nous pique-niquons à l'abri, dans les voitures : de la taguella, des carottes cuites la veille au soir, des mandarines et des dattes.

Nous nous dirigeons vers l'oasis de Ksar Rhilane. Devant nous, fier et solitaire, se dresse un ancien fort romain. Bâti sur une colline rocheuse, il contrôlait toute la région. Une invocation divine gravée dans un linteau de pierre nous accueille dès l'entrée principale : IOV OPTIMAX VIC (Jupiter le très grand, le victorieux). Pour apprécier la toute-puissance du site, je grimpe sur le toit en terrasse. Rien ne s'oppose au vent terrible qui balaye le pays. Des gifles de sable me poncent le visage. Partout les grains se faufilent : dans mes poches, pourtant fermées, dans ma bouche, dans mon sac.

Protégée par des tamaris géants, voici l'oasis. La source est légèrement sulfureuse, elle alimente deux grands bassins peu profonds. L'eau est chaude et transparente. Tout autour, des petites boutiques. Brutalement le vent tombe... et il se met à pleuvoir ! Nous nous éloignons de cet endroit un peu trop touristique et très vite nous retrouvons le désert. Bivouac et corvée de bois. La nuit tombée, nous nous réfugions près du feu. Chaleur mauritanienne, tu nous manques...

Mercredi 4 décembre

Debout cinq heures trente. Pas de lune, l'obscurité est totale. Il fait froid – à peine 2° – et surtout très humide. Le vent souffle en rafales. Je plie ma tente mais elle se rebelle. Elle est trempée et j'ai les doigts gelés. Départ sept heures. Le pick-up devant nous quitter, nous nous entassons dans les deux 4 x 4 avec la totalité des bagages. Trajet pénible. Nous voyons arriver le macadam avec soulagement.

Medenine puis Ben Guerdane, la Méditerranée est toute proche. Halte au poste frontière de Raz Jedir. Il y a quelques années, ce n'était qu'un immense hangar, gris et sinistre. Aujourd'hui, c'est un beau bâtiment de briques rouges, moderne et flambant neuf. Un minibus vient nous chercher. Transbordement des sacs, nous entrons en Libye.

Sur la quatre voies, le trafic est intense et la conduite... sportive ! Beaucoup de voitures modernes, très rapides. Pour doubler, c'est comme en Sicile : quand il y a de la place pour deux, il y en a pour trois. Et pour faire demi-tour, pas de problème, il suffit de couper le terre-plein central ! Sur la bande d'arrêt d'urgence, des « mobiles divers et variés »

roulent à contresens. In cha' Allah, nous n'avons que mille huit cents kilomètres à parcourir dans ce pays !

Visite de Sabrata. Trop de ciment, trop de béton dans la reconstruction du théâtre antique : dommage ! Une clôture métallique ferme le site. Mais je connais un passage « secret » puis un petit sentier qui zigzague jusqu'à la côte à travers taillis et buissons. J'arrive ainsi au très beau temple d'Isis. L'herbe est verte, la mer est bleue : où est le désert, où sont les chameaux ?

Notre équipe est constituée d'un guide, Rissa Abichini (il est aussi le chef de l'agence libyenne), d'un chauffeur, Mohamed Khalifa, et d'un « policier touristique », Mofteh. Au coucher du soleil, le minibus s'arrête. Prière et rupture du jeûne au bord de la route : un peu de thé, du lait et quelques dattes. Le Ramadan se termine et demain, ce sera jour de fête.

Tripoli, hôtel *Granata*. Dîner sympathique au premier étage d'un petit restaurant : du poulet et des frites ! Retour dans les chambres puis escapade nocturne... Nous traversons la place Verte, Assaha al-Khadrah. La fête a déjà commencé. Des motos et des calèches servent de décor aux photographes professionnels. En face, la médina et ses souks. Les ruelles sont étroites et la foule est compacte, pas facile de se frayer un passage, encore moins de se suivre. Sans prévenir, un violent orage éclate juste au-dessus de nos têtes. Et comme rien n'est prévu pour évacuer rapidement une grande quantité d'eau, c'est tout de suite Venise-en-Libye ! Minuit, retour à l'hôtel. Lessive et cartes postales. À trois heures du matin, je colle un dernier timbre...

*

Vendredi 8 mars 2002

Quarante-cinq morts aujourd'hui en Palestine. La violence progresse chaque jour davantage. En France, la campagne pour l'élection présidentielle est lamentable. En Afghanistan, les combats au sol ont repris entre les talibans et l'armée US. En Géorgie, au Yémen, des troupes américaines ont pris pied. Elles sont déjà bien présentes en Asie centrale, dans les républiques de l'ex-URSS.

Dire que nous étions en Ouzbékistan et au Turkménistan pendant l'été 2000 !

Je vais reprendre ma lecture d'André Gide, *Amyntas** [12], c'est plus sain...

« De Biskra à Touggourt. Décembre 1900
M'reyer,
... où l'on arrive à la nuit close. Bordj ; vaste cour, et comment la dire assez morne ? Tout y manque ; elle est vaste sans peine ; ici rien ne coûte moins que l'espace.

[...] Bou-Saada, II
Lettre à M. ..., samedi.
L'angoisse n'est qu'en nous ; ce pays est au contraire très calme ; mais cette question nous étreint : est-ce *avant*, est-ce *après* la vie ? Est-ce ainsi que notre terre était – ou qu'elle deviendra ? Un chaos de roches. – Qu'elles sont belles sous le soleil ! »

* © éditions Gallimard, avec leur aimable autorisation.

Dimanche 10 mars, Saint-Chéron

Nous avons repris nos marches de week-end. Le château du Marais, dans l'ouest du Hurepoix, entre les vallées de l'Orge et de la Remarde. Nous commençons notre randonnée à la gare de Saint-Chéron. La placette est devenue parking. De petites sentes se faufilent au fond des jardins. Elles grimpent vers le haut du village. Un large chemin pavé formant un long escalier nous amène au cimetière. La peinture bleue de la rampe en métal est tout écaillée. Nous pénétrons dans les Grands bois. Le tapis de feuilles mortes craque sous nos pas. À quelques centaines de mètres, un gros hélicoptère de travaux vient troubler notre pique-nique : il fait du survol au-dessus de la clairière. Nous longeons deux châteaux dont l'un possède un très joli plan d'eau. La lumière rasante du soleil qui se couche baigne le paysage d'un ton chaud et rassurant. Le vent est tombé, la température est douce, tout semble se calmer dans la quiétude du soir. Descentes et remontées se succèdent. Le circuit se termine, retour au point de départ. Sur le parking de la gare, les jeunes du village sont réunis autour d'un manège d'autos tamponneuses.

VIII

EN LIBYE

De Tripoli à Tubruq via Bingazi et al-Bayda
pour rejoindre Siwa en Égypte

Le poulet libyen. – Balade en ville. – 5A1A. – La poste, encore ! – La fin du Ramadan. – Aux urgences... – Le troisième homme. – La pendule. – Sur la côte. – De bien vieilles pierres. – « La » cascade. – Trois cimetières européens. – La frontière.

Jeudi 5 décembre 2002

Balade à pied, accompagnés de Moftah, comme il se doit. Nous parcourons la médina, longeons l'arc de triomphe dédié à Marc Aurèle et visitons la mosquée Gurgi. Dans ce même quartier, je me souviens avoir vu une église en partie détruite par des tirs de missiles. Nous y arrivons. L'espace est grillagé, le portail est fermé. Où est le gardien ? Nous partons à sa recherche. Le voilà ! Bien gentiment, il accepte de nous faire entrer. À l'intérieur, surprise : tout est blanc, tout est vide. Entièrement restauré, l'édifice a perdu sa fonction première, il abrite maintenant le Centre d'art contemporain. Sur place, les équipes techniques de la ville préparent la prochaine exposition de tableaux.

Les pluies de la veille ont fait de gros dégâts. Les plaques d'égout ont disparu, laissant sous nos pieds des trous béants.

Certaines rues sont inondées : impossible de passer. Nous sommes obligés de contourner une partie du vieux Tripoli. Sur le trottoir de l'avenue, des Noirs, jeunes et désœuvrés, discutent en français. Je traîne à l'arrière et, discrètement, s'instaure un début de dialogue. Notre policier touristique repère mon manège : courtoisement mais fermement, il me demande de bien vouloir presser le pas...

Sur notre gauche, contraste : un hôtel international cinq étoiles, une tour très fine dont la section a la forme d'un croissant. Retour dans les ruelles de la médina. Quelques boutiques sont ouvertes. On peut y acheter des cassettes d'Eminem ou des vidéo-clips : la Libye a bien changé depuis la levée de l'embargo ! Vers midi trente, nous rejoignons notre petit restaurant. Même menu qu'hier soir : des frites et du poulet... Retour à l'hôtel, toujours sous bonne garde.

Nouvelle séance de lessive. Péniblement, nous avons tendu deux cordes au-dessus des lits. Les vêtements qui sèchent sont autant de drapeaux qui pendent... Vers seize heures nous ressortons avec Moftah. Tentative de visite du musée, mais il est fermé : aujourd'hui c'est le premier jour de l'Aïd al-Fitr (ou Aïd as-Saghir, la « petite fête »), la fin du Ramadan. Nous nous rabattons sur le front de mer, direction : la fête foraine. Ici aussi de nombreux jeunes d'Afrique noire ont envahi la place : lunettes de soleil provocantes, cuirs neufs mais souvent bien trop grands, jeans moulants à grosse couture apparente, chaussures de parrain sicilien ! L'accord des couleurs est une véritable injure à l'harmonie universelle. Dans de longues poses de caïd, ils se prennent en photo, les uns les autres, face à la mer. J'interroge notre policier à leur sujet. Il m'explique

que la plupart de ces jeunes sont en fait des sans-papiers... Les libyens les voient d'ailleurs d'un assez mauvais œil. Et pourtant ce sont eux qui ramassent les poubelles, des tonnes de débris jetés dans les rues...

Arrivés à la fête foraine, la queue pour acheter les tickets s'étire sur vingt mètres, nous renonçons. Retour en ville, après avoir suivi le bord de mer ou plus exactement le bassin du port. Une autoroute urbaine nous barre le passage, il n'y a ni pont ni souterrain. Qu'à cela ne tienne : Moftah arrête la circulation et nous traversons... en courant ! Longue promenade dans Tripoli. Nous découvrons une nouvelle église, l'église Saint-François. Cette fois-ci, elle est ouverte au culte catholique. Rangés sur de petits meubles bas, des exemplaires de la Bible, en polonais ainsi qu'en coréen.

Nous passons à côté d'un grand centre de télécommunications. Beaucoup d'antennes. J'explique à notre policier que je suis radioamateur. Cette activité longtemps interdite ici est maintenant autorisée mais extrêmement peu pratiquée. Une minute plus tard je tombe en arrêt devant une grande inscription peinte sur un mur. En arabe bien sûr. À l'exception d'un seul « mot » écrit en caractères latins : 5A1A. « 5A », c'est le préfixe international de la Libye. Je suis devant le radio-club 5A1A. Incroyable coïncidence ! Dommage, il est fermé.

Nous approchons de la poste centrale. Je fais le pari de manger ma casquette si elle est ouverte. Moftah sourit. Il a raison : l'établissement nous accueille à bras ouverts... un seul guichet, mais quand même ! Le préposé nous confie ses classeurs de timbres, tous plus fous les uns que les autres : de vraies bandes dessinées, politiques, économiques ou

militaires, la plupart du temps à la gloire du Guide. Nous nous installons sur de longues tables en marbre et faisons notre petit marché, tranquillement : il suffit de sortir les vignettes choisies et de les payer...

La balade continue. Voici l'ancien palais Idriss I^{er}, devenu palais du Peuple, une immense bibliothèque. Sur le chemin du retour, nous avons la chance de pouvoir visiter un très beau centre de formation, l'École des arts et métiers. Deux magnolias géants ornent la cour intérieure. À l'étage, les patios sont reliés par des galeries qui courent le long des salles de classe. Partout des arcs et des mosaïques. Fatigués mais contents, nous regagnons l'hôtel vers dix-huit heures trente.

Dans la chambre, rien n'est sec ! L'atmosphère est irrespirable, digne d'une serre sous l'équateur. En réalité un courant d'air serait nécessaire. Nous transportons notre lessive dans la salle de bain car elle dispose d'une fenêtre. Le temps de manger un nouveau poulet frites (toujours au même restaurant), nous récidivons : sortie nocturne... Déception, tout est fermé, et dehors, il n'y a personne. Contrairement à hier, cette soirée-ci se passe à domicile et en famille !

Depuis notre arrivée à Tripoli, Dominique est restée alitée. La fièvre est revenue et ne baisse plus : 40°. Il va falloir prendre une décision. Dans moins d'une semaine, nous descendrons plein sud jusqu'au tropique du Cancer, plusieurs centaines de kilomètres de pur désert, sans secours, sans soins possibles... La dernière chance est à saisir ici, dans la capitale. Mais que faire, que dire et comment s'y prendre ?

Vendredi 6 décembre

Debout cinq heures quarante-cinq. Voici ce que nous décidons : nous partirons comme prévu à Leptis-Magna mais ce soir, nous reviendrons à Tripoli au lieu de continuer vers l'est. Pendant ce temps-là, Philippe Co. restera sur place pour organiser le rapatriement de Dominique. Nous laissons nos bagages à l'hôtel car nous y passerons une nuit supplémentaire.

Leptis-Magna ou plus exactement Lepcis Magna. Visite du musée. Des statues de femmes, intactes, sont exposées dans la galerie principale. Leurs drapés de pierre sont étonnants de charme et de finesse. Une demi-heure plus tard, guidés par Soliman, nous traversons les ruines romaines... au pas de course ! Déjeuner : quatrième poulet frites. Un grand tableau aux couleurs vives illumine l'un des murs du restaurant. Très kitsch, il représente Kadhafi sur un cheval, seul, en plein champ. Gage de paix et de prospérité, le vert intense du blé en herbe lui confère un petit air de jeunesse. Amusant, sur cette peinture il ressemble étrangement à Jack Lang ! Sur la route du retour, escale à l'aéroport : Myriam, Philippe Cl., Anne-Marie et Denis nous quittent ici, comme prévu. Depuis la fin de l'embargo, l'activité reprend, doucement. Il n'y a que trois vols aujourd'hui : Tunis, Malte et Paris.

À l'hôtel, Philippe Co. nous met au courant des derniers événements. Dominique devait partir à dix-huit heures par l'avion de Tunis mais le billet n'est jamais arrivé... Vers vingt heures, le veilleur de nuit nous informe que « Tounis » a rappelé : notre malade doit être hospitalisée de suite. À Tripoli donc. Et demain, « ils » viendront la chercher. Nous demandons à notre interlocuteur le nom et l'adresse du

meilleur établissement de la capitale. *Alea jacta est*, nous irons à la clinique Mukhtar. Je repense à ce fameux film avec Antony Quinn, mais ce n'est pas le moment ! Dans la ville, c'est à nouveau la fête, impossible de trouver un taxi. Le moral est au plus bas. Face à notre désarroi, le veilleur de nuit prend le pouvoir. Il appelle un membre de sa famille. Vingt et une heures, une voiture arrive. Nous nous y engouffrons, Dominique, Sandrine, Philippe Co. et moi. La circulation est infernale, les embouteillages monstrueux. Près de la clinique, pas facile de s'arrêter, la rue est très étroite. Après plusieurs navettes dans le quartier, nous finissons par trouver une place qui se libère juste à côté... des urgences ! Dans le hall d'accueil, de taille assez modeste, c'est la panique : il y a beaucoup de monde et un seul guichet. Dominique est installée au calme dans un petit box. Sandrine et Philippe Co. lui tiennent compagnie.

J'entreprends les formalités d'admission. Enfin, j'essaye... Je démarre en anglais : ça marche ! Mais je dois résister à la bousculade. Le préposé aux entrées ouvre deux grands dossiers : l'un en arabe, l'autre en anglais. Pas évident d'épeler dans chaque langue le nom, le prénom, l'adresse, etc. Venu aux nouvelles, Philippe Co. a une idée géniale :

– Prends ses papiers, ils sont bilingues !

Pas bête... En effet, pour obtenir le visa libyen, nous avons dû faire traduire nos passeports en arabe. Cette trasserie administrative nous est finalement fort utile. Je tends le livret à la bonne page et le tour est joué. Puis vient la question du paiement. Je montre les certificats d'assurance et le telex de Tunis. Je rêve, ça ne marchera jamais... Eh bien si !

– Voulez-vous une chambre particulière ?

Je ne m'attendais vraiment pas à cette question.

– ... Oui !

– Bon, alors c'est xxx dinars.

La somme me paraît astronomique et je dois avoir l'air consterné :

– Ne vous tracassez pas, on va se débrouiller ! Pourquoi venez-vous aux urgences ?

Comment dit-on « palu » en anglais ? Sans trop réfléchir je réponds :

– *Psalmodium falciparum* !

Il n'y a pas de palu en Libye, j'explique notre périple. Ce serait risible si ce n'était dramatique. Mais j'ai gagné :

– OK, un médecin va venir l'examiner.

Je me retourne vers le box pour annoncer la bonne nouvelle. Ils ont disparu, j'ai l'air malin ! Je les retrouve tous au premier étage, dans une chambre à deux lits, impeccable. Une infirmière vient poser une perfusion. Un jeune toubib arrive. J'expose la situation. Il se livre à un interrogatoire médical très précis, en anglais. Il faut se représenter la scène : nous sommes en pays musulman et « le » malade est une femme !

Nous abandonnons Dominique, dans son lit, dans une clinique, en Libye. Pas facile ! Nous lui confions tous les numéros de téléphone utiles. Demain, nous appellerons le médecin pour avoir des nouvelles.

– What is your name ? lui demandé-je, avant de partir.

Il hésite puis nous écrit son nom en arabe sur un petit bout de carte postale. Je lis tout haut :

– Wael !

Il est très étonné que je sache déchiffrer. Wael / Wa(ym)el, mektoub !

À l'hôtel, le veilleur nous annonce qu'il va contacter le docteur Wael :

– Why ?

– No, « Wael » !

La discussion devient franchement surréaliste puis tourne court : le téléphone sonne, c'est « Tounis » qui appelle. Plusieurs autres communications se succèdent. Nous n'y comprenons rien et finissons par laisser faire. Soudain, miracle :

– Tout est OK, le contact est établi entre nos médecins et ceux de « Tounis ». Soyez rassurés, demain vous pourrez partir tranquilles !

Philippe Co. m'explique :

– Ici, il faut toujours avoir un intermédiaire et lui faire confiance. Surtout ne pas chercher à comprendre sinon tout se bloque !

Il a parfaitement raison, c'est la théorie dite du « troisième homme ».

Pour nous détendre, je fais mine de vouloir acheter la pendule qui décore la réception de l'hôtel. Elle est accrochée juste au-dessus du panneau des clés. Évidemment, elle donne l'heure. Mais, beaucoup plus intéressant, les aiguilles courent sur un fond décoré d'une photo... de Kadhafi. Le veilleur joue le jeu :

– Dix dinars !

Je ne les ai pas. Je propose treize euros. Il hésite. Je fais monter les enchères :

– Quinze euros !

À ma grande surprise, il décroche la pendule et me la donne. Je reste sans voix :

– Si, si, elle est à vous. Comme il y a Kadhafi dessus ou plutôt dedans, elle n'a pas de prix alors je vous l'offre !

Je suis bien ennuyé. En plus du prix de la course, je donne une partie de la somme au jeune chauffeur qui nous a conduits à la clinique. Il saute de joie !

Mon beau cadeau n'a pas de verre de protection, il ne va pas être facile de le transporter dans mon sac sans tordre les aiguilles ! J'enlève la pile et je déclare :

– Cette pendule nous portera bonheur jusqu'à la fin du voyage. Je l'offrirai à Jacques pour agrémenter le mur de sa salle de réunion...

Il est presque trois heures du matin. Aujourd'hui, une fois encore, nous avons quasiment fait les deux tours... de l'horloge !

Samedi 7 décembre

Réveil à cinq heures trente... Nous ne sommes plus que sept : Colette, Éliane, Micheline, Sandrine, Albert, Philippe Co. et moi. Direction Bingazi, deuxième ville de Libye, soit plus de mille kilomètres à faire en suivant la côte, la mer à gauche, le désert à droite. Nous longeons l'immense golfe de Sirte. Arrêt déjeuner dans un restaurant genre snack routier, très fonctionnel, propre et lumineux. Du mouton grillé, ça nous change du poulet découpé à la hache !

Puis à nouveau le goudron, monotone. Beaucoup d'oléoducs filant vers quelque port pétrolier. Association d'idées : nous nous arrêtons pour faire le plein. Entre deux habitations, par terre, un boucher saigne une chèvre. Sa congénère sentant sa fin prochaine parvient à se libérer, elle se sauve. Un mouton regarde bêtement la scène. L'après-midi s'étire. Je finis par m'endormir, question d'habitude.

Ajdabiya, la nuit tombe. La conduite est toujours aussi sportive. Bingazi. À l'entrée de la ville, les lumières de l'éclairage public se reflètent dans un grand lac artificiel. Vingt et une heures, un taxi nous guide jusqu'à l'hôtel *Africa*. Tiens, ça me rappelle Bamako... mais c'est si loin déjà...

Dimanche 8 décembre

Ce matin, nous terminons quelques formalités administratives afin d'obtenir le fameux cachet triangulaire qui aurait dû être apposé sur nos passeports lors de notre passage à la frontière. Onze heures trente, nous reprenons la route vers l'est. Assez rapidement le désert cède la place au djebel Akhdar, un petit massif montagneux verdoyant. Visite de Qsar Libya, un fort ottoman, à mi-parcours entre al-Marj et al-Bayda. Sur les murs, cinquante mosaïques byzantines, magnifiquement préservées. Dans le livre d'or, nous retrouvons la signature de Jacques Chirac (1976) avec ce commentaire : « Merveilleux ! » Un petit sentier conduit à une ancienne église du VI^e siècle. Elle est en ruine, il n'en reste que le soubassement.

La route serpente en plein maquis. Couleurs et odeurs, on se croirait en Provence. Nous nous arrêtons au bord des gorges creusées par l'oued al-Kuf. Tout en bas la falaise est truffée de grottes. Au début des années trente, elles ont servi de refuge à Omar al-Mukhtar lors de sa résistance contre l'envahisseur italien.

Arrivée à al-Bayda, hôtel *Loualouat al-Jabal al-Akhdar*, « La perle de la montagne Akhdar ». Les rues sont commerçantes et les magasins modernes. En hi-fi comme en électroménager, beaucoup de produits coréens. Philippe Co.

parvient à téléphoner à notre assureur : Dominique est toujours à Tunis. Elle a été admise en soins intensifs mais son processus vital n'est plus engagé.

Ce soir le ciel est à nouveau menaçant. Un violent orage éclate, toutes les lumières s'éteignent. Au restaurant, le grill s'arrête. Nous allumons des bougies. Pour changer du poulet nous choisissons de la viande hachée. Nous le regretterons bien vite...

Lundi 9 décembre

Il pleut des cordes et des cordes puis, petit à petit, le soleil revient. Ce matin visite de Cyrène, cette après-midi visite d'Apollonia. Seize heures, nous marchons jusqu'aux vestiges du port antique. Albert, Philippe Co. et moi poursuivons notre exploration jusqu'au théâtre grec. Adossé à la colline, ses gradins sont taillés dans la roche et tournés vers le large. En arrière-plan, le décor, grandiose : les eaux bleues de la Méditerranée. L'air est pur, le ciel est lavé, la lumière est belle. Soudain la foule se tait. Deux acteurs viennent d'entrer en scène, le premier acte a commencé... Mais non, il n'y a personne !

Mardi 10 décembre

Nous sortons du djebel. Darnah : en front de mer, la ville est complètement sinistrée. Les immeubles sont gris, troués, barricadés ou murés. La chaussée est étroite, elle se faufile entre la digue et ces bâtiments en ruine. Les plus grosses vagues viennent mourir sur le macadam, à deux pas des

façades ; les habitants ont fui. Un peu plus à l'intérieur des terres, contraste : la ville est charmante. Retour dans la montagne. Nous cherchons « La » cascade. Sans succès. Guidé par un taxi, notre minibus remonte l'oued Darnah. Après avoir parcouru une dizaine de kilomètres, effectivement, la voici ! Elle n'est pas très impressionnante mais elle mérite bien un petit détour : cette cascade est « unique », il n'y en aurait pas d'autre dans tout le pays !

Nous reprenons la route principale, plein est. Tubruq. Déjeuner sur le sable, face au port. Au menu : du poisson ! Le patron du restaurant nous donne quelques dépliants touristiques. Sur le plan, au centre, nous repérons un musée. Pas de chance, il est fermé. Mais ici aussi, nous retrouvons l'homme qui a la clé. Il est bizarre ce musée : s'y côtoient un vieux vélo, un reste de masque à gaz, une invraisemblable collection de papillons, une photo jaunie de Mussolini. Tout est à l'avenant : un véritable délire – ou délice ? – surréaliste. En face, un terrain vague, un mini-char et deux canons italiens. Par terre, des morceaux de ferraille rouillée, des débris de verre. Et tout autour, des enfants qui courent et qui jouent, pieds nus.

Nous visitons le cimetière militaire français, de taille assez modeste, puis celui du Commonwealth, beaucoup plus important. La nécropole allemande est, quant à elle, radicalement différente : sur la colline, au-dessus du port, se dresse un formidable château fort. Carré, massif, flanqué d'une énorme tour à chaque angle, cet édifice abrite un gigantesque ossuaire.

Nous passerons la nuit dans un « grand » hôtel, une barre immense, tout en longueur. Le robinet du lavabo ne fournit qu'un jus rouge et fétide, les vannes doivent être fermées. Où sont-elles ? Avec nos tournevis nous ouvrons toutes les

trappes, dans les chambres, dans le couloir. Rien. En réalité il n'y a plus d'eau. Descente à la réception qui fait semblant de ne pas comprendre. Puis, miracle, l'eau revient. Le temps de purger la tuyauterie, nous nous attaquons aux postes de télévision. De vieux modèles : nous tournons toutes les molettes de réglage et réussissons à capter quelques images...

Mercredi 11 décembre

Onze heures, nous arrivons à la frontière égyptienne. La route est fermée... par une double porte ! De chaque côté, des bâtiments sans fenêtres et un mur en béton. Nous avons la désagréable impression d'être piégés dans un cul-de-sac. Tout le monde descend. Le temps d'avalier nos sandwiches côté Libye, nous remontons à toute allure dans le minibus :

– On avance !

La double porte s'ouvre mais nous sommes vite bloqués : nos libyens n'ont pas de visas pour l'Égypte et nos égyptiens n'auraient pas de visas pour la Libye. Il y a plusieurs kilomètres de no man's land, il nous faudrait des chameaux ou des ânes pour porter les bagages. Je trouve la situation assez cocasse, depuis le temps que cela devait arriver ! Aucune solution en vue. Selon la méthode dite « du veilleur de nuit », nous attendons qu'un tiers se manifeste. De nombreux piétons franchissent la frontière, d'autres sont refoulés, un vieil homme pleure. Pendant deux heures, plus rien ne bouge, c'est long. OK, surtout ne pas s'énerver ! Vers quatorze heures des 4 x 4 viennent se garer devant notre minibus : ce sont nos nouveaux guides, comment ont-ils fait pour passer ? Simple : un taxi – le fameux « troisième homme » – était allé les avertir côté Égypte. Et miracle, ils

ont fini par obtenir les autorisations nécessaires pour entrer en Libye. Tout compte fait, un taxi à « Tobrouk », quoi de plus naturel ?

Siwa, encore cinq cents kilomètres à faire. À mi-parcours, le soleil se couche. Sur le côté gauche de la route, je repère de minuscules panneaux régulièrement espacés et sur chaque panneau... une tête de mort : le terrain est miné ! Vingt heures trente, hôtel *Paradise*, des petites chambres toutes simples, semées dans l'oasis. Un couple de Suisses nous rejoint et nous accompagnera jusqu'au Caire.

La récréation libyenne est terminée. Demain, nous allons plonger plein sud et découvrir la Grande mer de sable...

*

Anté-journal

Lundi 18 mars 2002

Roger Frison-Roche, *Carnets sahariens, l'appel du Hoggar et autres méharées** [13] :

« À l'origine de ce que je suis devenu, il y a eu cette marche lente, sans commencement ni fin, sur cette terre d'éternité, où le rêve et l'aventure, où la vie et la mort, le présent et le passé, la terre et les étoiles alternent indéfiniment pour composer une ardente symphonie, ponctuée par le chant du vent dans les dunes des grands ergs ou les orgues de pierre des tassilis, tout à coup brisée par le plus profond des silences, ce silence des espaces infinis qui firent rêver Pascal, Psichari, ou le Père de Foucauld. »

Mardi 2 avril, Noisy-le-Grand

Appel sur mon portable, c'est Marie. Très mauvaise nouvelle : sa demande de mise en disponibilité est refusée ! Elle ne pourra donc partir. C'est une immense déception pour nous deux.

Vendredi 5 avril

Nous allons tenter un recours gracieux, mais sans grand espoir.

Nous continuons de suivre vaillamment notre cours d'arabe chaque vendredi soir à la MJC de Ris-Orangis.

* © éditions Flammarion, avec leur aimable autorisation.

Lundi 15 avril, Évry

Entretien de Marie avec l'inspecteur d'académie adjoint. La réponse est « non » mais un très faible espoir subsiste si Marie fait la rentrée, ce qui ne lui pose pas de problème majeur.

Dimanche 21 avril

Catastrophe nationale... Vingt heures une, Le Pen sera présent au second tour des élections présidentielles, face à Chirac ! Jospin, éliminé, quitte la scène. Pendant ce temps-là, à Ramallah, Arafat est toujours « prisonnier ». À Bethléem, deux cents palestiniens se sont réfugiés dans la basilique de la Nativité, sans eau, sans soins. Des musulmans trouvant refuge dans une église chrétienne (et pas n'importe laquelle !), assiégés par des israélites, quelle curieuse situation...

Lundi 22 avril, Ballancourt

Les étangs, soleil magnifique, température aux environs de 25°. Marche faite pour nous changer les idées après le premier tour des présidentielles...

Samedi 27 avril, Étréchy

Pluie et vent glacial sur le plateau entre la ferme du Coudray et le bois des Fiches puis beau temps. Nous avons rencontré deux biches, un chevreuil, deux très grands écureuils roux... et une taupe.

Dimanche 5 mai

Deuxième tour des présidentielles : Chirac l'emporte avec plus de 80 % des voix !

Mercredi 8 mai, Méréville

Tracé sympathique le long de la Juine et des cressonnières puis sur le plateau, dans les champs. Nous avons traversé la « frontière » entre l'Essonne et le Loiret. En fin de balade nous avons vu trois lièvres...

Attentat à Karachi : dix morts, des Français travaillant sur un chantier de la DCN. En Israël les attentats recommencent : dix-sept morts.

Lundi 20 mai, lundi de Pentecôte, Boissy-la-Rivière

C'est Marie qui guide. Vallée de la Juine : Étampes et la Chalouette, pique-nique au petit château d'Artondu, ferme de Malmaison, Boissy-la-Rivière, Bierville (et son château... de la CFDT !), Ormoy-la-Rivière. Un pèlerinage plus qu'étrange, en pleine forêt, avec plusieurs haltes « Regina Pacis, O.P.N. » (Reine de la Paix, Priez Pour Nous) ! Goûter au vieux moulin des Clercs, sur les bords de la Juine. Magnifique soleil toute la journée. Dans quatre mois très exactement ce sera la veille du grand départ. Marie ne sait toujours pas si elle pourra m'accompagner...

Dimanche 2 juin, Chalou-Moulineux

Nous explorons la vallée de la Chalouette et découvrons sa source consacrée à Sainte-Apolline. Un basset nous tient compagnie pour le pique-nique puis il nous ouvre la route pendant un bon kilomètre, de Boinville au Creux chemin. Temps lourd et orageux.

IX

EN ÉGYPTE

De Siwa au Sinaï via la Grande mer de sable, le désert
Blanc et Le Caire pour rejoindre Aqaba en Jordanie

– *Un autre concept ! – GPS et téléphones. – Navigation hauturière, comme disait Monod. – Les joies des plaques à sable. – Le fameux verre libyque ! – Le wadi Abd al-Malik. – La balise frontière n° 18. – La grotte des Nageurs. – Après Le patient anglais, Le salaire de la peur ? – Un peu d'électronique nocturne... – Une passagère clandestine. – La balise Saviem n° 21. – Les jarres du père Ballas. – Le désert Blanc. – Les pyramides ! – Suez. – Le décalogue. – « À Aqaba ! »*

Jeudi 12 décembre 2002

À la sortie de Siwa, nous nous arrêtons devant l'entrée d'une caserne. Elle est fermée. Il n'y a personne, pas même une sentinelle. Coups de klaxon. Une porte s'ouvre. Un militaire vient s'asseoir à l'avant du 4 x 4. Il s'endort aussitôt : nous sommes sous bonne garde !

L'équipe, la navigation, la conduite, comme dit Philippe Co., c'est « un autre concept ! » Notre caravane est composée d'un camion tout-terrain d'origine bulgare – ou tchèque ? – et de trois voitures fortement chargées. Boudi, le chef, navigue au GPS. Ça bipe et ça clignote de tout côté. Sur la

planche de bord : deux téléphones. Tiens, un appel sur le satellitaire ! Il n'y a pas d'antenne extérieure : Boudi est obligé de passer la tête par la fenêtre, avec son téléphone bien sûr. Tout en roulant, tout en fumant. Pendant les pauses, il balaye les six bandes ondes courtes de son autoradio pour mettre en mémoire les stations qui émettent en français. Radio France Internationale par exemple, sur 21,620 MHz. Très bonne réception. Nous apprenons que la Corée a repris ses « essais » nucléaires.

La Grande mer de sable, nous y sommes. C'est véritablement une... grande... mer... de sable ! Saisissante, angoissante. Ne pas trop réfléchir. Ce n'est pas le Grand bleu, mais le Grand jaune. Avec la même impression de s'enfoncer, d'aller toujours plus loin. Plus loin dans un désert où toute vie s'est éteinte. Aucun arbre, aucune herbe. Aucun animal, aucun puits. Aucun humain, personne.

Le terrain est relativement plat. Nous roulons dans une vallée dont la largeur varie entre un et dix kilomètres, bordée de chaque côté par un cordon de dunes massif et rectiligne. La lumière est forte. Le sable est dur, on roule vite... Soudain, sans transition, sans changement de couleur ni de texture du moins vu du poste de conduite, il devient mou, très mou. Ça freine sec, tout seul ! En moins de cinq mètres, si un appui plus solide n'a pas été retrouvé, c'est l'enlèvement garanti. Puis on repart... pour quelques mètres : à nouveau il faut faire usage des plaques à sable, lourdes et coupantes. Nous progressons en pointillés, on joue à saute-mouton. Boudi conduit le 4 x 4 de tête. Il fume sans arrêt. Heureusement sa fenêtre reste ouverte.

Treize heures trente, déjeuner rapide : un sandwich préparé sur le capot, une orange, un verre de 7up[®]. Nous nous enlions, encore et encore ! Malgré de multiples arrêts, le camion et les deux autres voitures ne nous suivent plus. Je ne comprends pas pourquoi les véhicules ne roulent pas ensemble. Boudi est obligé de faire demi-tour pour aller aux nouvelles. Cette scène se répète toute l'après-midi. Curieuse méthode. Moi, ça ne me dérange pas, au contraire : je vois le paysage deux fois dans un sens et une fois dans l'autre ! La journée se termine par un ensablement magistral. Nous devons mettre huit plaques pour sortir du piège, trente minutes de terrassement...

Arrive l'heure du bivouac. Et là, surprise de taille : des tables et des chaises pliantes sortent du 4 x 4 « cuisine ». Puis un chapiteau, de je ne sais où, du camion ? Parlons-en du camion : trois mille litres d'eau, soit trois tonnes ! À l'extérieur, sur le côté gauche, une tuyauterie métallique installée à demeure alimente... un robinet. Toujours dans le camion, la réserve de gazole. Plus un nombre invraisemblable de cartons remplis de bouteilles d'eau minérale ; de la nourriture, des pneus, des pièces mécaniques et tout un bric-à-brac dont la méthode de rangement doit obéir à une logique locale qui me dépasse. Il fait déjà nuit. Tout à coup, une lumière blanche et violente nous agresse. Une météorite ? Non, c'est une guirlande électrique qui vient d'être branchée sur la batterie. Elle éclaire... la salle à manger ! Le repas est servi dans des assiettes en carton. Verres, cuillères et fourchettes sont en plastique. À usage unique ! À la fin du dîner, un chauffeur grimpe à l'arrière du camion. Il réapparaît les bras chargés de trois bûches de bois. Puis il allume un grand feu. Ensemble nous formons le cercle, chacun sur sa chaise. C'est vraiment « un autre concept »...

Vendredi 13 décembre

Ma toile de tente est trempée, intérieur comme extérieur : la condensation et la rosée ! Amusant, notre treizième semaine de voyage démarre un vendredi 13... Pour changer je monte dans le 4 x 4 de Salah. Cinq minutes après le départ nous sommes déjà perdus : nous ne voyons plus la voiture de tête, celle du boss. À coup sûr Boudi va faire demi-tour. Le voilà. Grosse colère du chef :

– Tu vois l’image que tu donnes aux touristes ! Maintenant tu roules dans mes traces.

Et il repart... à toute allure !

Nous le retrouvons près d’une décharge : des boîtes de conserve, des fûts, des bouteilles. Tout est décapé, poli par le vent. Des pneus, des morceaux de chambre à air. Un panier en osier partiellement ensablé. Nous le dégageons. C’est une cage à oiseau... En toute illégalité, des libyens pratiquent ici la chasse au faucon. Je me demande ce qu’ils peuvent bien attraper, il n’y a rien, pas un oiseau, pas même une mouche. Boudi nous explique : ils amènent leurs propres pigeons !

Plus loin nous apercevons des cercles de pierres. Nouvel arrêt. Il ne s’agit pas d’un site archéologique, ce sont les traces d’un balisage. Pendant la seconde guerre mondiale, de petits avions venaient larguer des vivres, de l’essence et de l’eau pour ravitailler le fameux Long Range Desert Group. Les bidons ont une forme parallélépipédique caractéristique. D’assez petite taille, donc pas trop lourds, ils pouvaient être emportés rapidement. D’où provenaient les pierres ? Je n’en ai vue aucune depuis des kilomètres...

À nouveau nous nous perdons. Aïe... Pourtant nous suivons des traces de pneu. Les empreintes dans le sable me paraissent bien étroites. Revoici Boudi... Ça va chauffer. Nous nous faisons tout petits :

- Pourquoi tu ne suis plus mes traces ?
- Mais je les suis !
- Non, ce sont des traces de motos !

Malgré tout, le chef reste calme. Je le sens plutôt inquiet :

– Ça ne lui est jamais arrivé de faire des conneries pareilles...

Il nous faut maintenant changer de vallée : trouver le bon passage, gravir le mur de sable et redescendre. Étrange, nous naviguons toujours dans le même paysage. Boudi nous explique que la Grande mer est ainsi faite : toutes les vallées sont parallèles.

Quinze heures trente, pause sandwiches. En réalité, c'est le bivouac. La nuit s'annonce froide. Vers dix-sept heures, excursion : nous repartons en 4 x 4 à la recherche du fameux verre libyque. Grosse excitation. Nous n'y croyons pas trop. Nous roulons pendant un bon quart d'heure. Soudain Boudi s'arrête :

- C'est ici !

Nous courons dans tous les sens. Des exclamations fusent : à chaque découverte nous crions comme des gosses qui auraient trouvé des œufs de Pâques cachés dans l'herbe. La « pierre » est extraordinaire, verdâtre ou jaunâtre, claire, souvent translucide, parfois laiteuse.

Retour au campement. Le soleil est déjà couché. De toute la journée, à trente secondes près, la longitude n'a pas changé : la descente continue, plein sud...

Samedi 14 décembre

Trois heures du matin, mon réveil sonne, c'est le passage des Perséides. Je quitte mon sac de couchage et j'attends, le nez en l'air. Un vent glacial me congèle sur place. Déception : cette nuit, pas de pluie cosmique. Quelques rares météores traversent le ciel.

Dix heures, nous obliquons au sud-ouest. Le paysage change. Les pierres et les cailloux sont de retour. Appuyé contre un rocher, nous apercevons le goulot d'une bouteille aux trois quarts enfouie dans le sable. Elle contient une feuille de papier roulée. Nous l'extrayons avec moult précautions. Que va-t-on découvrir ? Le message est écrit en allemand. Plusieurs mots sont effacés. Il se termine par une information rassurante : « Tout va bien ! » Nous replaçons le document dans la bouteille. Treize heures, arrêt déjeuner. Des hamburgers dans des galettes – l'autre concept...

En fin d'après-midi, nouvelle excursion. Nous allons rejoindre le wadi Abd al-Malik. Cent trente kilomètres aller-retour. Les dunes, orange, prennent une belle couleur lilas. Petit à petit, elles virent au mauve puis au violet. Surprise : quelques acacias se dressent dans le lit de l'oued. De talus en talus, nous suivons des traces de lièvres. Sommes-nous à Zarzura, la fameuse oasis perdue ? La vallée semble finir en cul-de-sac. Les violets cèdent la place aux gris. Un dernier sursaut, une petite pointe d'argent, et très rapidement la nuit s'installe.

Retour au bivouac. Impressionnant, le 4 x 4 dans le noir ! On se croirait dans la cabine d'un bateau sans hublots. J'ai le mal de mer...

Dimanche 15 décembre

Lever matinal, cinq heures. Nous arrivons à la balise numéro ١٨ (18). Les chiffres sont peints sur le corps d'un gros fût rempli de pierres et de sable. « ١٨ », comme le dessin des lignes de la main, la main droite... Planté dans ce fût un gros tube en acier supporte une pancarte. Un poteau indicateur, ici, en plein désert ! Sur une face, en arabe, on peut lire « msr » c'est-à-dire misr qui veut dire Égypte. Sur l'autre, le mot « lbya », surchargeant une ancienne inscription à moitié effacée : « soudan ». Nous pénétrons donc en Libye, sans contrôle ni cachets !

Plus loin, nouvel arrêt. Le sable est dur, entièrement recouvert d'une couche de petits cailloux. Du bout du pied je grave la date et mon adresse e-mail. Un jour peut-être quelqu'un m'écrira... Mais bien vite le vent effacera toute trace de mon passage !

Après ce bref séjour en territoire étranger, retour en Égypte. Sans balise. Nous approchons du Gilf Kébir, le Grand escarpement. Grandiose ! Du sable, des garas¹, des inselbergs, des pans de tassili orange, violets. Du blanc très blanc, comme du lait. Des jaunes soutenus, on dirait de la crème patissière. Puis d'autres violets, des lie-de-vin. Des schistes lilas. L'allure du terrain : tout en paradoxe, des faux plats, des passes, de modestes plongées. Rien qui ne bouche vraiment la vue. Et pourtant, du haut de chaque

1. Gara : butte à sommet tronqué, de forme tabulaire, émergeant d'une plaine, d'un reg.

plateau, c'est un enchantement sans cesse renouvelé : les horizons, les formes, les couleurs, tout a changé. Le spectacle est permanent.

Nous arrivons au pied d'une falaise de grès. La grotte des Nageurs, *Le patient anglais*, c'est ici ! Pas de bougies pour veiller l'amante qui se meurt ; son compagnon est parti chercher du secours... Plus sérieusement : la roche s'effrite, les peintures se détériorent. Qu'en restera-t-il dans quelques années ?

Boudi nous annonce que nous allons bientôt franchir la passe d'Akaba. Il faudra être sages et ne pas sortir des voitures.

– Ah bon, pourquoi ?

– Parce que le secteur est miné !

– ...

– Pas de panique, je connais bien les parages !

Est-il sérieux ? Nous n'en saurons rien. Je suis en tête, dans la voiture du chef. Dans le 4 x 4, plus personne ne parle. Nous attaquons le col par le flanc gauche. En fait de passe, ça ne passe pas vraiment. Il faut reculer, doucement, dans nos traces. Deuxième essai. Au milieu de la pente, les roues patinent dans le sable mou. Pas question de descendre pour pousser ! Quitte ou double : Boudi franchit l'obstacle en force. Nous glissons tranquillement sur l'autre versant. Et le camion, lui, comment va-t-il faire ? On ne voit rien, on n'entend rien. C'est long. *Le salaire de la peur...* Mais non, quinze minutes plus tard, son gros museau apparaît sur la crête. Ouf ! Dix-huit heures, nous bivouaquons dans une cuvette, à l'abri du vent.

C'est bientôt l'anniversaire d'Éliane. Je sors de mon sac la carte musicale que nous avons achetée à Tubruq.

Malheureusement la languette interrupteur s'est déplacée et la pile est morte. Je décolle soigneusement les bords du volet qui abrite la partie électronique. En réalité il y a deux piles : une pour le son, l'autre pour les petites lumières. À l'aide d'un trombone je soulève les clips qui les retiennent. Je cherche dans mes bagages une pile bouton du même modèle. Je démonte mon thermomètre médical (électronique lui aussi !), mon thermomètre météo et mon réveil.

Coup du sort : seule la pile du thermomètre médical semble convenir. Je fabrique une nouvelle languette dans un bout de bristol et je recolle les bords de la carte avec de la toile adhésive. Test final : ça marche ! La petite musique chante dans la nuit.

J'éteins ma frontale, je sors de la tente et je vais rejoindre la table pour le repas du soir.

Lundi 16 décembre

Il fait froid : 1°. Dans le 4 x 4 toutes les fenêtres sont fermées. Pour monter en température le moteur tourne depuis une demi-heure. Nous mettons le chauffage. Les trois voitures et le camion sont alignés côte à côte au sommet d'une petite butte, face à l'inconnu. Les mécaniques ronronnent. Nous attendons. Les minutes passent. L'excitation monte. Ça y est, Boudi enclenche la première : c'est parti !

À quelques kilomètres du tropique du Cancer nous rebondissons nord-est direction Le Caire. La BBC diffuse une émission en langue arabe, des commentaires sur le Coran. Neuf heures, le soleil commence à chauffer à travers les vitres.

La passagère

Elle est assise à l'arrière, sur la banquette, les bras croisés.

Elle dort.

Épaule contre épaule, nos genoux se frôlent.

Une joue appuyée contre le dossier, elle respire, calmement.

Bouche entrouverte, quelques centimètres séparent ses lèvres
des miennes.

À quoi rêve-t-elle ?

Le 4 x 4 ralentit puis s'arrête.

Je me réveille : nous attendons... le camion !

Le décor est toujours aussi contrasté. À gauche, les falaises des tassilis semblent se prolonger à l'infini. À droite, elles se terminent brusquement, sans raison apparente. Les sables sont multicolores, les roches monochromes. Nous voguons de vallée en vallée sur une mer peu formée. Soudain toute trace de relief disparaît. Seules quelques îles rondes et côniques viennent accrocher notre regard. Patelles géantes de grès et de pierre, derniers témoins des temps anciens, elles ponctuent aimablement notre route.

Pause à la balise Saviem n° 21. Douze heures trente : déjeuner, nous fêtons l'anniversaire d'Éliane. Cette après-midi, nombreux détours pour examiner de plus près des sols... violets ! Puis nous partons à la recherche du fameux site d'Abu Ballas. Mais la plaine immense reste désespérément vide. Tout petits sur l'horizon, nous apercevons enfin les trois inselbergs qui servent de repère. Il faut se dépêcher : dans une heure le soleil va se coucher. Sur place il n'y a plus aucune jarre intacte. À quoi pouvaient-elles bien servir ? Plusieurs spécialistes avancent l'explication suivante : il s'agirait de réserves d'eau cachées par des

pillards habitués à opérer des razzias assez loin d'ici. Un jour leurs victimes auraient découvert le stratagème et brisé toutes les poteries.

Le ciel vire à l'orange puis au mauve tandis que le sol, lui, s'obscurcit. La nuit tombe vite, il faut quitter le site. Maintenant il fait noir. Nous roulons dans un monde à deux dimensions, uniformément plat et toujours aussi vide...

Mardi 17 décembre

Encore un lever matinal... cinq heures ! Cette fois-ci nous remontons au nord-est. Un arrêt pour observer quelques gravures rupestres : des chèvres et des girafes. Le sable est jaune moutarde. Nous arrivons à l'oasis de Dakhla : une « ville », des humains, du goudron ! J'ai encore changé de 4 x 4, je suis dans la « Musical car » avec Hicham. Le lecteur de cassette fonctionne à plein régime. Dans la liste des chansons fétiches que nous passons en boucle, *The rabbit* et *The desert song* sont venus compléter *Le balayeur balayé*. En fin de journée, nous quittons la route macadamisée. Stop bivouac au nord de Farafra. De toute façon nous ne pouvons pas aller plus loin car nous sommes en panne de gazole ! Les réserves sont dans le camion, mais le camion ne nous a pas suivis, le chauffeur et son collègue étant en visite quelque part en ville...

Mercredi 18 décembre

Le désert Blanc, un univers de calcaire. Éblouissant. Des chaos de névés, des plaques de neige, des champignons géants. Tout un monde disproportionné, baroque et théâtral.

Au large, quelques icebergs. Sur le sable des taches noires semblent défier cette planète de craie. Nous approchons et découvrons des groupements de plantes étranges : de minuscules fragments de tiges et des petits cœurs de marguerite, calcinés, durcis, pétrifiés*.

Le camion nous a rejoints et nous avons pu faire le plein. Il faut partir.

Nous avons rendez-vous là-bas,
un autre là-bas.
Hier Nouakchott,
demain Damas,
la Caravane passe...

Deux cents kilomètres pour arriver à Bawîti. Albert et moi partons à la recherche de timbres. Tentatives infructueuses dans plusieurs boutiques. Il serait plus astucieux de nous rendre à la poste. La voilà ! D'un pas décidé nous nous dirigeons vers la porte d'entrée mais un cordon de militaires en armes nous bloque le passage. En fait de poste c'est une caserne ! On s'explique, assez péniblement d'ailleurs : les autorités sont un peu nerveuses. Ça y est, cette fois-ci nous y sommes, c'est vraiment la poste. Elle est toute petite. Derrière leur guichet, les employés déjeunent :

– Revenez dans trois quarts d'heure !

Disciplinés, nous revenons après le délai requis mais tout est fermé. Une autre ambiance, « un autre concept »...

* En réalité, il ne s'agit pas de végétaux mais de structures minérales cristallines de type marcassite où certains oxydes (limonite, hématite) ont chassé les sulfures de fer [Théodore Monod].

Encore trois cents kilomètres à parcourir. La nuit tombe quand nous arrivons dans la banlieue du Caire. Les embouteillages sont gigantesques, le bruit est infernal. La conduite automobile se moque des règles les plus élémentaires. Soudain Sandrine s'écrie :

– À droite, les pyramides !

Elle doit être fatiguée ou le soleil a dû faire quelque dégât. Nous sommes en pleine ville, sur une voie rapide (« rapide », enfin, quand ça roule !), au milieu des immeubles. Des pyramides, ici, n'importe quoi... Négligemment je tourne la tête :

– Mince, des pyramides, trois !

Illuminées. Nous sommes à al-Gîza (Guizèh)... À mes côtés, l'une des Sept Merveilles du monde !

Hôtel *Siag*. Pour le dîner, la salle nous appartient. Le serveur est à lui seul un véritable poème. Nous passons commande, laborieusement, problème de langue. Le repas se termine, il faut signer les notes, plusieurs par personne ! Les erreurs sont multiples, nous rectifions les comptes. Le serveur s'énerve et nous empêche de sortir. Nous passons en force... Il nous poursuit. Ouf, ça y est, tout est signé !

Cinquième étage. J'entre dans ma chambre, j'ouvre les rideaux. Dans la nuit, au loin, les pyramides. Spectacle sublime, la fatigue se dissipe et dans ma tête un grand calme s'installe.

Jeudi 19 décembre

Six heures trente : debout, le jour se lève... et le bruit aussi. Je me précipite sur le balcon. Devant l'hôtel, les anciennes constructions ont été démolies. Il ne reste qu'un

terrain vague rempli de gravats. Un chantier va démarrer. Les lampadaires, encore allumés, crachent une lumière jaunâtre. Petit à petit la brume se dissipe. À mi-distance des barres d'immeubles uniformément grises masquent le pied des pyramides tandis que leur sommet pointu s'éclaire sous les premiers rayons du soleil.

Kheops, Khephren et Mykérinos. Le parking est vide, le site vient d'ouvrir. Une poignée de militaires gardent les lieux. En contrebas, toute proche, l'agglomération du Caire, immense, monochrome et bruyante. Quelques kilomètres plus loin, le Sphinx. Énigmatique et solitaire. Solitaire ? Il repose ici comme un gros chat dans un jardin public ! Je suis un peu déçu car je m'attendais à découvrir ces merveilles en plein désert...

Retour au centre ville pour la visite guidée du musée. Il y a foule : de nombreux touristes venus des pays de l'Est et beaucoup d'élèves, un peu chahuteurs. Il faut jouer des coudes pour avancer. Les pharaons et les dieux, la pesée de l'âme, le trésor de Toutankhamon, tout est magnifique...

Vendredi 20 décembre

Hicham remplace Boudi. Nous traversons la banlieue est du Caire : des terrains militaires et des casernes, sur des kilomètres et des kilomètres. Il pleut. Du sol au ciel, tout est gris. Nous passons Suez... dans un tunnel ! Moi qui croyais voir des pétroliers géants, à la queue leu leu, sous bonne garde... En réalité le canal est beaucoup plus au nord. Sur notre droite maintenant, la mer Rouge. Le bas-côté de la route est miné. Partout des trous d'homme entourés de sacs

de sable. Des casemates, des murs, des barbelés. Des militaires, encore des militaires. Il pleut toujours. Ambiance...

Juste avant Abu Zenima, nous obliquons plein est et pénétrons dans le désert du Sinaï. Oubliés les gris ! Beaucoup de pigments multicolores, beaucoup d'oxydes puis des gisements de manganèse et de kaolin. Étrange paysage. Souffrant mille tourments depuis des siècles, les plissements montagneux s'agitent et se tordent en tout sens, dessinant d'invraisemblables arabesques. De proche en proche, de petites vallées sablonneuses servent de refuge à des campements en dur où vivent quelques familles bédouines. Sarabit al-Khadem, arrêt déjeuner. Nous sommes accueillis par le chef du village.

Hicham navigue au GPS. L'après-midi, à plusieurs reprises, il semble se perdre... En fait il se perd vraiment. On fait des tours et des détours. Bref, on cherche la sortie. Ça y est... Visite de la Forêt de colonnes, des stalagmites à l'air libre. Comment se sont-elles formées ? Mystère mais beau décor pour tourner un *Alien* « n+1 » ! Encore quelques fonds d'oued, quelques vallées et nous retrouvons le goudron. Il fait déjà noir. Dix-neuf heures, arrivée à l'hôtel *Plaza*, près du monastère Sainte-Catherine. Beaucoup de nigériens en pèlerinage, emmitouflés de la tête aux pieds. Nous dînons au self. À vingt-deux heures nous sommes couchés. Il fait de plus en plus froid. Dans la chambre, le sol, carrelé, est franchement glacial...

Samedi 21 décembre

Trois heures plus tard le réveil sonne. Petit déjeuner rapide. C'est parti pour l'ascension du Mont Moïse, 2 285 mètres. Le vent souffle, il tombe quelques gouttes. Le sentier

s'élève au-dessus du monastère. Puis la pente s'accroît, elle se transforme en escalier taillé dans la roche. Le ciel se couvre et la lune disparaît. Le froid est de plus en plus vif. Maintenant le vent se déchaîne en tempête et certaines bourrasques me font vaciller. Je m'arrête toutes les vingt marches, puis toutes les dix... Comme au chemin de croix, des stations jalonnent le parcours. Éclairées au gaz ou par de petits groupes électrogènes, elles font des trous de lumière. Puis c'est le noir complet. Il n'est que quatre heures.

Soudain quelqu'un m'appelle. Je lève la tête, je ne vois personne. Ça y est, je me prends pour Moïse... Je continue. À nouveau :

– Jean-Pierre !

Cette fois-ci je devine un refuge :

– Viens, à droite, c'est le terminus !

À force de regarder mes pieds je n'avais pas vu que j'étais arrivé. La température est glaciale. Je suis trempé de sueur, je me déshabille pour me changer. Rires. Nous nous blottissons les uns contre les autres. L'attente commence, presque deux heures à ne rien faire, c'est long.

À cinq heures quarante-cinq je quitte le refuge pour ne pas rater le spectacle. Manque de chance : à l'est une barre de nuages couvre l'horizon. Sur l'arête sommitale, on se bouscule, les pèlerins et les touristes viennent du monde entier. Je patiente encore trois quarts d'heure en plein vent. Enfin, voilà le soleil ! Superbe panorama, ambiance biblique. En gros bouillons puis en volutes, mauve, irréaliste, la brume monte depuis la vallée tandis qu'une intense lumière orange inonde les sommets environnants. Je me fais mon petit cinéma : Moïse recevant les Tables de la loi !

Retour à l'hôtel, douche et repas copieux. Nous repartons pour la visite du monastère Sainte-Catherine. Affichée près de la porte d'entrée, une ordonnance signée par Napoléon rappelle cet édit de Mahomet : « *Ici, les religieux orthodoxes ont droit à la tranquillité et à la protection.* » À quelques mètres, le Buisson ardent, celui de l'Ancien Testament. Il semble sortir d'un mur. Ironie sans doute involontaire : à proximité... un extincteur !

Quatre-quatre direction Nuweiba. Nous franchissons un col et de l'autre côté, magnifique, la mer Rouge. Rouge ? Elle resplendit de bleus profonds, de bleus turquoise, de verts émeraude. En face, l'Arabie saoudite. À gauche, la Jordanie puis Israël. Nous faisons halte dans un petit hôtel sympathique, des bungalows tout blancs construits autour d'un patio communiquant directement sur la plage de sable. Pas d'électricité avant dix-sept heures. Nous commandons... des pizzas. Excellentes, elles sont cuites sur place, au feu de bois. Un « autre concept »... de taguella !

Dimanche 22 décembre

Petit déjeuner en bord de mer. Les chauffeurs nous quittent. En effet, pour rejoindre la Jordanie, nous prendrons le bateau. Hicham part acheter les billets. Il revient avec sept places pour la traversée en hovercraft puis il nous explique qu'il doit retourner de suite au Caire. Une heure plus tard un taxi vient nous chercher. Un taxi, pas deux ! Avec des cordes, nous arrimons les bagages sur le toit. Le chauffeur nous dépose à l'entrée du port, au premier poste de garde. Les différents points de contrôle semblant très espacés les uns des autres, nous louons les services d'un plateau à roues pour le trans-

port de nos sacs. Finalement nous devons les abandonner (in cha' Allah !) et nous rendre dans un hall immense où s'étirent déjà six longues files d'attente. Laquelle correspond à notre sortie d'Égypte ? Jamais nous n'arriverons à temps pour le départ du bateau... Mais pourquoi se tracasser ? Cherchons plutôt « le troisième homme ». Une âme charitable vient à notre secours et nous guide dans nos démarches.

Nous sommes toujours dans le port et maintenant nous devons prendre le bus ! Miracle, nos bagages arrivent alors... sur un plateau – c'est le cas de le dire. Après un petit circuit sur les quais nous accédons enfin à l'aéroglesseur. L'intérieur est spacieux, fauteuils de salon, le grand luxe. C'est parti ! Dix minutes plus tard, ouverture du bar, les bouteilles d'alcool sont en vente libre... Seize heures trente, nous accostons à Aqaba.

– À Aquaba ! disait Lawrence d'Arabie.

Il venait du nord. Je me représente déjà la fournaise de l'Enclume. Heureusement nous sommes en décembre. Débarquement en Jordanie. Notre nouveau guide al-Ghrisi Ghrisi nous souhaite la bienvenue. Les valises et les sacs des passagers sont déchargés en vrac, à l'extérieur, près de la douane. Tout le monde se précipite, c'est la ruée. Il faut escalader et piétiner des montagnes de bagages pour récupérer son bien.

À l'hôtel Albert et moi partageons à nouveau la même chambre. Nous en profitons pour goûter le whisky. Le niveau de la bouteille baisse... sérieusement. Après des semaines et des semaines à l'eau le résultat ne se fait pas attendre ! Nous sortons faire quelques courses en ville pour notre futur réveillon de Noël. Dîner, baby-foot. Demain, nous attaquerons le Wadi Rum.

Anté-journal

Samedi 15 juin 2002, Fareins

Nous revoici à la ferme auberge *La Bicheronne*, près de Villefranche-sur-Saône, pour la Journée Rencontre annuelle. Arrivés en fin d'après-midi, nous retrouvons Coco (Colette), notre accompagnatrice dans le Tassili du Hoggar, et Mohamed Ali Lansari, le responsable de l'Agence *Tarakeft* à Tam' (Tamanrasset).

Dimanche 16 juin, Fareins

Deuxième réunion de préparation pour les deux Grandes Caravanes[®], Sahara et Asie. De nouvelles précisions nous sont fournies par Jacques Chatelet : formalités, objets utiles à emporter, itinéraires. Les participants semblent s'exprimer prudemment ou du moins avec une certaine réserve.

Dehors il fait très chaud, 33° à l'ombre. C'est définitif : Marie ne sera pas du voyage, tous les recours ont échoué.

Mercredi 19 juin

Violente douleur à la hanche droite, comme un coup de poignard. Grosses difficultés pour marcher.

Une lombosciatique ?

Jeudi 20 juin

On ne voit rien à la radio. Analgésiques et anti-inflammatoires.

Jeudi 18 juillet

Je perds patience car j'ai encore mal et le départ approche. J'obtiens un rendez-vous en urgence chez une rhumatologue. Je dois refaire une radio des hanches mardi prochain.

Dimanche 21 juillet

Je me suis remis au yoga.

Jeudi 25 juillet

Je vais chercher les résultats. Le compte-rendu parle de décalcification, mais sans plus. Me voilà légèrement rassuré. La spécialiste confirme : périarthrite de la hanche. Bon, a priori, c'est fini, je peux partir sans souci mais l'alerte a été chaude...

Samedi 3 août, Paris

Courses au *Vieux Campeur* pour les dernières bricoles qui manquent et que l'on ne trouve pas ailleurs. Librairie *al-Bouraq*, j'achète un Coran bilingue, arabe et français, version miniature pour voyage. Nous le pesons sur place : il n'est pas trop lourd, environ quatre cents grammes.

Dimanche 4 août

Depuis deux mois, je suis assailli par une foule de sentiments contradictoires. Peur... qu'il m'arrive un quelconque pépin de santé qui m'empêcherait de faire tout ou partie du périple. Joie... d'aller parcourir le désert pendant plus de trois mois. Hâte finalement... de

m'en aller ! Tristesse... d'abandonner mon épouse. Inquiétude... par rapport à ma famille. Interrogation... au sujet de mon employeur. À quel poste serai-je muté en 2003 ? Où ? Incertitude... d'une bonne gestion du retour. Je redoute aussi le moment de la séparation.

Samedi 10 août, Lille-Loos-Lille-Loos

Treize heures : Lille, restaurant. Après-midi : Loos. En soirée : Lille, restaurant, encore ! Il fait chaud, il y a du bruit. J'ai beaucoup de mal à suivre les conversations. J'ai la tête au Sahara... Retour à Loos.

Dimanche 11 août, Loos-Lille-Loos

Lille : restau, à nouveau... On mange, on boit, on mange, on boit, beaucoup trop. Je songe à mes futurs repas... Retour à Loos, retour à Ris.

« Elle voulait vivre sa vie. Je n'avais jamais très bien compris ce que cette expression signifiait. Maintenant, je sais : en gros, elle équivaut à dire merde à ceux qui vous aiment* . » [14].

Dur quand même !

* Éric Neuhoff, *Un bien fou*, © éditions Albin Michel, avec leur aimable autorisation.

X

EN JORDANIE

D'Aqaba à Jarash via le Wadi Rum et Pétra
pour rejoindre Damas en Syrie

*– Des pierres qui coulent. – Noël sous la tente... bédouine !
– Bulles de rêves. – Vertige. – Le canyon de tous les
risques. – De la neige ! – Les lumières de Jéricho. – La
Grande Caravane[©] ... Asiatique ! – Shéhérazade in Damas.*

Lundi 23 décembre 2002

À la sortie d'Aqaba, nous apercevons les immeubles d'Elat, en Israël, et juste à côté ceux de Taba, en Égypte. Nous bifurquons vers le nord-est pour rattraper la route principale qui grimpe dans la montagne. La circulation est diabolique : quatre colonnes ininterrompues de poids lourds, deux dans un sens, deux dans l'autre. Beaucoup de camions-citernes, en très mauvais état. Dans la montée, ils progressent à la vitesse d'un piéton. Dans la descente, il arrive que les freins lâchent. Auquel cas le chauffeur n'a plus qu'une seule solution : diriger son véhicule vers la sortie de secours, une rampe se terminant dans une grande butte de sable ! D'après Ghrisi, nous sommes sur l'itinéraire routier le plus dangereux du Moyen-Orient. Difficile de doubler puisque toutes les voies sont occupées. Qu'à cela ne tienne, quand il y a de la place pour quatre, il y en a pour six, in cha' Allah...

Assez vite, nous quittons cet enfer mécanique. Une toute petite bretelle à droite et, quarante kilomètres plus loin, le village de Rum ferme la route. Nous sommes reçus par le chef, un caïd bédouin, cheveux noirs, yeux vifs, nez aquilin.

Ce matin, dans le minibus, notre guide nous a prévenus :

– On ne draguera pas les épouses du cheikh !

Nous sommes tous assis dans la cour intérieure de sa demeure. Une jeune et très belle femme nous sert le thé. Je fais un petit commentaire. Ghersi se tourne vers moi :

– Jean-Pierre, qu'est-ce que j'avais dit ?...

Je prends un deuxième thé. La femme sourit, elle a dû comprendre... Nous laissons nos sacs sur place et partons à pied. Notre dernier trek ! Un 4 x 4 nous rejoindra plus tard avec les bagages.

Le Wadi Rum, un autre type de désert, très coloré, une autre planète. Des coulis de pierre aux allures de lave nappent d'étranges montagnes dévorées par l'érosion. Une heure et demie de marche puis farniente au soleil et repas vers quinze heures. Un bruit de moteur, voici notre 4 x 4, un vieux pick-up Toyota : les roues avant sont protégées par des garde-boue, le pare-brise bascule sur le capot moteur, le tableau de bord est tout déglingué. Il n'a ni clé de contact ni plaques d'immatriculation mais il roule et passe partout !

Mardi 24 décembre

Une heure du matin, je n'ai plus envie de dormir. Le temps passe, la nuit est longue et froide : -2° devant la tente, 0° à l'intérieur. Marche, repas, sieste. Vu des ibex¹. L'après-midi

1. Ibex : bouquetin aux longues cornes recourbées vers l'arrière.

nous poussons jusqu'à l'arche d'Um Fruth, tout au sud du Wadi Rum. Retour au campement, soit un total de vingt-cinq kilomètres. Nous retrouvons nos tentes. De gros nuages noirs stationnent sur les massifs. Cette fois-ci j'installe le double toit ! Sans précaution, je soulève l'une des pierres qui immobilisent les sardines. À la recherche d'un peu d'humidité un petit scorpion s'y était réfugié. Il se sauve.

Ce soir c'est le réveillon de Noël. Nous avons tous une pensée pour nos proches. Que font-ils à cette heure ? Nous décorons notre salle à manger. Sandrine dresse le tour de table, des fleurs en plastique jaune. Philippe Co. plante un sapin, artificiel, minuscule, mais enjolivé de guirlandes multicolores. Ghrisi apporte des pistaches, des gâteaux jordaniens et deux bouteilles de vin, du *Nebo*, comme le mont du même nom... Micheline ajoute des chips. Notre guide confectionne des éclairages à la fois simples et efficaces : il verse un peu de sable dans des petits sacs d'emballage en papier kraft et y plante des bougies. Bien à l'abri du vent, elles diffusent une belle lumière cuivrée.

Bien entendu il n'y a ni table ni salle à manger. Nous sommes assis sur des tapis, sous une tente bédouine. Au centre, un feu de bois amène un peu de chaleur. Tout est bien calculé, le toit ne s'enflammera pas. Le riz, le poulet, les gâteaux sucrés, le vin : un véritable festin !

Arrive enfin l'heure des cadeaux. Comme il se doit, depuis le début de la soirée, ils reposent au pied du sapin. Pour les dames : une mini-pendulette très kitsch, ornée d'une starlette en bikini et grosses lunettes. Quatre variations du même modèle. Plus une mini-dinette pour Sandrine, avec des frites... en plastique ! Pour moi : une statuette de bédouin ressemblant à DuponT (Albert aura le DuponD, à moins que ce ne soit l'inverse) ; sur un tee-shirt, un chameau qui boit

(mais « pas que de l'eau » – en souvenir du dolo) ; un petit personnage en plâtre peint représentant un fêtard affalé sur une table (il paraît qu'il imite à merveille ma position quand je suis fatigué) et enfin, une serviette de toilette fantaisie (j'avais perdu la mienne... à Chinguetti !). Le clou, pour Philippe Co. : un super pistolet à piles, avec musique et lumières psychédéliques, afin d'équiper dignement notre « Killer », un tablier de cuisine et un livre de recettes de desserts... en langue arabe !

Mercredi 25 décembre

Il a plu une bonne partie de la nuit. Marche tranquille. À midi, pendant le pique-nique, nous exposons en pleine lumière nos cadeaux de la veille. La randonnée pédestre se termine par la traversée du siq¹ al-Barrah.

Arrivée dans un campement bédouin pour touristes. Les équipements collectifs sont construits en dur et des tentes, toutes blanches, sont montées à demeure. Sandrine, Albert et moi préférons dresser les nôtres. La nuit tombe. Le groupe électrogène démarre. L'électricité court partout y compris dans la montagne où de petites lumières rouges se mettent à trembloter comme des lucioles. Trois musiciens se joignent à nous. Danses entraînantes avec notre guide et quelques responsables locaux. La soirée se termine en discussions : dans ce Moyen-Orient si bouleversé, ce ne sont pas les sujets qui manquent. Ce fut notre Noël 2002, déjà plein de nostalgie...

1. Siq : étroite et longue faille due à un tremblement de terre. Prononcer « ciq ».

Jeudi 26 décembre

Petit déjeuner dans le campement. Dix heures, je fais sécher ma tente sous les rayons du soleil.

Bulles de rêves

L'aventure s'achève.
De brousse et de désert
j'entends mes plus beaux rêves
gémir comme en enfer.

Roulant mon frêle toit
pour la dernière fois,
de leur prison de toile
mes beaux songes s'évadent,
là-haut, vers les étoiles,
au pays des nomades.

Et disparaissent mes rêves
comme des bulles qui crèvent...

Un moula-moula
s'approche de moi.
Assis au soleil,
mes sens en éveil,
je pense à là-bas...

Par téléphone le chauffeur nous informe qu'il s'est ensablé en venant nous chercher. Il est bloqué pas très loin d'ici. Nous allons à sa rencontre. L'avant du minibus pique du nez, le carter moteur repose sur une grande pierre plate. Il faudra plus d'une heure, onze personnes, des crics, des branches, des pierres, des câbles et deux 4 x 4 pour le sortir de là ! Nous quittons le désert du Wadi Rum et rejoignons le bourg de

Wadi Musa. Il pleut. Il fait gris. Il fait froid. J'ai mal à la gorge. Je tousse. J'ai de la fièvre. Zut !

En fin d'après-midi, arrivée à l'hôtel *Sela*, sur les hauteurs. Pas de chauffage dans les chambres. Petit désagrément bien vite compensé par la vue, magnifique. La pluie a lavé l'air de ses poussières. Une grande baie vitrée nous permet de contempler toute la vallée. Sur la ligne d'horizon, le mont Aaron. Mais déjà le crachin revient et la montagne disparaît.

Malgré le mauvais temps, Sandrine, Albert et moi décidons de descendre en ville. Achats divers : à nouveau des timbres, des cartes postales et une belle guirlande électrique, cinquante ampoules ! Il pleut toujours et maintenant il fait noir. Nous n'avons pas le courage de remonter à pied. Un taxi nous prend en charge. Je demande le prix de la course :

– Vous me donnez ce que vous voulez !

Le chauffeur a de la chance : je n'ai pas de monnaie. Il aura donc un billet, cadeau de Noël... in cha' Allah !

Vendredi 27 décembre

Nous pénétrons sur le site par un accès peu fréquenté : le petit Pétra. Le chemin grimpe dans la roche et semble disparaître à flanc de montagne. En réalité il se poursuit sur une étroite corniche en forme d'arc de cercle. Impressionnant pour les personnes sujettes au vertige ! C'est mon cas... Il faut passer, je n'ai pas le choix. Je respire à fond. J'y vais. Je me colle à la pierre, les bras écartés, les pieds à cent quatre-vingts degrés. Je progresse, centimètre par centimètre. La roche est humide, ça glisse. Je tourne le dos au vide. Ne pas s'arrêter, ne pas regarder. J'atteins enfin l'autre côté...

Je reconnais le dôme du Deir. Nous débouchons sur la plate-forme. Émotion de retrouver ce monastère cinq ans après l'avoir découvert pendant les heures brûlantes d'un été... Nous redescendons par la voie classique. Le ciel est noir, la pluie menace. En milieu d'après-midi, nous remontons sur le plateau et traversons un petit village récemment construit pour accueillir les habitants du site.

Samedi 28 décembre

Retour à Pétra. Ce matin nous empruntons la voie « normale », le passage du Siq. Direction al-Khazna, le Trésor. Intense moment d'émotion pour ceux qui ne connaissent pas, amusement chez les autres. Nous montons vers le Haut lieu du sacrifice, six cent soixante-dix-neuf marches. Descente via le Soldat romain et autres lieux magiques. Temple de la Jeune fille. De longues poutres de bois insérées horizontalement dans les murs servent d'amortisseurs en cas de tremblement de terre. J'avais déjà observé le même dispositif dans certaines mosquées d'Iran. L'après-midi, visite des principaux tombeaux.

Retour par un itinéraire tout à fait extraordinaire : le wadi Moh'em, un canyon extrêmement étroit, en fait un boyau à ciel ouvert. Certains passages sont complètement noyés. Les retenues d'eau sont profondes, impossible de construire un gué. Arc-boutés sur les parois, en avançant prudemment, nous arrivons à franchir les obstacles... sans dommages ! Plus loin la décrue a arraché et entraîné de gros blocs de roche et des troncs d'arbre. Nous nous faisons la courte

échelle. Cris et rires, pas facile avec un sac à dos ! Retour à l'hôtel *Sela*, troisième et dernière nuit à Wadi Musa, la Vallée de Moïse.

Dimanche 29 décembre

Nous faisons route vers Amman. Il reste un peu de neige dans les fossés. Première halte : la réserve de Dana. Grâce à une mise en scène astucieuse déployée au sein d'un modeste musée, nous avons plaisir à découvrir la faune et la flore locales. Au village, la petite mosquée de pierre a des allures de chapelle. La vallée, singulièrement verte, s'étale au pied des montagnes. Ici tout est calme, simple et reposant.

En début d'après-midi, visite du ksar d'al-Karak puis grand plongeon vers le wadi al-Mujib. L'entaille est gigantesque. Tout en bas, tout au fond, au cœur d'un chantier pharaonique, une noria de camions s'agite en tout sens. L'eau est rare, on construit un barrage.

La nuit tombe sur le mont Nebo. Nous devinons les lumières de Jéricho, l'extrémité nord de la mer Morte et le Jourdain. C'est ici que Moïse a terminé sa vie, à deux pas de la Terre promise... Nous fonçons vers Madaba mais la célèbre église orthodoxe vient de fermer. Qu'à cela ne tienne, une fois de plus, nous cherchons et trouvons le responsable des lieux. Exceptionnellement il accepte de nous faire entrer. Au sol, la fameuse carte de la Palestine, une formidable mosaïque byzantine du VI^e siècle, magnifiquement conservée.

Dans le minibus qui nous emmène maintenant vers la capitale, nous somnolons gentiment. Sur Radio-Jordanie, une expression particulière revient sans cesse : *La feuille de route...* pour la paix...

Amman. Grand hôtel de classe internationale. Dehors il fait froid et le vent est glacial.

Lundi 30 décembre

Nous poursuivons notre route vers le nord. Arrêt à Jarash. Ruines superbes, place ovale immense, rues antiques bordées de colonnes, arcs, temples et bains.

Nous quittons la Jordanie. Dernier problème de no man's land. Mais le « troisième homme » est vite trouvé : c'est encore un chauffeur de taxi. Un seul véhicule pour nous tous, bagages et sacs compris. On sait faire... Trois kilomètres plus loin c'est la frontière syrienne. Nous échangeons notre taxi contre un grand bus.

Crépuscule. Nous approchons de Damas. Je surveille de près les panneaux routiers. *Dimashq*, Damascus, Damas : ça y est, on est arrivés ! Aucune manifestation de joie, aucun cri. Je suis terriblement déçu. Cent deux jours d'aventure, nous touchons au but et... rien !

Beaucoup de circulation dans la capitale. Visiblement nous jouons la montre. Juste devant notre hôtel, nous faisons la jonction avec la Grande Caravane[©] Asiatique, partie de Pékin ! Venue de Lyon, toute l'équipe de *Tamera* est sur place.

Il fait nuit. Nous nous dirigeons à pied vers le centre-ville. Des porteurs de banderoles surgissent des rues adjacentes. Une joyeuse fanfare nous accompagne. Nous marchons en musique, derrière les bannières. Dix minutes plus tard le défilé s'arrête devant un restaurant. Premier étage : face à l'orchestre, une longue table décorée nous est réservée. Petit à petit la salle se remplit. Beaucoup de parents avec leurs enfants, c'est la fête. Quelques farandoles pour faire connais-

sance puis chacun regagne sa place. Plein d'énergie, un humoriste raconte des histoires drôles qui déclenchent l'hilarité dans l'assistance. Dommage, ce n'est pas sous-titré !

Après une courte pause l'orchestre reprend sur un rythme lancinant. D'une table voisine, une jeune femme se lève. Toute de noir vêtue, habillée serré, elle se met à danser. Son corps ondule comme une flamme. À mon tour je me lève. Seul son visage est découvert. Très bien maquillés, ses yeux brillent sous l'effet du khôl. Elle semble surprise. Nous ne sommes plus que deux sur ce minuscule espace.

*

Anté-journal

Jeudi 15 août 2002, Assomption

Yoga : c'est curieux, lors de certaines postures je me sens tout dissymétrique. Mon côté droit me paraît bien plus en avant que mon côté gauche. Allongé, je suis comme à cheval sur deux marches... non pas dans le sens de la montée mais parallèle aux degrés ! J'ai l'impression de serrer quelque chose entre le pouce et l'index de la main gauche alors qu'il n'y a rien. Ça devient grave !

Mardi 20 août

Dans un mois exactement ce sera le grand départ. Il est avancé d'une journée. Le matin je ressens de l'appréhension alors que le soir je voudrais déjà dormir... dans les grands espaces !

Jeudi 29 août, Noisy-le-Grand, existence...

Discussion de bureau. Comment démontrer que quelque chose existe ? Pourquoi tout plutôt que rien ? Pourquoi la vie a-t-elle besoin de la mort pour continuer d'exister ? Si Dieu existe, en fais-je partie ? La théorie de mon collègue est que le contenu des rêves ne peut se construire qu'à partir d'éléments du réel. Et donc que ce réel existe.

Vendredi 6 septembre, Noisy-le-Grand

Dernier jour de travail de l'année ! Je cours comme un fou pour terminer ce qui est à terminer. À seize heures mon « back-up »

est officialisé. Je lui transmets les points essentiels concernant l'organisation de mon département. Gros stress.

Je fais le tour de l'étage pour dire au revoir. Moments difficiles, lourds de signification. Ça y est, c'est fait. Le temps de rentrer à Ris-Orangis, de faire mon sac et de manger un peu, me voici sur l'autoroute du sud, direction Lyon.

Samedi 7 septembre, Lyon

J'ai une bonne heure d'avance. J'en profite pour visiter les traboules du quartier Saint-Jean et les magnifiques « tours-escaliers » datant de la Renaissance.

Tamera, la réunion se tient dans la petite pièce, derrière. Excellente ambiance. Derniers préparatifs, derniers conseils et retour à Ris-Orangis.

Lundi 9 septembre

C'est le premier jour de mon long congé. J'ai du mal à me concentrer. Il faut être fou pour faire ce genre de voyage, juste au moment où Bush se prépare à frapper l'Irak ! Pour couronner le tout, Air France est en grève.

Mardi 10 septembre

Du poète grec Cavafy, sur l'illusion de voyager : « Un avion ne t'amène que d'une prison à une autre. »

Et comme dit le *Télérama* de cette semaine : « Le message est clair : les ailleurs qu'on croit meilleurs n'existent que dans notre tête. »

Mercredi 11 septembre

Il y a un an c'était le drame du WTC...

Jeudi 12 septembre, Paris et Vitry-sur-Seine

C'est la course pour les visas. Midi quinze : je reçois par courrier l'invitation officielle nécessaire à l'obtention du visa pour l'Algérie. Départ de Ris vers Paris, place de l'Étoile. Je récupère mon passeport chez l'intermédiaire pour la Libye. Causette inévitable, surtout en ce moment... Je fonce banlieue sud vers le consulat d'Algérie. Il y a beaucoup de monde mais tout se passe bien. Cinq minutes avant la fermeture, le dossier est déposé. Chic : mon visa va être fait de suite. Je l'aurai donc demain vendredi au lieu d'attendre les quatre jours fatidiques (le consulat étant fermé le lundi, je n'aurais récupéré mon passeport que la veille du départ !). Retour à Ris. Seize heures, je déjeune ! L'année prochaine j'irai en vacances dans le Massif central...

Jeudi 19 septembre

Demain c'est le grand départ. J'ai partagé et réparti astucieusement mes affaires dans plusieurs sacs afin de pallier toute perte éventuelle. Le poids total est largement inférieur au maximum autorisé. Tout est prêt. Je suis très excité et en même temps je suis rongé par le trac !

XI

EN SYRIE

Damas !

– *Le panneau. – Palmyre. – Le retour de la pendule. –
Décollage !*

Mardi 31 décembre 2002

Nous partons pour Palmyre (Tadmur). Je veux vraiment faire la photo de notre groupe devant le panneau « Damascus ». Encore faut-il le trouver ce fameux panneau... surtout sur une autoroute urbaine ! Nous regardons tous vers l'arrière puisque nous quittons la ville. Par chance une immense mosaïque moderne représentant Hafiz al-Asad trône au milieu du terre-plein central. Et juste à côté, un grand panneau fléché : « Damascus » ! Le bus freine et se gare sur la bande d'arrêt d'urgence. Nous traversons tandis que le guide reste sur place pour faire office de photographe. Clic-clac, ça y est, c'est dans la boîte...

Une heure plus tard nous croisons la route qui conduit à Bagdad. Vers l'est, la frontière iraquienne n'est qu'à cent soixante kilomètres. Arrivée à Palmyre. Escalade des tours tombeaux, visite du gigantesque temple de Zeus. L'après-midi, balade à pied jusqu'à l'extrémité de la ville antique. La petite serveuse de thé de 1997 n'est plus là... Le cœur

n'y est pas. Pas envie de voir de vieilles pierres. Il fait très froid. Personne ne suit le guide qui semble un peu désespéré. J'ai beau penser à la reine Zénobie, rien n'y fait : j'ai la tête ailleurs...

Un ksar domine la vallée. Vu de Palmyre, sur son piton, il a fière allure. Dommage qu'un pylône abîme le site... Retour de nuit. Le chauffage du bus est complètement déréglé, alternativement brûlant ou inexistant. Sandrine, Albert et moi somnolons sur la banquette du fond.

Nous revoici à Damas, au premier étage de l'hôtel, dans les salons. Nous attendons les douze coups de minuit. Voilà, c'est fait, nous sommes en 2003. À « Jacques de *Tamera* », nous transmettons notre modeste legs : la fameuse pendule dite « de Kadhafi » (j'ai remis la pile !) et un chameau en peluche. Pour faire bonne figure nous étalons sur une table les cadeaux que nous nous étions offerts à Noël. Tout y est y compris le sapin miniature. Grâce à la guirlande achetée par Albert, cette nuit, il resplendit de lumière...

Mercredi 1^{er} janvier 2003

Le ciel est gris. Il a plu toute la nuit. Mosquée des Omeyyades, splendide. Je traverse la cour intérieure, complètement inondée. Bien entendu j'ai enlevé mes chaussures... Mes chaussettes sont vite trempées et j'ai les pieds glacés ! Dans la salle de prière, je m'assieds par terre, le dos appuyé contre un pilier. Je ferme les yeux, je me détends, du petit orteil jusqu'aux oreilles. Dans ma tête le tumulte s'apaise. Une demi-heure passe. On me cherche, on m'appelle ! Je voudrais me cacher pour ne pas rentrer...

Nous visitons rapidement la vieille cité puis le quartier chrétien : nos guides sont de confession orthodoxe. Micheline, Sandrine, Albert et moi faisons sécession, nous retournons au centre-ville en faisant un détour par le souk.

Dernier dîner, nous sommes invités chez le directeur de l'agence. Sa maison est située sur les hauteurs, à l'écart de Damas. Réception digne des chevaliers. Minuit, cette fois-ci il faut boucler les bagages...

Jeudi 2 janvier

Deux heures du matin, le réveil sonne. J'aurais mieux fait de ne pas me coucher. À l'aéroport un douanier me demande d'ouvrir mon grand sac. Impossible de retrouver la clé du cadenas ! J'essaie de forcer la serrure avec un petit tournevis (j'en ai toujours un sur moi)... mais je n'y arrive pas.

– D'où venez-vous ? me demande-t-il.

– De Nouakchott !

– Ah bon, alors videz votre sac à dos !

Quart en métal, lunettes de soleil, trousse de toilette, chaussures de marche, boussole, couverture de survie, sifflet, appareil photo... Pendant que j'étale sur un comptoir toutes mes richesses, je lui détaille notre voyage :

– Mais... je vous ai vu à la télé !

– Ah ? dis-je à mon tour.

Traverser l'Afrique d'ouest en est Sahara et Sahel pour apparaître à la télévision syrienne, finalement, pourquoi pas ? Je retrouve la clé que j'avais mise exprès dans ma poche de chemise. Mais c'est inutile : je passe, en bon dernier, pour changer...

Cinq heures trente : décollage.

Lundi 6 janvier, en France, Noisy-le-Grand

Cravate. Veston. Voiture. Embouteillages, une heure. Parking, souterrain. Ascenseur. Ah oui, appuyer sur le bouton ! Troisième étage. Un couloir. Mon bureau.

– Tiens salut, ça va ?

– Bien, et toi ? Le chef est là ?

*

GLOSSAIRE

En général les mots arabes, berbères ou tamacheq (la langue des Touaregs) ont été transcrits « à la française ». Les règles grammaticales des langues correspondantes n'ont pas toujours été respectées (par ex. : un *Touareg* au lieu d'un *Targui*, *Touaregs* au lieu de *Touareg* ; *un* Tassili au lieu d'*une* Tassili).

L'orthographe des noms de lieux (villes, fleuves, lacs, etc.) est identique à celle figurant sur les cartes *Michelin* 953 et 954, à quelques exceptions près (par ex. : *Tamanrasset*).

Bordj : fortin, abri.

Bozo : pêcheurs nomades vivant le long du fleuve Niger. Les « maîtres des eaux ».

Calotropis procera : espèce d'asclépiadacée (souvent confondue avec une euphorbe) aux larges feuilles d'un vert profond. Fleurs mauves. Sève très toxique pour les yeux. Appelé aussi « arbre de Sodome » ou plus vulgairement « roustonnier », eu égard à la forme de ses fruits !

Chameau : en réalité « dromadaire » ; mais ici, au Sahara, tout le monde dit « chameau ».

Coq bicyclette : par analogie avec « poulet bicyclette », surnom donné en Afrique noire au poulet vivant « en liberté ». Dans sa course, le mouvement de ses pattes ressemble à celui des jambes d'un coureur cycliste.

DEET : puissant « insectifuge » (« diéthyltoluamide »).

Délou : récipient pour remonter l'eau d'un puits (confectionné avec des segments de pneu ou de chambre à air, par exemple).

Djennia : féminin de « djinn ».

Djennoun : pluriel de « djinn ».

Dolo : bière fabriquée à base de mil ; son goût ressemble à celui du cidre.

Drinn : graminée du Sahara.

Essem ennem ? : « Comment t'appelles-tu ? », en tamacheq (la langue des Touaregs) et en s'adressant à une femme ou à une fille.

Fraïche : jeune fille... en langage (très) « imagé » !

Gara : butte à sommet tronqué, de forme tabulaire, émergeant d'une plaine, d'un reg.

Guelta : cuvette naturelle conservant l'eau sur une plus ou moins longue période.

Guerba : outre en peau de chèvre ou de mouton.

Hogon : chef religieux en pays dogon.

Hommes intègres (pays des) : dans la langue des Mossi, « burkina » signifie « intègre » ; dans celle des Dioula, « faso » désigne la « terre des pères », la « mère patrie ». Le Burkina ou « Burkina Faso » est donc le « pays des hommes intègres ».

Ibex : bouquetin aux longues cornes recourbées vers l'arrière.

Imzad : petit violon à une corde.

Kaïcédrat : acajou africain au port majestueux ; fait souvent office d'arbre à palabres.

Kanoun : sorte de réchaud alimenté par des braises.

Khāïma : tente maure.

Ksour : pluriel de « ksar ».

Majnoun (ou *madjnoun*) : possédé, fou ou simple d'esprit.

Mejbed (ou *medjbed*) : sentier tracé, visible dans la pierraille, formé par le passage répétitif des hommes et/ou des animaux.

Mektoub : ce qui est inéluctable car écrit par Allah ; c'est le destin, la volonté de Dieu.

Moula-moula : traquet à tête blanche ; petit passereau noir et blanc, sympathique et porte-bonheur.

Nails : sorte de tongs, généralement en cuir.

Redjem : cairn.

Renard pâle (le) : au coucher du soleil, le devin du village dessine une grille dans le sable. Il y plante des brindilles, dépose quelques graines. La nuit, le Renard pâle vient bousculer ce bel ordonnancement. Le lendemain matin, le devin revient. Il interprète les signes obtenus et prédit l'avenir.

Sif : « sabre », en arabe. Prononcer « cif ». Ligne de crête d'une dune.

Siq : étroite et longue faille due à un tremblement de terre. Prononcer « ciq ».

Taguella : galette faite de semoule, d'eau et de sel cuite sous un sable recouvert de braises.

Tamacheq : langue des Touaregs.

Téklé ! : « On y va ! », en tamacheq, la langue des Touaregs.

Tellem : « ceux que nous avons trouvés », en dogon. Population installée dès le X^e siècle dans les falaises de Bandiagara.

Tôle ondulée : déformation du sol d'une piste qui serait créée par le mouvement oscillatoire des suspensions des véhicules à moteur (camions, 4 x 4).

Wadi : oued.

Zakât : un des cinq piliers de l'islam. C'est un acte d'adoration effectué par un versement de numéraire dont les règles sont détaillées, entre autres, dans le Coran.

Zériba : hutte de paille, de palme ou de roseau.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages et auteurs cités

- [1]. TOLBA Anne-Marie et SIBERT Serge, *Villes de sables. Les cités bibliothèques du désert mauritanien*, Paris, Hazan, 1999.
- [2]. MONOD Théodore, *Méharées. Explorations au vrai Sahara*, Arles, Actes Sud, 1989.
- [3]. *le Saharien*, revue trimestrielle éditée par l'association « La Rahla - Amicale des Sahariens », 116 rue Damrémont, 75018 Paris.
- [4]. CARATINI Roger, *Initiation à la philosophie*, Paris, rééd. l'Archipel, 2000.
- [5]. EBERHARDT Isabelle, « Œuvres complètes », t. II : *Écrits sur le sable (nouvelles et roman)*, édition établie, annotée et présentée par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, Paris, Grasset, 1990.
- [6]. BENTOUNÈS Khaled, cheikh, SOLT Bruno et Romana, *L'homme intérieur à la lumière du Coran*, Paris, Albin Michel, coll. « Spiritualités vivantes », 1998.
- [7]. PSICHARI Ernest, « Œuvres complètes », *Le Voyage du Centurion et Les voix qui crient dans le désert. Souvenirs d'Afrique*, Paris, l'Harmattan, coll. « Les Introuvables », 1994.
- [8]. CARATINI Roger, *L'islām, cet inconnu*, Paris, rééd. Michel Lafon, 2001.
- [9]. TRUONG Jean-Michel, *Totalement inhumaine*, Paris, Le Seuil, coll. « Sciences Humaines », 2001.

- [10]. TOLKIEN J.R.R., *Le seigneur des anneaux*, traduit de l'anglais par Francis Ledoux, illustré par Alan Lee, Paris, rééd. Christian Bourgois, 1992.
- [11]. GIDE André, *Les nourritures terrestres* suivi de *Les nouvelles nourritures*, Paris, rééd. Gallimard, coll. « Folio », 2001.
- [12]. —, *Amyntas*, Paris, rééd. Gallimard, coll. « Folio », 1994.
- [13]. FRISON-ROCHE Roger, *Carnets sahariens. L'appel du Hoggar et autres méharées*, Paris, Flammarion, coll. « L'aventure vécue », 1965.
- [14]. NEUHOFF Éric, *Un bien fou*, Paris, Albin Michel, 2001.

Autres ouvrages

- ALHAVI, amenokal, *Sagesse de l'Homme Bleu*, Paris, Plon, 2000.
- BOUVIER Nicolas, *L'usage du monde*, dessins de Thierry Vernet, Paris, rééd. Payot & Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot / Voyageurs », 2001.
- BOVET Marie-Anne de, *Le désert apprivoisé. Randonnées au Sahara*, Paris, éd. Argo, 1933.
- CAILLIÉ René, *Voyage à Tombouctou*, Paris, rééd. La Découverte, coll. « Poche. Littérature et voyages », 1996, 2 tomes.
- CHARLES-ROUX Edmonde, *Un désir d'Orient. La jeunesse d'Isabelle Eberhardt, 1877-1899*, Paris, Grasset, 1988.
- , *Nomade j'étais. Les années africaines d'Isabelle Eberhardt, 1899-1904*, Paris, Grasset, 1995.
- CHATELARD Antoine, *La Mort de Charles de Foucauld*, Paris, Karthala, 2000.
- CLAUDOT-HAWAD Hélène, *Touaregs. Apprivoiser le désert*, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes. Culture et société », 2002.
- COELHO Paulo, *L'alchimiste*, traduit du portugais (Brésil) par Jean Orecchioni, Paris, Anne Carrière, 1994.
- DAYAK Mano, *Touareg, la tragédie*, avec la collaboration de Michael Stührenberg et de Jérôme Strazzulla, Paris, Jean-Claude Lattès, 1992.

- DIOLÉ Philippe, *Le plus beau désert du monde*, Paris, Albin Michel, 1955.
- , *Dans le Fezzân inconnu*, Paris, Albin Michel, 1956.
- DUROU Jean-Marc, *L'exploration du Sahara*, Arles, rééd. Actes Sud, coll. « Babel. Terres d'Aventure », 1996.
- DUROU Jean-Marc et DECOUDRAS Pierre-Marie (dir.), « Guide pour voyageurs curieux », *Bonjour le Sahara du Niger. Air - Ténéré - Kawar - Djado*, Lyon, Les Créations du Pélican, coll. « Bonjour », 1994.
- EBERHARDT Isabelle, « Œuvres complètes », t. I : *Écrits sur le sable (récits, notes et journaliers)*, édition établie, annotée et présentée par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, Paris, Grasset, 1988.
- ESTIBAL Sylvain, *Le dernier vol de Lancaster*, Arles, Actes Sud, 2003.
- FERRÉ Jean, *Au désert interdit*, Paris, éd. André Bonne, coll. « Records », 1954.
- FREY Philippe, *Nomade blanc. Le Sahara d'est en ouest en solitaire*, Paris, Robert Laffont, coll. « L'aventure continue », 1992.
- FRISON-ROCHE Roger, *Sahara de l'aventure*, Paris, Arthaud, 1961.
- , « Bivouacs sous la lune », *La piste oubliée*, Paris, rééd. J'ai lu, 1980.
- , « Bivouacs sous la lune », *La Montagne aux Écritures*, Paris, rééd. J'ai lu, 1980.
- , « Bivouacs sous la lune », *Le rendez-vous d'Essendilène*, Paris, rééd. J'ai lu, 1980.
- , *L'esclave de Dieu*, Paris, Flammarion, 1985.
- FROMENTIN Eugène, « Sahara et Sahel », *Un été dans le Sahara et Une année dans le Sahel*, Paris, rééd. Paris Méditerranée, 2004.
- GERSI Douchan, *La dernière grande aventure des Touareg. Expédition Tassili - Hoggar - Tombouctou*, Paris, Robert Laffont, 1972.
- GRIAULE Marcel, *Dieu d'eau. Entretiens avec Ogotemméli*, Paris, rééd. Fayard, 2000.
- LACHIÈZE-REY Marc, *Au-delà de l'espace et du temps. La nouvelle physique*, Paris, Le Pommier, 2003.

- LAWRENCE T.E., *Les sept piliers de la sagesse*, traduit de l'anglais par Renée et André Guillaume, Paris, Le Livre de Poche, coll. « La Pochothèque. Classiques Modernes », 1995.
- LE CLÉZIO J.M.G., *Désert*, Paris, Gallimard, coll. « Le Chemin », 1980.
- LÉDÉ Marie-Louise, *Seule avec les Touareg du Hoggar*, Paris, éd. André Bonne, 1954.
- Le Livre des déserts. Itinéraires scientifiques, littéraires et spirituels*, sous la direction de Bruno Doucey, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2006.
- LOTI Pierre, *Le Désert*, Paris, rééd. Christian Pirot, 1998.
- MACKWORTH Cecily, *Le destin d'Isabelle Eberhardt*, traduit de l'anglais par André Lebois, Oran, éd. Société Anonyme des Papeteries et Imprimeries L. Fouque, 1956.
- MAFFESOLI Michel, *Le Voyage ou la conquête des mondes*, Paris, Dervy, coll. « Paroles retrouvées », 2003.
- MANUE Georges R., *L'Appel du Sud*, Paris, éd. Librairie de la Revue Française, Alexis Redier, coll. « La Route », 1931.
- MONOD Théodore, *L'émeraude des Garamantes. Souvenirs d'un saharien*, Arles, rééd. Actes Sud, coll. « Babel. Terres d'Aventure », 1999.
- MOORHOUSE Geoffrey, *Au bout de la peur*, traduit de l'anglais par René Bénézra, Paris, rééd. Payot & Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot / Voyageurs », 1994.
- MOZZATI Luca, *L'art de l'Islam*, traduit de l'italien par Denis-Armand Canal, Paris, Mengès, 2003.
- NANTET Bernard, *L'invention du désert. Archéologie au Sahara*, Paris, Payot & Rivages, coll. « Voyageurs Payot », 1998.
- NEAU-DUFOUR Frédérique, *Ernest Psichari. L'ordre et l'errance*, Paris, Le Cerf, 2001.
- PARK Mungo, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, Paris, rééd. La Découverte, coll. « Poche. Littérature de voyages », 1996.
- POPP Daniel et MANAUD Jean-Luc, *Le désert nu, un marcheur au Sahara*, Paris, Le Chêne, 2000.

- POTTIER Jeanne-René, *Légendes Touareg*, Paris, éd. Fernand Sorlot, 1943.
- PUIGAUDEAU Odette du, *Le Sel du désert*, Paris, Phébus, coll. « d'ailleurs », 2001.
- RANDAU Robert, *Les Terrasses de Tombouctou*, Alger, éd. P. & G. Soubiron, 1933.
- , *Isabelle Eberhardt. Notes et souvenirs*, Paris, La Boîte à Documents, 1989.
- Sagesse du Désert*, textes choisis et présentés par Benoît Desombes, Paris, Calmann-Lévy, 2003.
- SAINT-EXUPÉRY Antoine de, *Terre des hommes*, Paris, rééd. Gallimard, coll. « Folio », 1971.
- , *Courrier sud*, Paris, rééd. Gallimard, 1972.
- , *Vol de nuit*, Paris, rééd. Gallimard, texte intégral et dossier, coll. « Folio Plus », 1996.
- SARANO Véronique et François, *Le Guide de la Libye*, Paris, Vilo, coll. « La Manufacture », 2001.
- SAUTY Louis, *Le Ténéré*, Paris, René Julliard, coll. « Sequana », 1945.
- STEFANINI Jean, Dr, *Au Pays d'Antinéa*, Paris, Plon, 1926.
- STÉPHAN Raoul, *Isabelle Eberhardt ou la révélation du Sahara*, Paris, Flammarion, 1930.
- THESIGER Wilfred, *Le Désert des déserts. Avec les Bédouins, derniers nomades de l'Arabie du Sud*, traduit de l'anglais par Michèle Bouchet-Forner, Paris, rééd. Pocket (Plon), coll. « Terre humaine / Poche », 1991.
- VAES Bénédicte, MARMOL Gérard del et OTREPPE Albert d', *Sahara*, Paris, rééd. Hachette, coll. « Guides Bleus Évasion », 2000.
- VAUTIER Maguy, *La Femme bleue suivi de L'exil*, Paris, Alternatives, coll. « Pollen », 1998.
- VIEUCHANGE Michel, *Smara. Carnets de route d'un fou du désert*, Paris, rééd. Phébus, coll. « Libretto », 2004.

Petit vocabulaire tamacheq

Sans garantie de l'auteur !

Transcription à la française (sauf « kh » : la « jota » espagnole), prononcez toutes les lettres, roulez les « r ».

Corrigez et complétez ce petit lexique en fonction de vos expériences « sur le terrain ».

À bientôt	ar éssarat
À demain	ar toufat
À demain matin	ar toufat s'toufat
Au revoir	ar akal
Bâton	tabourit
Bonjour	madja fo
Bonne nuit	ar toufat
Ça va (« Le bien seulement »)	al khir rass
Caillou(x)	ékédé (ikadéwén)
C'est chaud	yakouss
C'est froid	ssémméd
Chameau(x)	amiss (imnass)
Chaud	kouss
Chemin	abaraka
Comment allez-vous ? (fém.)	ma toulamét ?
Comment allez-vous ? (masc.)	ma toulam ?
Comment t'appelles-tu ? (fém.)	essém énném ?
Comment t'appelles-tu ? (masc.)	essém énnék ?
Comment vas-tu ?	ma toulid ?
Couteau	télmoussit
Dunes	éguédi
Eau	aman

Épée	takouba
Étoile(s)	atri (itran)
Femme	tamét
Fête	ahal
Feu	témssé
Grande Ourse	talamt
Homme	alléss
Lait	akh
Lune	tallit / ayor
Mauvais esprits (« Les gens du vide ») ...	kél éssouf
Merci	tanémmért
Montagne	adrar
Mouche(s)	izi (izan)
Non	kala kala
Nuit	éhad
Orion	amanar
Oui	ya / ayoh / éwalla
Pléiades (« Les filles de la nuit »)	chét éhad
Puits	anou
Quelles sont les nouvelles ?	issalan ?
Sel	téssémt
Selle	tarik
Soif	fad
Soleil	tafoukt
Sucre	éssoukér
Thé	ataï
Trou d'eau	abankor
Vent	adou
Vénus (« L'étoile du matin »)	tatrit n toufat
Voie lactée	méhéllaou

Liste d'objets « utiles » à emporter

« Utiles » ou pas, tout dépend des réponses à ces questions :

- Quel genre de voyageur êtes-vous ?
- Quel type de voyage allez-vous faire ?
- Dans quel(s) pays ?
- En quelle(s) saison(s) ?
- Pendant combien de temps ?

Pour pouvoir partir, rester, puis revenir...

- Photocopiez tous vos documents et ne rangez pas les copies avec les originaux.
- Passeport... ne le mettez pas dans votre valise !
- Photographies d'identité en grand nombre (pour faciliter les démarches en cas de perte du passeport, par exemple).
- Carnet de vaccinations (à jour).
- Billet(s) d'avion.
- Bulletin d'inscription au voyage.
- Documentation d'assurance.
- Itinéraire.
- Argent liquide : euros et dollars en petites coupures.
- Cartes de crédit.
- Travelers Cheques*.
- Carte Vitale* et attestation de Sécurité sociale.
- Carte de groupe sanguin.
- Permis de conduire.
- Réveil qui résiste au froid, avec piles de rechange.

Pour « survivre »

- ❑ Lunettes de vue, si vous en portez, plus une paire de secours.
- ❑ Deux gourdes par personne.
- ❑ Pastilles pour purifier l'eau.
- ❑ Couverture de survie (en magasin de sport, très bon marché).
- ❑ Sac de couchage (compatible avec la température de vos futures nuits).
- ❑ Drap de sac.
- ❑ Bonbons (qui ne fondent pas...).
- ❑ Tablettes énergétiques.
- ❑ Barres de pâte d'amande (elles sont lourdes !), barres de céréales.
- ❑ Quart en métal avec anse isolée (pour ne pas vous brûler).
- ❑ *Couteau suisse*.
- ❑ Cuillère, fourchette.
- ❑ Sachets de thé, de café.
- ❑ Bouilleur et « mug » ad hoc.
- ❑ Sifflet.
- ❑ Ceinture abdominale (genre motard).
- ❑ Collier cervical (pensez aux dizaines d'heures de piste en 4 x 4...).

Pour vous protéger

- ❑ Lunettes de soleil (qui protègent bien les « côtés extérieurs » des yeux).
- ❑ Casquette (si possible avec attache, en cas de vent).

- ❑ Chèche (apprenez à le mettre !).
- ❑ Crème solaire, indice le plus élevé possible.
- ❑ Bâtonnets de crème pour les lèvres.
- ❑ Anorak, polaire, pull.
- ❑ Cape de pluie.
- ❑ Gants chauds.

Pour l'hygiène, en plus du « classique »

- ❑ Papier toilette (en rouleau ou en feuilles, les avis sont partagés... mais pensez aux grands vents !).
- ❑ Lingettes (pour vous « laver » sans eau).
- ❑ Gel hydro-alcoolique désinfectant pour les mains.
- ❑ Petit miroir incassable.
- ❑ Pince à ongles.
- ❑ Tongs (pour la douche).
- ❑ Brosse pour la lessive (avec une poignée).

Pour communiquer

- ❑ Vocabulaire du pays (avec la prononciation).
- ❑ Apprenez « bonjour », « merci », « au revoir », « bonne nuit » dans la langue du pays (et davantage de mots si possible).
- ❑ Petits cadeaux (évitez les bonbons pour les enfants et donnez les « stylos » à un responsable local).
- ❑ Carnet d'adresses pour envoyer des cartes postales.
- ❑ Mieux : étiquettes autocollantes avec adresses pré-imprimées...
- ❑ Enveloppes.
- ❑ Téléphone portable (avec chargeur et notice).

Pour voir la nuit

- ❑ Lumière frontale (pour avoir les mains libres).
- ❑ Boîtier.
- ❑ Piles et ampoules (ou LED's) de rechange.

Pour vous repérer

- ❑ Boussole (modèle le plus simple possible, mais solide).
- ❑ GPS, piles de rechange, sac en plastique étanche pour le protéger, notice abrégée.
- ❑ Cartes.
- ❑ Jumelles (attention : dans certains pays elles sont interdites).

Des bricoles bien pratiques...

- ❑ Thermomètre incassable, le plus petit modèle possible.
- ❑ Bâtons de marche télescopiques.
- ❑ Bouchons pour les oreilles (avions, taxis-brousse sur la tôle ondulée, ronfleurs, etc.).
- ❑ Scotch toilé pour réparer les trous et les fentes dans les sacs.
- ❑ Banane de rechange.
- ❑ Courroies.
- ❑ Ficelle.
- ❑ Trombones, petits, moyens et grands.
- ❑ Épingles de nourrice, petites, moyennes et grandes.
- ❑ Petit tournevis.
- ❑ Lacets.

- ❑ Ciseaux.
- ❑ Petits cadenas (avec doubles des clés).
- ❑ Sachets en plastique, petits, moyens et grands (pour ranger vos affaires dans les sacs ; elles seront ainsi mieux protégées du sable, de la poussière, des réserves d'eau ou de gazole qui fuient...).
- ❑ Sachets congélation (car hermétiques).
- ❑ Bracelets élastiques.
- ❑ Briquet (pour brûler le papier toilette... après usage !).
- ❑ Rallonge électrique.
- ❑ Adaptateur pour prises de courant étrangères.
- ❑ Ventouse pour boucher le lavabo (c'est plus pratique pour faire la lessive ou pour vous raser au rasoir mécanique et ça économise l'eau !).
- ❑ Mots croisés (en cas de panne ou de grève prolongée).

Pour prendre des notes, pour enregistrer des sons

- ❑ Carnet solide de petit format (9 cm x 14 cm : ça rentre plus facilement dans une poche de chemise).
- ❑ Stylos à bille.
- ❑ Moyen léger d'enregistrement audio (avec piles de rechange).

Pour prendre des photos

- ❑ Un appareil photo (!) ou plusieurs...
- ❑ Piles de rechange.
- ❑ Pellicules (beaucoup !)... ou cartes mémoire.
- ❑ Sac en plastique étanche.
- ❑ Pinceau fin pour enlever la poussière ou le sable.

- ❑ Notice (quand vous ne savez plus régler l'horloge non sauvegardée...).
- ❑ Étiquettes numérotées pour les rouleaux de photo.

Liste (non limitative !) de bobos possibles. Consultez votre médecin. Emportez les ordonnances (plus photocopies) mentionnant les noms exacts des médicaments y compris ceux des génériques s'ils existent.

- ❑ Infections.
- ❑ Déshydratations.
- ❑ Dérangements intestinaux.
- ❑ Poussière, sable dans les yeux.
- ❑ Paludisme.
- ❑ Douleurs musculaires.
- ❑ Tendinites.
- ❑ Maux de tête.
- ❑ Maux de gorge.
- ❑ Nausées.
- ❑ Démangeaisons.
- ❑ Petites coupures.
- ❑ Piqûres ou morsures d'animaux.

Autres accessoires de soin...

- ❑ Thermomètre médical incassable (modèle électronique par exemple, avec piles de rechange).
- ❑ Seringues, aiguilles, scalpels, fil pour recoudre, le tout en emballage stérile, gants de protection.
- ❑ Bande.
- ❑ Talc.

Musique et Infos

- ❑ Votre baladeur favori et ses piles ou son chargeur.
- ❑ Mini-récepteur OC (ondes courtes), liste des fréquences et des horaires (RFI par exemple), piles.

S'il y a beaucoup de moustiques

- ❑ Moustiquaire à imprégner au répulsif anti-insectes.
- ❑ *Insect Ecran* pour la peau.
- ❑ *Insect Ecran* pour les vêtements.
- ❑ Serpentins « à consumer ».

Et pour finir, une dernière recommandation...

- ❑ Passer chez votre dentiste plusieurs mois avant de partir !

TABLE

I. En Mauritanie	11
II. Au Mali, en transit	45
III. Au Burkina Faso	57
IV. Au Mali	75
V. Au Niger	99
VI. En Algérie	127
VII. En Tunisie	165
VIII. En Libye	173
IX. En Égypte	193
X. En Jordanie	217
XI. En Syrie	233
Glossaire	239
Bibliographie	243
Petit vocabulaire tamacheq	249
Liste d'objets « utiles » à emporter	251

En hors-texte, entre les pages 10 et 11 :

- le minaret de la mosquée de Chinguetti,
- *la carte du périple*,
- le minaret de la mosquée de Tombouctou (Djingarey Ber).

Photographies : © Jean-Pierre Waymel, 2002

JOUVE
11, bd de Sébastopol, 75001 Paris
Imprimé sur presse rotative numérique
N° 444158G – Dépôt légal : novembre 2007

Imprimé en France

